

L'AN

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.



Voyageurs.

C E peuple avoit incessamment une foule de jeunes gens instruits & choisis avec sévérité, qui voyageoient à leur gré; parce qu'il n'y a que la comparation des objets pour juger des mœurs, de la Religion & du gouvernement de son pays; parce que le préjuge de l'éducation ayant la grande sorce de l'habitude (celle que Pascal nommoit une seconde nature), il faut reconnoître ses erreurs.

Tome III.

2

& rire le premier du ridicule de leurs ulages; ce qui ne manque point d'arriver, quand on rencontre des ulages non moins extravagants, ou doués de plus de lagesse.

Il faut (dit Montaigne) frotter & limer notre cervelle contre celle d'autrui; il ajoute: nous sommes tous contraints & amoncelés en nous; notre vue est raccourcie à la longueur de notre nez (a).

h pelice, que la chaîne immense des événemens nous reste à parcourir. Aussi ce peuple

⁽a) Le moyen le plus sûr pour former un jeune homme, & lui donner des instructions qu'il goûte difficilement dans des livres, c'est de le faire voyager. Alors ses yeux s'ouvrent malgré lui; & s'il est né pour réstéchir, il compare les objets, il estime la différence du sol & des hommes; il est arraché à cette inertie qui nous saisit dans les grandes villes, où nos yeux sont accoutumés à voir avec habitude les objets les plus intéressans. Mais, sous un ciel nouveau, les moindres détails attachent, & tous nos sens frappés à la sois enclonnent à notre ame de sentir & de juger.

la parcouroit-il, & l'on cherchoit de tous côtés, un rayon de lumiere à travers les ténebres qui environnent l'histoire des premieres nations.

On faisoit voyager des jeunes gens, mais ils étoient interrogés à leur retour par des hommes d'un âge mûr, dont l'œil pénétrant & juste voyoit s'ils avoient menti, ou s'ils avoient péché par une négligence coupable.

La science est par-tout, & toutes les sciences sont liées. Il n'y a rien d'inutile dans la série des événemens & des choses. Ces voyageurs alloient porter nos brebis, nos vaches, nos volailles & nos grains aux habitans de la nouvelle Zélande. Ils répandoient partout, les bienfaits de nos climats. Mais il étoit désendu aux voyageurs de faire imprimer leurs voyages, de peur que l'esprit de vanité & de mensonge, ne se glissat dans leurs livres. Ils en rendoient compte au gouvernement, & comme il n'y a point d'homme universel, chacun narroit simplement ce qu'il avoit vu, d'après ses connoissances & ses cétudes; rien de plus.

Az

Montaigne a bien dit: je voudrois que chacun écrivit ce qu'il sait & autant qu'il en sait, mais pas plus. Tel peut avoir quelques particulieres sciences ou expériences de la nature, d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sait, au reste, que ce que chacun sait; il entreprendra toutesois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. De ce vice sortent plusieurs incommodités.

Vos voyageurs (continua l'interlocuteur) avoient un ton vague, décousu, verbiageur qui nous a fait douter de leur bonne foi; & depuis nous avons vérifié en effet qu'ils avoient menti, ou qu'ils avoient dédaigné de parcourir les objets par lassitude ou par ennui, ce qui revient bien au même.

Tel de votre tems avoit voyagé, si l'on veut, en Grece, en Egypte, en Sicile, &c.; mais pour avoir touché le sol de ces pays, il n'en avoit gueres su davantage. Il avoit sait son livre moitié d'avance à Paris, avec tous les voyages antécédens. Il l'avoit achevé à son retour dans son cabinet, en seuilletant encore des livres. Ce misérable charlatanisme

éautoit aux yeux par le vain étalage d'une érudition empruntée, par une foule de lacur, mes, par un ton descripteur & maladroitement poétique, par des observations isolées, par je ne sçais quoi de mensonger, qui perçoit à travers ces pages; & si l'on ne pouvoit pas contester absolument à l'auteur d'avoir fait son voyage, on pouvoit supposer qu'il ne s'étoit pas donné la peine de voir, d'examiner, de tourner l'objet sous toutes ses faces, ou bien qu'il avoit été malade; car une soule de choses inutiles qui abondent dans un voyage, sont la preuve certaine; que le but principal a été manqué volontairement.

Nons distinguons parmi vos voyageurs Chardin, qui nous paroît le voyageur sûr, véridique, exact, sans prétentions & sans phrases, & sur-tout celui qui ne passe rien sous silence. La vérité transpire dans ses narrations intéressantes, où le caractere de la sidélité est noblement empreint.

Nous avons encore la plus grande vénération pour Pallas & sur-tout pour le célebre

A 3

Cook, qui se jetta dans des mers dangereuses & inconnues, avec une audace généreule, propre à maîtriser son équipage, & qui lui en imposa par le caractere d'un homme vraiment supérieur au danger & ému de la noble ambition d'une grande découverte. Ce célebre marin s'est avancé jusqu'au 71e. degré de latitude, & s'il n'a point trouvé de passage pour sortir de cette mer par le nord, si cette découverte tardive nous est due à la suite des travaux les plus pénibles & des dangers les plus susceptibles d'étonner le courage, la gloire n'en est pas moins demeurée à ce hardi navigateur, & nous avons fait dresser un obélisque au lieu même où ce grand homme digne d'un meilleur fort, trouva une fin tragique.

Nous avons ri plusieurs sois, nous vous l'avouons, de l'insolente impertinence avec laquelle plusieurs voyageurs avoient osé faire leurs livres sur la Grece, sur l'Egypte, sur la Sicile, &c., sur ces pays merveilleux qui exigent un homme, mais un homme qui ait des yeux pour voir, une ame pour sentir &

QUATRE CENT QUARANTE. ?
une imagination propre à embrasser ces rares
monumens du génie.

La frénésie d'imprimer, maladie de votre tems, s'étoit emparée de tous ceux qui avoient pû louer quelques-chevaux de poste & arpenter quelques lieues; la précipitation avec la quelle ils parloient des pays étrangers, leur ton leste, leur prononcé étoit la chose du monde la plus ridicule, & rien ne caractérisoit plus un fat, que cette prétention à distribuer ses jugemens sur un pays qu'on avoit traversé sans daigner s'instruire sur les lieux mêmes, & considérer les mœurs dont on devoit parler ensuite dans le quartier du palais royal. Les romans étoient bien au dessus de ces voyages erronnés, insuffisans ou menteurs, qu'une foule d'étourdis publicient sans pudeur, au mépris de toute vérité & de toute décence.

Nous avons des voyageurs répandus sur tout le globe; car c'est là une belle conquête; & ils parcourent l'Inde de présérence. Cé n'est point l'envie d'augmenter leur sortune qui leur a sait entreprendre ce voyage; un

A 4

Ils veulent acquérir de nouvelles connoiffances; or ils pensent ne pouvoir mieux s'y prendre qu'en étudiant les mœurs des peuples policés de l'Asie. L'Inde sut le berceau de toutes les sciences, & il est reconnu aujourd'hui que l'Egypte a tiré des Indiens la plupart de ses institutions.

Nos voyageurs visitent donc, dans le plus grand détail, ces heureuses contrées où le premier d'entre les hommes rechercha la société de son semblable, où il commença à connoître, que le bonheur s'accroît par celui des autres. Ils nous font part de ces étonnantes loix qui n'ont point varié depuis leur origine. Ils nous émerveillent en nous parlant de l'union fraternelle qui regne parmi ces peuples. Jamais Indou n'a murmuré contre la providence. Le premier homme qui commença par verser le sang de son semblable, n'habitoit point le pays des Gentoux. Nulle horde n'en est sortie pour ravager la terre. C'est là que la nature a voulu conserver son plus bel ouvrage, tel qu'il est sorti de

sa bienfaisante main. Leur liaison intime avec les Brames, leur donne lieu de connoître les loix d'une antique nation; un des peuples de la terre qui puisse tirer avantage de ses loix, parce qu'elles ont été vraiment faites pour lui, & qu'il ne s'est policé qu'avec elles.

Nous avons trouvé plus à apprendre à l'école des Gymnosophistes, qu'à celle des Mandarins de la Chine. Certes, vous étiez, trop prévenus en faveur des Chinois. Leur gouvernement étoit défectueux en bien des points. La forme de leur état politique, prêtoit à des révolutions qui ressembloient à un bouleversement. Les vertus de ce peuple étoient presque nulles, & il leur en a coûté, par la mal-adresse de leurs législateurs qui, en voulant assurer la tranquillité de l'état au dedans, n'y étoient parvenus qu'en diminuant les moyens de sûreté contre les attaques du dehors.

c Ce qui a mérité le plus l'attention de nos voyageurs, c'est le Tartare. Nous nous sommes attachés à suivre les mœurs de cette

belliqueuse nation, & pour en prendre une idée juste, nous sommes allés vivre avec eux dans leur propre pays, & nous les avons accompagnés long-tems dans leurs courses; nous avons reconnu nos ancêtres à ne pas nous y méprendre.

Leurs idées régénerent les nôtres. Leurs vieilles coutumes font honte à ces coutumes nouvelles, flasques & bisarres, qu'on voudroit ériger en loix; & toutes ces images fortes servent à perpétuer parmi nous les vertus patriotiques.

Nous sommes quelquesois un peu orgueilleux en suivant la marche de nos opérations antécédentes, en revisant les peines
fructueuses que nous nous sommes données
pour civiliser les hordes sauvages, pour
montrer à ces derniers comment il falloit s'y,
prendre pour rendre fertile cette terre qu'il,
se contentoient de souler aux pieds; nous
avons pris plaisir à leur en distribuer les fruits,
& nous nous réjouissons avec eux de leur
sélicité & de celle des siecles à venir.

terre, & nos voyageurs chemin faisant, ont bien redressé votre Buffon. Jugez de quel amas d'idées nous avons enrichi le magafin de nos connoissances. Mais l'idée sur laquelle nous nous plaisons à nous arrêter davantage; c'est lorsque nous nous figurons que ces nations éloignées pourront un jour s'acquitter envers nous des services qu'elles en auront reçu. Quand l'espece humaine sera tout-àfait usée chez nous, quand des fléaux inévitables, qui marchent à la suite d'un Gouvernement lentement dégradé, auront altéré nos institutions; (car il faut hélas! que tout subisse la lime du tems) c'est alors que ces nations éloignées, fensibles à notre dégénération viendront révivifier cette même terre qui leur aura envoyé les bienfaits de l'industrie & les grands avis de la législation raifonnée. Ces peuples reconoissans nous reftitueront tout ce qu'ils en auront reçu dans nos jours de gloire & de splendeur. Leurs vaisseaux à travers les mers immenses, nous porteront des hommes faits pour nous rendre le goût du travail. L'amour de la liberté,

& toutes les vertus qui les accompagnent, reveillées par leur voix puissante, nous apprendront à nous estimer encore; grace à eux, nous n'oublierons point ce que nous avons été, ce que nous pouvons redevenir; & quels que soient les revers dont le temps charge les Empires, nous aurons assez de vertu pour nous croire capables de faire en ces jours-là ce que nous avons fait autresois.

Ainsi, quand un peuple généreux a su allumer pour autrui le stambeau de la liberté, si ce stambeau vient malheureusement à s'éteindre chez lui, il le rallume par l'entremise d'une autre nation, sière de s'acquitter d'un antique bienfait & de rendre au monde un peuple qui n'a rien perdu quand il n'a point cessé d'avoir bonne opinion de lui-même.

Nous nous faisons des amis dans tous les coins du globe; sûrs que ces biensaits semés reviendront dans des tems de calamités sur nos neveux qui pourront du moins prononcer un nom respecté de plusieurs nations lointaines.

Nous n'épargnons pas nos vaisseaux pour ce grand objet; & si vous saviez de votre

QUATRE CENT QUARANTE. 13
tems embarquer la guerre & dépenser deux
cens millions pour des opérations sanglantés
& destructives, nous savons, à moindres
frais, porter des secours utiles & des biensaits
durables chez des peuples, qui ne nous voyent
arriver que pour baigner nos mains de
larmes de joie & de reconnoissance (b).

⁽b) La chaise de poste a enfanté dans l'Europe moderne une foule de voyageurs superficiels. faisant les importans, & qui en changeant de postillon & de chevaux, veulent caractériser les mœurs & les gouvernemens. Ils ont tout vu d'un coup d'œil, car ils ont le coup d'œil supérieur. Ils voyagent pour imprimer à leur retour, c'està-dire, pour rendre, comme arbitres des nations. un arrêt solemnel qui les juge définitivement. Le voyageur le plus souvent s'est borné à traverser quelques villes, à visiter quelques assemblées; il remonte dans sa chaise de poste, & quand il a imprimé une rélation précipitée, il se croira fait pour prononcer sur les différentes législations, & pour apprécier les mœurs les plus fugitives. Ce n'est pas toujours le François qui se montre aussi inconféquent; l'Anglois, l'Allemand & le Suisse font soumis à des préventions fortement expris mées dans ce qui émane de leur plume.

CHAPITRE LXV.

Schismes.

Pous ne connoissez point les schismes; peuple sage, mais comment avez-vous fait pour les détruire radicalement; comment avez vous imposé silence aux illuminés? —
En nous en moquant. Les schismes sont inévitables dès que le gouvernement y donne une attention trop prosonde; ils naissent à la façon des partis, qui ne sont rien si les princes ne les avouent pas. Dès que les souverains se melent de ces querelles religieuses, elles s'enstamment, se sondent dans le gouvernement civil, & le troublent jusqu'en ses sondemens.

Toute autorité spirituelle ne vit & ne subsiste qu'à la faveur de la temporelle. Que celle-ci ne prête point une base un peu large, l'autorité pontificale n'aura plus que ce degré de pouvoir où elle n'est pas sunesse.

Prenez la question la plus ridicule, paroissez écouter des théologiens, & bientôt l'un de ces ergoteurs croyant que l'univers l'écoute, ne voudra pas céder à l'autre; l'on verra à la fois plusieurs chess de secte. Le seul moyen de ramener la paix, c'est de ne point arrêter son attention sur des objets, qui se fondant en derniere analyse dans une métaphysique obscure, donnent gain de cause à toux ceux qui veulent crier victoire.

Nous agissons de même envers les hardis Charlatans, quand ils se rencontrent par hazard. Nous les laissons dire & faire, persuadés qu'ils trahiront bientôt & leur impéritie & leur impertinente audace. Si l'on s'opposoit à leur doctrine, quelque ridicule qu'elle sût, ils crieroient à la persécution. Nous les livrons tout entiers aux regards du public, qui ne tarde gueres à en faire justice. le public est désabusé par lui même; ce qui est la meilleure maniere de le guérir radicalement. Le charlatan consondu se sauve jusqu'à ce qu'il en vienne un autre qui consente à encourir le même affront. Ils sont rares a

parce qu'ils sont épuisés & qu'une sottisé nouvelle est toujours modélée sur une sottise ancienne. Le simple rapprochement excite la bonne humeur des plaisans, auxquels nous avons remis la fonction de censeurs publics sur ces délires, quelquesois inévitables, de la tête humaine s vous savez qu'elle concilie tout.

Nous ne mettons pas un frein au ridicule que veut se donner tel homme, parce que quand il débute nous ne savons pas encore si c'est la sagesse ou la folie qui va parler par sa bouche; nous le laissons dire, parce que c'est son droit naturel; mais bientôt nos rieurs à l'œil perçant, l'environnent, & à l'œuvre on connoît l'ouvrier.



CHAPITRE

CHAPITRE LXVI

Mythologie.

A VEC quel plaisir prosond je vis que ce peuple avoit abandonné les traces usées de cette mythologie antique & superficielle remplie de contradictions si étrangeres à l'esprit philosophique, & qui n'offroit que des points obscurs, obscenes ou inutiles, à débrouiller.

Tous ces dieux de la fable, protocole éternel des poëtes, des peintres & des pédans de college, n'existoient plus chez un peuple, qui trouvoit dans la nature un merveilleux assez varié, assez instructif, sans adopter les caprices bisarres de l'imagination poétique, c'est-à-dire, des idées folles ou décousues, & sur-tout trop mensongeres pour propager les faits & les vérités importantes.

En effet, ôtez quelques images agréables; la mythologie n'offre plus que des points ténébreux, des figures gigantesques, des més

Tome III.

tamorphoses extravagantes. Le ravallement perpétuel de la divinité, & les conséquences en étoient trop contraires à la raison, pour que cet amas indigeste de figures incohérentes, ne tombât point dans le mépris, qu'elles méritoient depuis long-tems.

Nous avons chassé (me dit mon interlocuteur, qui comme vous le savez, lecteur, n'abandonnoit jamais mon oreille gauche, je vous le dis une fois pour toutes), nous avons chassé tous les dieux de la fable; mais nous avons retenu l'allégorie; parce qu'elle est ingénieuse, qu'elle éguise l'esprit, & qu'elle donne plus de force & d'expression à une seule & belle pensée. Mais nous ne permettons pas l'allégorie dans un tableau historique. C'étoit bien le goût le plus faux, qui avoit déterminé yotre M. Cochin à placer cette misérable poétique dans des sujets nationaux. Car tout intérêt cesse quand le peintre met ses conceptions futiles à côté de la vérité majestueuse des faits, qui disparoissent sous ces ornemens menteurs ou fatigants. Nous ne demandons pas au peintre les emblêmes qu'enfante son

cerveau; ce qui donne à la peinture une physionomie énigmatique. Il ne peut nous toucher que par la juste expression du moment même, & nous exigeons qu'il place son expression, & le caractere de son personnage, dans le regard & dans l'attitude, & non dans des attributs qui ressemblent à des hiéroglyphes.

CHAPITRE LXVII.

De la grande loi domestique.

Nous avons dit, je crois, qu'un grandvice des mœurs anciennes étoit dans la légiflation. Elle s'étoit trompée évidemment en voulant que la femme, dépendante par la nature, par son sexe, par sa foiblesse, rivalisat pour ainsi dire avec l'homme. En accordant à l'épouse des droits égaux à ceux du mari, la loi métamorphosoit la maison domestique en un séjour de contestation. La subordination étant rompue, que restoit-t-ilà un époux? Trouvera-t-il une compagne

chérie, une société douce & sûre, un caractere liant & aimable dans une semme qui devient son égale & qui peut oublier impunément l'honneur, la décence & la modestie, sans que le mari ait d'autre recours, que des plaintes dans les tribunaux? scandale qui désunit les cœurs sans les rapprocher.

Que de manieres une femme pouvoit blesser son mari, sans que celui-ci pût se plaindre!

Il est de la nature éternelle des choses, qu'un sexe soit subordonné à l'autre. Vouloir les mettre de niveau, c'est les opposer entre eux. C'est solie, c'est extravagance, c'est imprévoyance des discordes que l'égalité doit amener; il faut dans l'union conjugale que l'un commande & que l'autre obésse. Point de milieu. Or pour ce, nous avons renouvellé la loi nécessaire de la répudiation. Tout mari mécontent répudie sa femme; car c'est à celle-ci à lui plaire, à immoler ses caprices, à mettre ensin sa force dans la douceur, dans l'amabilité & dans les graces de son sexe.

Quoi de plus honteux & ridicule, que de voir une femme braver son mari dans ses

foyers, troubler la paix domestique, & le malheureux époux ne pouvoir se séparer de cette surie, qu'après avoir exposé son malheur & son opprobre devant les tribunaux. Ici le législateur étoit en opposition avec lui-même

Une loi sage & prosonde avoit décidé, que l'ensant né pendant le mariage appartenoit au pere, à moins que l'adultere ne sût prouvé. Cette loi arrêta une soule de plaintes désordonnées, & sa sagesse se manisella dans son exécution; mais il falloit en même temps, pour que cette loi ne tombât point dans une contradiction maniseste, que la loi eût accordé un plein pouvoir au mari, & qu'on ne l'obligeât point à garder chez lui une semme altiere, insolente ou impudique.

La répudiation, en vigueur chez les Romains, & chez d'autres peuples sensés, auroit dû faire le pendant de cette loi sameuse & juste. Pater is est quem nuptiæ demonstrant. L'égalité absolue entre époux étoit une grave erreur de législation & la source des plus grands désordres. Le législateur n'avoit pas senti que l'inconséquence, l'esprit de dissipa-

tion, naturel aux femmes, leur feroient bientôt regarder leurs devoirs comme un fardeau, & le respect pour le mari comme une sottise. Delà le tableau du mariage dans vos anciennes mœurs, offroit les choses les plus ridicules. Une femme qu'on avoit fecondée, & qui étoit insolente, qui étoit par-tout excepté chez elle, qui faisoit une dépense effroyable en bijoux, en robes, en modes; & dès que le mari se permettoit quelques remontrances, on le tournoit en dérision, en faisant sonner haut les droits d'égalité, ce qui en d'autres termes fignifioient qu'on étoit maîtresse à la maison & faite pour ne recevoir aucune loi maritale. Quelle pauvre figure faisoit alors le chef de la maison, n'ayant aucune autorité & obligé de recourir à un tribunal pour mettre la paix chez lui!

La désunion des Epoux venoit donc de la faute du législateur qui n'avoit pas mis ur frein au sexe né pour en recevoir un, & qui pousse ses à toute extrémité quand il n'a plus de barriere.

Le mari est redevenu ce qu'il étoit dans l'ordre de la nature, & ce qu'il devoit être pour la subordination, l'ordre & la paix des soyers domestiques, un maître, un juge absolu. Le mari répudie toute semme qui n'a pas su le désarmer ou lui plaire; parce qu'il nourrit, qu'il habille cette semme, qu'il lui fait des ensans, qu'il nourrit & qu'il habille aussi; & que conséquerament l'obéissance lui est due sans aucune restriction, asin que le repos habite ses soyers.

Si cela vous paroît rigoureux, sachez que la reforme est venue à la suite de la corruption des mœurs & du luxe essréné des semmes; de la désunion scandaleuse qui éclatoit entre la plupart des époux, & qui tendoit à propager le célibat. L'intérêt de l'état exigeoit que la législation prît un moyen déciss. Les loix extrêmes sont le remede aux maux extrêmes. Mais en promulguant cette loi résormatrice, nous n'avons pas voulu que les semmes apportassent de dot à leurs maris; parce que voilà ce qui les enorgueillissoit, parce que telle étoit la source fatale de tous les inconvéniens du mariage.

La fille riche s'imaginoit que la vertu, la décence, la douceur, la modestie, étoient des mots vuides de sens. Le soin de sa parure l'occupoit uniquement; sa mere souvent lui répétoit qu'elle étoit une riche héritiere, & qu'avec ce titre on devoit se moquer d'un époux.

La fille d'un artisan dans sa classe obscure, se conduisoit en petit dans son ménage, comme la duchesse se conduisoit en grand dans son hôtel; & avec vingt mille francs de dot, (comme tout est relatif) elle dédaignoit les occupations de son état; elle vouloit prouver à son mari que ces vingt mille francs la mettoient bien au dessus de lui, & pour tout dire la licencioient.

Un mari parmi nous prend sa femme nua avec tous ses charmes, & c'est à elle de captiver le cœur de son époux. Le mari est seul chargé de l'éducation & de la nourriture de ses ensans, mais en récompense il est maître absolu chez lui. Une voix dure ou acariâtre ne vient point troubler son repos, ni satiguer sa tête occupée d'affaires graves.

la nature a donné à la femme de quoi exercer son empire quand elle ne voudra point l'outre-passer. Le mari est respecté, comme il doit l'être, & n'est plus réduit à être le témoin muet des ridicules, des sots propos & de la licence des jeunes éventés qu'accueille son épouse.

Tous ces abus naissoient de la dot qu'apportoient les filles en se mariant. Mais lorsque le mari eut le droit de les renvoyer nues ainsi qu'il les avoit prises, avec un simple dédommagement, les femmes enchaînées par cette loi, & craignant en outre de perdre l'estime publique, font rentrées dans les vertus de leur sexe : riches de leurs agrémens, n'étant. plus recherchées par un vil intérêt, elles ont attendu de leurs qualités aimables & perfectionnées, cette force irrésistible que la beauté donne & que la modestie confirme. Elles peuvent obtenir aujourd'hui de leur époux vivant, plusieurs dons, & pendant leur mariage; ce qui est bien contraire à vos loix gothiques, car à qui donnera-t-on si ce n'est à une femme douce & vertueuse qui a su se concilier le cœur de son Epoux ?

Vos souverains ne prenoient-ils pas leurs épouses sans dot? Ainsi la patrie l'ordonnoit. L'intérêt de la patrie, cette loi salutaire est descendue chez les particuliers; il faut que les semmes apportent à leurs maris une dot bien plus précieuse que l'or; des vertus, des talens, de la douceur.

Une fille n'est plus recherchée par ces hommes vils qui n'aiment que son or; la beauté qui a en partage les graces, la figure & le caractere moral, n'est plus exposée à languir & à se dessecher sans époux par l'avarice des hommes.

Le mari de son côté se livre sans crainte au penchant de la nature & ne redoute plus une nombreuse postérité; parce qu'avec une éducation simple & modeste, il dote éminemment ses silles, qu'on vient lui demander avec les larmes de l'amour, & qu'il accorde aux soupirans sans payer les plaisirs de ses gendres.

Tout mari doit nourrir sa semme, & pour peu que celle-ci le seconde, la samille prosepere. Aussi l'autorité paternelle de votre

tems, presque sans ressort, a-t-elle repris toute sa dignité; & ne voyoit-on pas de votre tems des ensans riches du bien de leur mere, insulter à leur pere, appauvri par la plus douloureuse des pertes?

Un triste & cruel célibat ne retient plus dans ses chaînes glacées une soule d'aimables & intéressantes créatures. Toutes ont droit d'aspirer à la main du plus riche. Est-ce que les talens agréables & utiles, le charme de la conversation, la douceur du caractere, la sagesse de l'économie (qui est la première de toutes les richesses) ne dédommagent pas bien avantageusement un mari, du desaut de dot?

Ses soins sont payés par un attachement & une estime inaltérable. Car à moins que de rencontrer un monstre, une semme fait toujours reconnoître à un homme ses torts, quand elle y met la vérité du sentiment & fur-tout la décence.

Permis aux filles de ne point se marier, mais l'improbation publique les environne; & comme eiles n'ont aucunes valables excuses,

elles laisseroient soupçonner un désaut de caractere, & ce célibat deviendroit déshonorant.

Les peuples anciens ne donnoient point de dot aux filles, & la maison conjugale étoit chez eux l'asile des vertus. L'autorité du chef n'étoit pas bafouée. Point d'autre moyen pour séduire les hommes que la noble décence qui fied si bien à la beauté, & qui commande le respect. La révolution qu'opéra parmi nous la nouvelle loi, fut salutaire. Tout changea de face dans l'ordre domestique. Tout fut remis à sa place. Les hommes choisirent leurs femmes par estime & par inclination pour elles, témoins des avantages de l'hymen, & fûrs de ne pas rencontrer une ennemie dans une femme, mais bien plutôt une compagne douce & attentive. Tous les citoyens abjurerent le célibat, & nous voyons tous les jours, qu'une personne moins jolie, plaît davantage qu'une plus belle; & que les graces, d'ailleurs si présérables à la be auté, embellissent jusqu'à la laideur. Ainsi un bonheur mutuel résulte de cette no uvelle

loi, que tout sollicitoit dans la dégradation de nos mœurs & de l'autorité maritale, source de l'autorité paternelle. Aujourd'hui, il s'éleve sans peine de nouvelles générations aussi nombreuses que vertueuses, qui sont la gloire de leurs parens & la sorce de l'Etat.

Il n'y a plus, d'après cette loi qui parut d'abord rigoureuse, mais dont on eut bientôt reconnu l'excellence, il n'y a plus de mésalliance, mot odieux parmi des citoyens soumis aux mêmes loix, & l'on n'entend plus retentir dans les tribunaux le récit de ces scandales domestiques, qui sont étoussés par le ches à l'instant de leur naissance. Ensin des goûts dispendieux & suitles, n'éloignent plus les semmes de leur maison & de leur mari.



CHAPITRE LXVIII. (a).

Les Gazettes.

ENTRÉ dans le premier fallon, je vis fur la table de larges feuilles de papier; deux fois plus longues que les gazettes angloises. Je me jettai précipitamment sur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles por-

(a) Les débats des Européens pour ne rien changer à la face de l'Europe, ont une couleur bien uniforme, pour ne pas dire attristante. Ces guerres longues & fanglantes pour quelques possessions incertaines, n'ont point fait changer de situation à aucun peuple: Les limites des états sont à-peu-près les mêmes. Le vainqueur après dix campagnes, ressemble au vaincu. L'affoiblissement est général.

On dit, ruinons notre voilin; pourvu que j'aie un écu de six livres au-dessus de lui, je m'essimerai vainqueur. O la belle victoire! C'est comme fi l'on dépouilloit quelqu'un pour avoir le plaisir de rester en chemise en le voyant tout mui toient pour titre: Nouvelles publiques & particulieres. Comme à chaque page rien

Notre politique modèrne est quelquesois si déraisonnable, qu'on a peine à croire ce que l'on voit.

Quand lirons-nous dans les gazettes, des événemens capables d'intéresser la curiosité? Avec quel plaisir j'apprendrois la découverte d'un peuple policé caché dans l'Amérique septentrionale, & qui offriroit submement, à nos regards étonnés, des arts qu'il auroit découvert aussi de son côtés

Quel étonnement pour nous autres Européens, qui nous croyons les plus avancés dans les fciences & les arts, si nous allions trouver des peuples qui nous surpasseroient en bonheur comme en connoissance; des peuples faits pour changersubitement nos idées, & les plus fortement imprimées dans notre cerveau. Les voyages dans la mer du sud, ont déjà fait rêver les moralistes. Que d'objets de comparaison! Quesse foule d'infetruction & de lumière!

L'histoire de ce peuple isolé seroit plus propre à être observée, que celle de tous les peuples connus, anciens & modernes. Absolument séparé du reste de l'univers, tout chez lui parleroit au philosophe; mais il n'y a que le tems.

n'égaloit ma surprise & mon étonnement; tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner; je vais transcrire les articles qui m'ont le plus frappé, selon que ma mémoire pourra toutesois me les représenter. (b).

qui donne la réalité aux conjectures, & qui amene les découvertes transcendantes.

On a tenté la découverte du passage par le nord aux Indes orientales & occidentales. On a supposé que Copenhague seroité lieu de l'armement & du départ. Le capitaine Cook a tourné le pôle; mais on ne nous a pas parlé d'un peuple situé depuis les 45° jusqu'au 52° degré de latitude nord, & depuis les 260° de longitude, jusqu'au 255°. On dit que là est un pays riche, dont les usensiles les plus ordinaires sont en argent: ce pays consine aux mers du Japon.

(b) Tandis que nous passons comme l'ombre sur cette tente, tout a sa marche autour de nous: la nature épuise les siecles pour l'accomplissement de ses loix; il faut des milliers d'années à ce torrent pour percer ce rocher & cette montagne; une lente succession fait graviter l'océan sur telle plage; la mémoire des anciens embrasemens est éteinte; nous dormons sur des volcans qui jadis vonissoient la samme.

Dе

للوجلا

De Pekin, le...

On a donné devant l'Empereur la premiere représentation de Cinna, tragédie françoise. La clémence d'Auguste, la beauté, la fierté des caracteres ont fait une grande impression sur toute l'assemblée.

Oh! dis-je à mon voisin, voilà un gazetier bien impudent, bien menteur! Lisez... Mais me répondit-il avec sang-froid, rien n'est plus certain. J'ai bien vu jouer à Pékin l'Orphelin de la Chine. Apprenez que je suis Mandarin & que j'aime les lettres, autant que la justice. J'ai traversé le Canal Royal (c). Je suis arrivé ici en près de quatre

Tome III.

⁽c) Le Canal Royal coupe la Chine du midi au septentrion dans un espace de six cens lieues. Il se joint à des lacs, à des rivieres, &c. Cet empire est rempli de ces canaux utiles, dont plusieurs ont dix lieues en droite ligne: ils servent à l'approvisionnement de la plupart des villes & bourgs. Les ponts ont une hardiesse & une ma-

mois; encore me suis-je amusé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris dont on parloit tant, afin de m'instruire de mille choses qu'il faut absolument voir sur les lieux pour les bien apprécier. La langue françoise est commune à Pékin depuis deux cens ans, & à mon retour j'emporterai plusieurs bons livres que je traduirai. - Monsieur le Mandarin! vous n'avez donc plus votre langue hiéroglyphique, & vous avez abrogé cette loi finguliere qui défendoit à chacun de vous, de mettre le pied hors de l'Empire? —Il a bien fallu changer notre langue & adopter des caracteres plus fimples, dès que nous avons voulu faire connoissance avec vous. Cela n'étoit pas plus difficile

gnificence supérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous, petits, soibles & mesquins dans tous nos monumens publics, nous n'employons notre industrie, nos instrumens & nos rares connoissances, qu'à orner des choses de pure vanité & à dresser de magnifiques bagatelles. Presque tous les chef-d'œuvres de nos arts ne sont que des jouets d'ensans.

que d'apprendre l'Algebre & les Mathématiques. Notre Empereur a cassé cette loi anu tique, parce qu'il a jugé fort raisonnablement, que vous ne ressembliez pas tous à ces Prêtres que nous avions nommés des Demi-Diables, à cause qu'ils vouloient allumer jusques parmi nous le flambeau de leur discorde. Si l'époque m'est présente, une connoissance plus étroite & plus intime s'est faite à l'occasion de plusieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous, & il fut singuliérement admiré. Depuis nous vous avons presque égalés. —Ah! j'y fuis. Les dessins de ces planches représentoient des batailles : ils nous furent envoyés par cet Empereur-Poëte auquel Voltaire adressa une jolie épitre; & notre Roi ayant chargé de leur exécution ses meilleurs artistes, en a fait présent au Roi charmant de la Chine. Justement: eh bien! depuis ce tems la communication s'est établie, & de proche en proche les sciences ont volé d'un pays à un autre, comme des lettres de change. Les

opinions d'un seul homme sont devenues celles de l'univers. C'est l'imprimerie, cette auguste invention, qui a propagé la lumiere. Les tyrans de la raison humaine, avec leurs cent bras, n'ont pu arrêter son cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion salutaire, donnée au monde moral par le soleil des arts: il a tout inondé d'un éclat vis, pur & durable.

Le bâton ne regne plus à la Chine; & les Mandarins ne sont plus des especes de présets de college. Le petit peuple n'est plus lâche & fripon, parce qu'on a tout sait pour lui élever l'ame: de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'avilissement: il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Consutzée, presque contemporain de votre Socrate; qui, comme lui, ne subtilissa pas sur le principe des êtres, mais se contenta de publier que rien ne lui est caché, & qu'il punira le vice, comme il récompensera la vertu. Notre Consutzée eut même un avantage sur le Sage de la Grece. Il n'abattit point avec audace ces

QUATRE CENT QUARANTE.

préjugés religieux qui, faute d'appuis plus, nobles, servent de base à la morale des peuples. Il attendit patiemment que, sans bruit & sans effort, la vérité se sit jour par ellemême. Ensin, c'est lui qui a prouvé qu'un Monarque devoit nécessairement être un Philosophe pour bien régir ses états. Notre Empereur conduit toujours la charrue, mais ce n'est point une vaine cérémonie ou un acte d'ostentation puérile. . . .

Combattu par le desir de lire & d'écoute tout à la fois, je prétois l'oreille d'un côté, & mon œil, non moins avide, parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires.... Voici ce que je lisois.

للوحلا

De Jedo, capitale du Japon, le...

Le descendant du grand Taïco qui a fait du Daïri une idole impuissante & révérée, vient de faire traduire l'esprit des Loix, & le Traité des délits & des peines!

On a promené dans toutes les rues le ve-

nérable Amida, mais personne ne s'est fait écraser sous les roues de son char.

On entre librement au Japon, & chacun y profite avidement des arts étrangers. Le suicide n'est plus une vertu parmi ce peuple; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du désespoir ou d'une insensibilité folle & coupable,

المزيلا

De Perse, le....

Le Roi de Perse a diné avec ses freres, lesquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'empire. Leur principale fonction est de lui lire les dépêches. Les livres facrés de Zoroastre & le Sadder sont toujours lus & respectés; mais il n'est plus question ni d'Omar ni d'Ali,

MOOK

Du Mexique,

De la ville de Mexico, le....

Cette ville acheve de reprendre son an-

QUATRE CENT QUARANTE.

cienne splendeur sous l'auguste domination des Princes descendans du fameux Montézume. Notre Empereur, à son avénement au trône, a fait reconstruire le palais, tel qu'il étoit du tems de ses peres. Les Indiens ne vont plus sans linge & nus pieds. On a dressé au milieu de la principale place une statue de Gatimotzin étendu sur des charbons ardens; au bas sont écrits ces mots: Et moi, suis-je sur un lit de roses?

" Expliquez-moi ceci, dis-je au Mandarin. Comment! est-il défendu de nommer cet empire la nouvelle Espagne: Le Mandarin me répondit:

Lorsque le vengeur du nouveau monde eût chassé les tyrans, (Mahomet & César fondus ensemble n'auroient point encore approché de cet homme étonnant,) ce vengeur formidable se contenta d'être législateur. Il déposa le glaive pour montrer aux nations le code sacré des loix. Vous n'avez point d'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente sembloit celle d'un dieu, descendu sur la terre. L'Amérique sur partagée

en deux empires. L'Empereur de l'Amérique septentrionale réunit le Mexique, le Canada, les Antilles, la Jamaïque, S. Domingue. L'Empereur de l'Amérique méridionale eut le Pérou, le Paraguay, le Chili, la terre Magellanique, le pays des Amazones. Mais chacun de ces royaumes eut un monarque particulier, soumis lui-même à une loi générale; à-peu-près comme de votre tems on voyoit le florissant empire d'Allemagne divisé en plusieurs souverainetés, qui toutesois ne faisoient qu'un corps sous un seul ches.

Ainsi le sang de Montézume, long-tems obscur & caché, est remonté sur le trône. Tous ces monarques sont des rois patriotes, qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme, ce sameux législateur, ce negre en qui la nature épuisa son génie, leur a soussilé à tous son ame grande & vertueuse. Ces vastes états reposent & fructifient dans une concorde parfaite; ouvrage tardif, mais infaillible de la raison. Les sureurs de l'ancien monde, ces

OUATRE CENT QUARANTE. guerres puériles & cruelles, l'inutilité de tant de sang répandu, la honte de l'avoir versé, enfin, les sottises des ambitieux pleinement démontrées, ont suffisamment instruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguste dieu de leurs contrées. Aujourd'hui la guerre déshonoreroit un état, comme le vol déshonore un particulier Je continuois & d'écouter & de lire. ...

Du Paraguay.

De la ville de l'Assomption, le....

On a donné une grande fête en mêmoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit réduite la nation sous l'empire despotique des Jésuites; & depuis six siecles l'on regarde comme un bienfait de la Providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asyle. Mais en même tems la nation qui n'est point ingrate, avoue qu'elle a été arrachée à la misere, formée à l'agriculture & aux arts par ces mêmes Jésuites

Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire & à nous donner les loix saintes de la morale!

فوجلا

De S. Domingue, le....

Ce fut un grand bien pour l'espece humaine que l'ancienne guerre des colonies. Les loix des états nouveaux de l'Amérique, n'auront pas l'inconvénient de nos loix d'Europe. Formées d'après les idées saines & nouvelles, la tolérance qui enchaîne le fanatisme, le plus grand fléau de l'humanité, régnera sur ces terres fécondes. Les colonies françoises & espagnoles, voyant la liberté à leurs portes, s'empresseront à partager les bienfaits qu'elle répand : le contre-coup se fera fentir en Allemagne. Tous ces peuples, courbés encore sous les débris du gouvernement féodal, iront se fondre en Amérique: ils diront à leurs petits tyrans: nous fuyons, parce que nous ne pouvons nous marier sans votre volonté, & mourir à dix lieues de l'endroit de notre naissance, sans que

vous ne vous empariez de nos biens, parce que nous ne pouvons tuer un lievre sans être traités comme homicides: nous suyons, parce que nous sommes sers, & que nous ne voulons plus supporter de pareilles abominations, émanées des siecles barbares. Les vaisseaux nous porteront sur une terre libre, où nous jouitons de tous les droits de l'homme, droits éclaircis par de sages biensaiteurs, & qui, sondés sur la nature & l'égalité, restituent à l'homme sa dignité & sa force. Le code de l'homme en société, sormé dans la tête des philosophes, se réalisera sous ce beau ciel, & les noms de dieu & de liberté, présideront à tous les actes de légissation.

On dira que les colonies se sont soulevées pour un mince sujet; d'accord: le fer de la guerre civile est sorti trop tôt du sour-reau; mais c'étoient les conséquences qui devenoient affreuses, & c'est ce qui fait voir la sagesse de ces peuples qui ont arreté le despotisme dès le premier pas. Le Monarque anglois, & la nation assemblée, p'ayant pas voulu redresser ces griefs, le

glaive de la guerre civile a étincelé : Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.

Autant la guerre de peuple à peuple est extravagante, autant la guerre civile est quelquesois nécessaire, parce qu'elle seule peut rétablir les principes constitutifs.

Les Américains ont donc été éclairés dans leur démarche courageuse. Si dans tout autre, pays, au premier acte de violence, émané du pouvoir arbitraire, la nation se sût soulevée, le motif auroit paru léger pour l'existence ou la liberté d'un seul homme. Cependant on eût arrêté le despotisme, soit atroce, soit avilissant: le coup qui frappoit un citoyen, n'étoit pas un acte indifférent.

On auroit pu accuser les Américains de précipitation; mais ils ont triomphé, & la politique n'aura rien à leur reprocher. République de plus sur la terre, asyle vaste ouvert à l'homme, ses plaines immenses & fertiles seront sécondées; grand événement qui a eu une influence prodigieuse sur le globe. C'est une Europe nouvelle qui va ornée de tous les arts, se placer dans ces

QUATRE CENT QUARANTE. 45 déferts que le foleil parcouroit pour n'éclairer que des terres incultes (d).

(d) Qu'il seroit à souhaiter que de nouveaux missionnaires allassent prêcher des mœurs plus douces à ces peuples sauvages, perdus dans les forêts de l'Amérique septentrionale. Ils apprendroient à l'Américain à renoncer à l'usage ridicule de comprimer la tête de ses enfans, afin de la faire ressembler au soleil ou à la lune, de percer ses narines pour y suspendre des ornemens, de se fendre la levre supérieure, & de la garnir de dents, afin de se faire une seconde bouche; d'adorer le tonnerre, de hurler à l'aspect d'une éclipse, de laisser cueillir la premiere seur de la beauté par les prêtres.

Apprenons à l'Américain à cultiver la terre; à faire disparoître ses vastes forêts qui suffisent à peine à sa subsistance, & qui nourriront un peuple infiniment plus nombreux des que ce peuple sera cultivateur.

Apprenons à l'Américain que les peuplades fauvages s'entredétruisent les unes les autres; ou sont exterminées par les animaux carnaciers: que trop semblables aux plantes, le sauvage dépend absolument du climat, au lieu que l'homme civilisé corrige par ses institutions les influences pernicieuses du ciel sous lequel il respire. Appre-

يلوتهلا

De Philadelphie, Capitale de Penfilvaniei CE coin de la terre, où l'humanité, la foi, la liberté, la concorde, l'égalité se

nons-lui que sans l'art de tirer parti de la persectibilité de l'espece humaine, le plus beau naturel ne produit qu'un homme vulgaire.

Ah! si quelque nouvel Amphion réunissoit ces hordes isolées ennemies & barbares, & leur apprenoit à goûter les douceurs de la paix; si quelque nouveau Cadmus, abandonnant sa terre natale, alloit jeter dans ces régions les sondemens d'une ville policée; si quelque nouveau Minos donnoit à ces peuplades des loix équitables; si quelque nouveau Triptolème apprenoit à ces peuples à cultiver la terre. Si quelque nouvel Orphée ajoutoit à la culture, aux arts utiles, le connoissance des beaux arts; alors le nouveau monde offriroit une génération d'hommes qui releveroit la dignité de l'espece humaine, & nous pourrions nous applaudir de la découverte de l'Amérique.

Une belle conquête que nous offre encore l'Amérique, ce sont ses plantes. Un nouveau Tournesort y découvriroit des simples d'une vertu merveilleuse. Ces peuples sauvages bor-

QUATRE CENT QUARANTE. 47 font réfugiées depuis huit cens années, est couvert des cités les plus belles, les plus florissantes. La vertu a fait ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peuples; & ces généreux Quakers (e), les

nent toute leur médecine à la connoissance des plantes. L'expérience prouve qu'une foule de végétaux que nous foulons aux pieds, sont admirables. L'un est un contrepoison sûr contre la morsure des serpens, l'autre a la propriété d'étancher le sang des blessures, & de réunir les ners & les vaisseaux coupés.

(e) Le desir & le sentiment de la liberté est dans le cœur de tous les hommes, & cependant l'esclavage remonte à l'origine des sociétés. C'est l'inégalité des sorces qui l'a produit; les soibles donnant leur travail à l'homme sort & puissant, lui donnerent aussi leurs personnes; & celui-ci enrichi pas cette propriété, sentit que pour la conferver, il devoit prendre soin de ses esclaves. Le maître bon eut des serviteurs sideles; le maître dur, des sorçats prêts à se révolter. On établit des peines séveres contre les esclaves, & cette sévérité est la preuve que l'esclavage est injuste. Jamais dans les relations sociales le soible n'a cherché à nuire au sort que lorsqu'il en a été opprimé.

plus vertueux des hommes, en offrant au monde le spectacle d'un peuple de freres,

La dureté engendre ce crime : un vil propriétaire de quelques cannes de sucre, en Amérique, renferme son negre dans une caze étroite, l'expose presque nud aux rayons brûlans du soleil & à l'humidité dangereuse des nuits; le fait travailler au-delà de ses forces & lui donne à regret une chétive nourriture; il le frappe comme une bête de fomme & croit avoir étouffé en lui jusqu'au sentiment de ses maux. Le barbare se trompe: l'esclave obéissant & passif en apparence, nourrit dans son cœur l'espoir de la vengeance, il en combine les moyens & se rejouit déjà de voir · bientôt fon tyran mort ou plus malheureux que lui. Il est affermi d'avance contre ces tortures. on ne peut lui ôter que sa misérable vie & il croit qu'il en recommencera une très-heureuse dans fon pays. Soutenu par cette espérance il prépare secrettement les poisons dont il veut se fervir: il ne frémit point de donner la mort à sa femme, à ses enfans pourvu qu'il approche par degrés de la vie odieuse de son oppresseur: quand il l'a frappé d'un trait inévitable & sûr, il trouve alors une douceur secrette à mourir & voit d'un œil tranquille les flammes qui vont le dévorer.

ont

QUATRE CENT QUARANTE. 49 ont servi de modele aux cœurs qu'ils ont attendris. On sait qu'ils sont en possession,

De son côté la négresse prête à devenir mere, c'est-à-dire à donner un esclave de plus à son maître inhumain, renonce aux plus doux sentimens de la nature, elle avale le suc des plantes vénimenses, &, au risque de sa propre vie, détruit le fruit de ses amours.

Cependant l'homme blanc qui cause tant de maux, rensermé dans son habitation, tremble intérieurement; car il ne peut se dissimuler qu'il est haï & n'a de droits que la force. Les murmures étoussés de ses esclaves retentissent dans son cœur; plus de repos pour lui; ses jouissances sont empoisonnées par la crainte; il recueille sans contentement les riches productions d'un sol fertile; il accumule des richesses, mais il n'est point heureux.

Lorsque les Espagnols dévastoient le Mexique & le Pérou, le vertueux Las-Casas, pour empêcher l'Indien de périr sous le poids des sers, imagina d'en rejetter le fardeau sur les Africains. Protecteur de l'Indien, il ne vit dans l'Afrique que des hommes qu'on pouvoit faire prisonniers de guerre. Que la vertu est bornée dans ses effets! Le généreux désenseur de l'Amérique est la dremiere cause des malheurs de l'Afrique. C'est

Tome III.

depuis leur origine, de donner à l'univers mille exemples de générosité & de bien-

depuis lui que les peres ont vendu leurs enfans, & les enfans leurs peres, & que ces negres ont appris à aller à la chaffe de leurs compatriotes, comme ils alloient auparavant à celle des tigres, & des lions.

On prétend que dans les montagnes & les forêts de la terre ferme, dans la partie nord-est de l'Amérique méridionale, refuge des negres qui fe sauvent des établissemens du continent & des illes voifines, se forme une race nombreuse de vengeurs, qui n'ayant que leur vie à perdre, effayeront à leur tour leurs forces sur leurs tyrans. . Nourris dans la haine des Européens, animés par le courage que donne le désespoir, ils reprefentent pour leurs ancêtres & pour eux-mêmes; ils ont à punir & les supplices qu'ont subi leurs . peres, & ceux qui les attendent s'ils succombent. Cette guerre sera cruelle, elle ne finira que par l'extinction de l'une ou l'autre race, & les blancs, vainqueurs dans les trois parties du monde, verroient ici le terme de leur supériorité.

On a voulu trouver dans la politique actuelle de l'Europe des raisons qui justifient l'esclavage; on a même essayé de prouver qu'il étoit nécessaire. Eh bien, supposons que ces raisons sont justes,

QUATRE CENT QUARANTE. 52 faisance. On sait qu'ils surent les premiers qui donnerent la liberté aux negres, &

& adoptons-en les conséquences, on aura des esclaves pour cultiver les terres : mais ne peut-on rendre leur fort supportable? Faut-il que la dureté, la tyrannie continuelle, soient l'effet de l'anneau de fer qui les lie? L'habitant amolli par la chaleur du climat, livré à toutes ses passions, ne connoît que les châtimens & la rigueur pour contenir les negres qui le servent. Indigné de ce spectacle le philosophe tourne ses regards vers l'heureuse Pensylvanie. Là, le negre traité en homme, accoutumé peu-à-peu à un travail qui n'excede pas ses forces, devient un domestique utile fidelle, & reste attaché à son maître. Ce maître pourvoit à tous ses besoins, le protege, & n'a pas besoin de l'opprimer. Des loix sages soutiennent dans ces contrées des mœurs douces. Sages Philadelphiens! vous n'avez rien à craindre de la vengeance que prépare l'Afrique, vous n'êtes pas des Européens, vous êtes des hommes.

Si les Quakers de la Pensylvanie ont affranchi lés negres; si le maître comme l'esclave, les cotonies comme la métropole, y trouvent leur avantage, les rois de l'Europe, avec un morceau de cire empreint de leur image biensaisante, ne pourroient-ils pas acquérir de nouveaux sa-

D 2

qui refuserent de verser le sang des hommes, & qui aient regardé la guerre comme une extravagance imbécille & barbare. Ce sont eux qui ont détrompé les nations, victimes misérables des débats de leurs rois. On publiera incessamment le recueil annuel où sont consignées les vertus prati-

jets? Alors les vastes landes de ces régions incultes seroient défrichées par des bras citoyens.

Et si le planteur affranchissoit lui-même ses esclaves, il ne seroit plus un tyran, qu'entoure un peuple malheureux, ce seroit un pere. Si les denrées qu'il cultive lui devenoient plus cheres, il les vendroit davantage. Eh! le consommateur, jouet des propriétaires, des négocians, n'est-il pas sait à ces augmentations? Il saudroit, dit-on, un accord de toutes les nations. Les rois qui sont tant d'accords, n'en feront-ils jamais un semblable? Plût au ciel qu'il sissent cet accord, alors l'Afrique compteroit chaque année, près de cent mille malheureux de moins.

Si le ciel forme un Spartacus sur les bords de la Gambie; un Oénomaus sur les rives du Sénégal, que deviendront nos colonies? Sauront-elles les vaincre? Le negre brisera ses fers, avant que l'Européen ait l'honneur de les briser lui-mêmes.

ques qui mettent à leurs loix le sceau de la perfection.

للوتعلا

De Maroc, le. ...

On a découvert une comete qui s'avance vers le foleil. C'est la trois cens cinquante-unieme qu'on observe depuis que cet observatoire est sóndé. Les observations faites dans l'intérieur de l'Asrique correspondent parsaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui, avoit frappé un François; conformément à l'ordonnance du Souverain, qui veut que tout étranger soit regardé comme un frere qui vient visiter ses meilleurs amis.

HOOK

De Siam, le ...

NOTRE navigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer six vaisseaux à trois ponts: ils sont destinés pour des courses lointaines.

Notre Roi se fait voir à tous ceux qui

 \mathbf{D}_{i}

34 EVAN DEUX MILLE

desirent envisager son auguste physionomie: il n'est point de monarque plus affable, surtout lorsqu'il se rend à la pagode du grand Som-mona-codom.

L'Eléphant blanc est à la ménagerie, & n'est plus qu'un objet de curiosité, parce qu'il est parsaitement dressé au manege.

للوتهلا

De la Côte de Malabar, le...

LA veuve de ***, belle, jeune & dans tout l'éclat de son âge, a pleuré sincérement la mort de son mari qu'on a brûlé tout seul; & après avoir porté le deuil encore plus dans le cœur que sur ses habits, elle s'est remariée à un jeune homme qu'elle a aimé tout aussi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chere & plus respectable à ses concitoyens.

No se

De la Terre Magellanique, le...

LES vingt Isles fortunées qui vivoient fans se connoître dans toute l'innocence

QUATRE CENT QUARANTE.

& le bonheur du premier âge, viennent de se réunir. Elles forment maintenant une association vraiment fraternelle & réciproquement utile.

Me sel

De la Terre de Papous (f), le.

EN avançant dans cette cinquieme partie du monde, les découvertes de jour en
jour deviennent plus vastes, plus intéressantes: on est surpris à chaque pas de sa
richesse, de sa fertilité, des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent
dédaigner nos arts. Le moral y est encore,
plus étonnant que le physique. Le soleil
en éclairant ces terres intmenses, plus grandes que l'Asie & l'Afrique, n'y apperçoit
pas un seul infortuné; tandis que notre!
Europe, si petite, si chétive & toujours
divisée, a presque durci son sol d'ossemens humains.

⁽f) La terre de Papous est située à 4000 lieues; de Paris.

Me yell

De l'Isle de Taïti, dans la mer du sud, le...

Lorsque Mr. de Bougainville découvrit cette isle fortunée, où régnoient les mœurs de l'âge d'or, il ne manqua pas de prendre possession de cette isle nom de son maître. Il s'embarqua ensuite & ramena un Taitien, qui en 1770 fixa: pendant huit jours la curiosité de Paris. On ne sçavoir pas alors qu'un François ému de la beauté du climat, de la candeur de ses habitans, & plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent, s'étoit caché pendant que ses camarades s'embarquoient. A peine les vaisseaux turent-ils éloignés, qu'il se présenta à la nation; il l'assembla dans une vaste plaine & lui tint ce langage.

- "" C'est parmi vous que je veux rester pour mon bonheur & pour le vôtre.
- n Recevez-moi comme un de vos freres.
- Vous allez voir que je le suis, car je
- p prétends vous fauver du plus affreux.

QUATRE CENT QUARANTE. " désastre. O peuple heureux, qui vivez , dans la simplicité de la nature! savez-» yous quels malheurs vous menacent? » Ces étrangers si polis que vous avez! » reçus, que vous avez comblé de pré-» sens & de caresses, que je trahis en ce » moment, si c'est les trahir que de pré-» venir la ruine d'un peuple vertueux; » ces étrangers, mes compatriotes, vont? » bientôt revenir & ameneront avec eux: » tous les fléaux qui affligent les autres » contrées. Ils vous feront connoître des » poisons & des maux que vous ignorez. » Ils vous apporteront des fers, & dans; » leur cruel raisonnement, ils voudront vous » prouver encore que c'est pour votre plusgrand bien. Voyez cette pyramide éle-» vée, elle atteste déja que cette terre est » dans leur dépendance, comme marquée » dans l'empire d'un souverain que vous » ne connoissez pas même de nom. Vous » êtes tous désignés pour recevoir des » loix nouvelles. On fouillera votre fol; n on dépouillera vos arbres fruitiers; on

» faisira vos personnes. Cette égalité pré-

» cieuse qui regne parmi vous, sera dé-

» truite. Peut-être le sang humain arro-

» sega ces fleurs qui se courbent sous le

» poids de vos innocentes caresses. L'Amour

» est le dieu de cette isle. Elle est consa-

» crée, pour ainsi dire, à son culte. La

» haine & la vengeance prendront sa

» place. Vous ignorez jusqu'à l'usage des

» armes; on vous apprendra ce que c'est

» que la guerre, le meurtre & l'esclava-

» ge....»

A ces mots ce peuple pâlit & demeura consterné. C'est ainsi qu'une troupe d'enfans, qu'on interrompt dans leurs aimables jeux, palpitent d'esseroi, lorsqu'une voix severe leur annonce la fin du monde & fait entrer dans leur jeune cerveau l'idée des calamités qu'ils ne soupçonnoient pas.

L'orateur reprit : « Peuples , que j'aime

» & qui m'avez attendri! il est un mo-

» yen de vous conserver heureux & libre.

» Que tout étranger qui débarquera sur

» cette rive fortunée soit immolé au bon-

QUATRE CENT QUARANTE.

" heur du pays. L'arrêt est cruel: mais
" l'amour de vos ensans & de voure pos" térité doit vous faire chérir cette bar" barie. Vous frémiriez bien plus si je vous
" annonçois les horreurs que les Euro" péens ont exercées contre des peuples
" qui, comme vous, avoient la foiblesse
" & l'innocence pour partage. Garantisse" vous de l'air contagieux qui sort de leur
" bouche. Tout, jusqu'à leur sourire, est
" le signal des infortunes dont ils medi" tent de vous accabler

Les chefs de la nation s'assemblerent, & d'une voix unanime décernerent l'autorité à ce François qui se réndoit le bienfaiteur de toute la nation, en la préservant des plus horribles calamités. La loi de mort contre tout étranger sut portée & exécutée avec une rigueur vertueuse & patriotique, comme elle sut exécutée jadis dans la Tauride, peut-être chez un peuple, selon les apparences, aussi innocent, mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingénieux, mais en même tems tyranniques & cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie, parce que plusieurs expériences réitérées ont prouvé que l'Europe n'est plus l'ennemie des quatre autres parties du monde; qu'elle n'attente point à la liberté paisible des nations qui sont soin d'elle; qu'elle n'est plus jalouse à l'excès du despotisme honteux de ses souverains; qu'elle ambistionne des amis, & non des esclaves; que ses vaisseaux vont chercher des exemples de mœurs simples & vraies, & non de viles richesses, &c. &c. &c.

المنهلا

De Pétersbourg, le...

LE plus beau de tous les titres est celuide Législateur. Un souverain est presque un Dieu pour une nation lorsqu'il lui donne des loix sages & constantes. On répete encore avec transport le nom de l'auguste Catherine II: on ne s'entretient plus de ses conquêtes & de ses triomphes; on parle de ses loix. Son ambition sut de dissiper les ténebres de l'ignorance, de substituer à des

coutumes barbares des loix dictées par l'humanité. Plus heureuse, plus grande que Pierre le Grand, parce qu'elle fut plus humaine, elle s'appliqua, malgré d'exemples contraires, à faire de peuple un peuple heureux & florissant. Il le fut, malgré les orages publics & domestiques qui battirent son trône & l'ébranlerent. Son courage a su raffermir une couronne que l'univers se plaisoit à voir fur fon front. Il faut remonter dans l'anriquité la plus reculée, pour rencontrer un législateur qui ait eu autant de dignité & de profondeur. - Les fers qui chargeoient le laboureur ont été brisés: il a levé la tête & s'est vu avec joie au rang des hommes. L'arrifan du luxe a cessé de voir sa profession plus lucrative & plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le nord: Hommes! soyez libres; & souvenez-vous, races futures, que c'est à une femme que vous devez ce que vous êtes.

Selon le dernier dénombrement des habitans de toutes les Russies, le relevé monte

à quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la fagesse du législateur, son code humain, le trône de ses successeurs solidement affermi, parce qu'ils surent généreux & populaires, tout a rendu la population égale à l'étendue de cet empire, plus vaste que celui des Romains, que celui d'Alexandre. La constitution du gouvernement n'est cependant plus militaire. Le souverain ne se dit plus Autocrate; & l'univers, en général, est trop éclairé pour admettre cette sorme odieuse (g).

المنهلا

De Varsovie, le

- L'ANARCHIE la plus absurde, la plus

⁽g) Qui eut dit, il y a quatre-vingts ans, qu'on porteroit à Pétersbourg nos modes, nos perruques, nos brochures, nos opéra-comiques, auroit passé à coup sur pour extravagant. Il saut consentir passiblement à passer pour sou, lorsqu'on a quelque idée qui surpasse l'horison des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une révolution soudaine,

QUATRE CENT QUARANTE. 63 outrageante aux droits de l'homme né libre, la plus accablante pour le peuple, ne trouble plus la Pologne. L'auguste Catherine II a jadis merveilleusement influé sur les affaires de ce royaume; & l'on se souvient avec reconnoissance, que c'est elle qui a rendu au paysan sa liberté personnelle & la propriété de ses biens.

Le Roi de Pologne est décédé à six heures du soir, & son sils est paisiblement monté sur le trône le même jour; il a reçu à cet esset l'hommage de tous les nobles palatins.

الوجلا

De Constantinople, le...

CE fut un grand bonheur pour le monde, lorsque le Turc, au XVIII siecle, fut chassé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chûte de cet empire funeste, où le monstre du despotisme étoit caressé par d'insâmes Bachas, qui ne se prosternoient devant lui que pour le surpasser dans ses épouvantables vexations. Le

fils, longtems exilé, rentra dans l'héritage de ses peres, non humilié, mais triomphant, mais robuste & en état de le cultiver. Les usurpateurs du trône des Constantins difparurent dans la boue de leurs antiques marais; & ces barrieres que la superstition, & la tyrannie, son inséparable & affreux collegue, avoient mises aux arts & à la raison, depuis les rives de la Save & du Danube jusques sur les bords de l'ancien Tanais, furent brisées par un peuple du Nord avec la main de fer qui les soutenoit. La philosophie reparut dans son premier sanctuaire, & la patrie des Themistocles & des Miltiades embrassa de nouveau la statue de la liberté. Elle s'éleva aussi fiere & aussi . grande que sous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans fon ancien domaine; & l'on ne vit plus un Sardanapale, dormant du fommeil de la barbarie entre un Visir & un cordeau, tandis que ses vastes Etats languissans & dépouillés étoient plongés dans le sommeil de la mort.

Ľe

QUATRE CENT QUARANTE.

Le souffle vivisiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'est un esprit créateur qui opere des prodiges inconnus aux nations esclaves. Les Etats du Grand Seigneur surent d'abord le partage de ses voisins; mais deux siecles après ils ont formé une République que le commerce rend florissante & formidable.

On a donné un bal masqué où étois jadis le serrail. On y à servi les vins les plus exquis & toutes sortes de rafraîchis semens, avec une profusion qui ne déroboit rien à l'extrême délicatesse. Le lendemain on a représenté la tragédie de Mahomet dans la salle de spectacle, bâtie sur les débris de l'ancienne mosquée dite Stea Sophie.

الزيا

De Rome (h) le ...

L'EMPEREUR d'Italie a reçu au Cas

⁽h) Que le nom de Rome est exécrable à mon oreille! Que cette ville a été funesse à l'univers!

Tome III.

pitole la visite de l'Evêque de Rome, qui lui a porté-très respectueusement les vœux

Que depuis sa fondation, due à une poignée de brigands, elle a été fidelle à ses premiers institureurs! Où trouver une ambition plus ardente, plus -profonde, plus inhumaine? Elle a étendu les chaînes de l'oppression sur l'univers connu. Ni la force, ni la valeur, ni les vertus les plus héroïques n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes & précipitoit le vol de ses aigles ! O suneste République! Quel monstrueux despotisme eut de si détesfables effets! O Rome, que je te hais! Quel peuple, que celui qui alloit par le monde détruifant la liberté de l'homme & qui a fini par àbattre la fienne! Quel peuple, que celui qui, environné "de tous les arts, goûtoit le speclacle des gladiateurs, fixoit un œil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant . qui exigeoit encore que cette victime, en repoussant la terreur de la mort mentît à la nature à son dernier moment, en paroissant flatte des applaudiffemens que formoient un million de mains barbares! Quel peuple, que celui qui, après avoir été injuste dominateur de l'univers, souffrit, sans murmurer, que tant d'empereurs tournassent le conteau dans ses propres flancs, & qui manifesta

QUATRE CENT QUARANTE. 67

une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse! C'étoit peu : la superstition la plus absurde, la plus ridicule devoit s'asseoir à s fon tour sur le trône de ces despotes; elle devoit avoir pour ministres l'ignorance & la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea au nom de Dieu. Pour la premiere fois le sang coula pour les intérêts chimériques du ciel : chose inouïe & dont le monde n'avoit point encore en d'exemples. Rome fut le gouffre empesté d'où s'exhalerent ces fatales opinions. qui diviserent les hommes & les armerent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra, sous le nom de Pontises, qui se' disent vicaires de Dieu, les monstres les plus odieux. Comparés à ces tigres qui portoient les clefs & la tiare, les Caligulas, les Nérons, les Domitiens ne sont plus que des méchans ordinaires. Les peuples, comme frappés d'une masfue pétrifique, végetent mille ans sous une théocratie despotique. L'Empire Sacerdotal couvre tout, éteint tout dans ses ténebres. L'esprit hua! main ne marque son existence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle : & sa voix est un tonnerre qui consume. On voit les croifades, un tribunal d'Inquisiteurs, des proscriptions, des anathêmes, des excommunications

foudres invisibles, qui vont frapper au bout de monde. Le chrétien, la foi & la rage dans le cœur, n'est point rassassé de meurtres. Un mondé nouveau, un monde entier est nécessaire pour affouvir sa fureur: il veut par la force faire adopter à autrui sa croyance. C'est l'image du Christ qui est le signal de ces horribles dévastations. Par-tout où elle paroît, le sang coule par torrens; & encore aujourd'hui, cette même religion légitime l'esclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont Rome est la plus impudente idolâtre. O toi, ville aux sept montagnes! Quel essain de calamités est sorti de ton sein infernal! Qu'es-tu? Pourquoi influes-tu si puissamment sur ce globe infortuné? Le malfaisant Arimane a-t-il son siege fous tes murailles? Touchent-elles aux voûtes des enfers? Es-tu la porte par où entre le malheur? Quand sera-t-il brisé, ce talisman satal qui a perdu, il est vrai, de sa force, mais à qui il en reste encore assez pour nuire au monde? O Rome, que je te hais! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive ! qu'elle fasse ton opprobre! qu'elle ne s'efface jamais, & que tous les cœurs embrasés d'une juste haine ressentent la même horreur que j'ai pour ton nom!

QUATRE CENT QUARANTE. 69, pire (i). Ensuite l'Evêque s'est retiré & pied, avec toute l'humilité d'un vrai serviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a fouillés dans le Tibre, où ils étoient ensevelis depuis tant d'années, viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome: on a su les retirer sans élever dans l'air aucune exhalaison dangereuse.

L'Evêque de Rome s'occupe toujours donner un Code de morale raisonnée & touchante. Il publie le Catéchisme de la raison humaine. Il s'applique sur-tout à sour-nir un nouveau degré d'évidence aux vérités vraiment importantes à l'homme. Il tient registre de toutes les actions généreuses, illustres, charitables: il les publie en caractérisant chaque espece de vertu. Juge des rois & des nations par son ardent amour pour l'humanité, il regne par l'empire invincible que donne l'esprit de

⁽i) Le trône du despotisse s'appuie sur l'autel ; qui ne le soutient que pour l'engloutire.

70 ... L'AN DEUX MILLE

fagesse, de justice & de vérité. Il concilie les différends des peuples: il les appaise. Ses bulles écrites en toutes sortes de langues n'annoncent point des dogmes obscurs, inutiles, semences de divisions éternelles; mais parlent d'un Dieu, de sa présence universelle, d'une vie à venir, de la sublimité de la vertu. Le Chinois, le Japonois, l'habitant de Surinam, du Kamtschaka les lisent avec fruit. (k)

يوسلا

De Naples, le ...

L'ACADÉMIE des belles-lettres de Naples a adjugé le prix au nommé ***. Le sujet étoit de déterminer au juste ce qu'é-

⁽k) Plus on est rapproché des foudres du Vatican, moins on les redoute. Pierre Matthieu l'a dit dans son histoire d'Henri IV. La puissance d'un monarque se maniseste ordinairement plus aux extrêmités de son royaume qu'au centre. L'autorité ressemble un peu à l'ame humaine, elle est invisible, & ses opérations partent du lieu qu'on soupconne le moins.

QUATRE CENT QUARANTE.

toient les Cardinaux dans le dix-huitieme fiecle; les mœurs & les idées de ces finguliers personnages; ce qu'ils disoient, ce qu'ils faisoient dans la prison du conclave; & le moment précis où ils sont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du Christianisme. L'auteur couronné a satisfait pleinement aux vues de l'Académie, Il a donné jusqu'à la description de la barette & du chapeau rouge. Cette dissertation n'est pas moins divertissante que prosonde.

On a représenté sur le théâtre de la foire la farce de St. Janvier, autresois si sérieuse. On sait que le miracle de la liquésaction de son sang se renouvelloit chaque année. On a parodié cette risible extravagance avec un sel qui a réjoui toute la nation.

Les trésors de notre Dame de Lorette (1), qui avoient servi à nourrir & habil-

⁽¹⁾ Depuis quinze siecles nous ne voyons dans foute l'Europe d'autres monumens que des églises de mauvais goût avec de hauts clochers pointus.

ler les pauvres, viennent d'être appliqués à la construction d'un aqueduc, artendu qu'il n'y a plus de nécessiteux. On doit saire le même emploi des richesses de l'ancienne cathédrale de Tolede, détruite en dix-huit cens soixante-sept. Voyez à ce sujet les dissertations savantes de *** imprignées en 1999.

Ne se

De Madrid , le . . ?

ORDONNANCE que personne n'ait à se nommer Dominique, attendu que c'est

Les tableaux qu'on y voit n'offrent pour la plupart que des peintures hideuses & dégoûtantes. Que de monasteres richement dotés. Que d'universités opulentes! Que de chapitres! Que d'asyles ouverts à la fainéantise & au jargon théologique! C'est, cependant, dans les tems où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le secret d'élever des cathédrales & des temples très-coûteux. Combien les nations seroient-elles florissantes, si elles eussent employé en aqueducs, en canaux, les sommes immenses inutilement dépensées à enrichir des prêtres & des moines?

Paginatic erronné Lire 73

QUATRE CENT QUARANTE. (74.

ge barbare qui a jadis établi l'Inquisition (m). Ordonnance que le nom de Philippe II sera rayé de la liste des rois d'Espagne.

L'esprit laborieux de la nation se maniseste de jour en jour par des découvertes utiles dans tous les arts, & l'Académie des Sciences vient de donner un nouveau système de l'Electricité, fondé sur plus de vingt mille expériences particulieres.



De Londres, le ...:

CETTE ville est trois fois plus grande

(m) Toute ame en qui le fanatisme religieux n'a point éteint les sentimens d'humanité, est brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries, des tourmens recherchés que la fureur religieuse a fait inventer aux hommes. L'histoire des Cannibales & des Antropophages est moins horrible que la nôtre, Torquemada, inquisiteur d'Espagne, se vantoit d'avoir fait périr par le ser & le seu plus de cinquante mille hérétiques; & par-tout nous trouvons les traces ensanglantées de la sérocité religieuse. Est-ce la cette loi divine qui se dit l'appui de la politique & de la morale?

qu'elle ne l'étoit au dix-huitieme siecle, & comme toute la force d'Angleterre peut résider, sans danger, dans sa capitale, parce que le commerce en est l'ame, & que le commerce d'un Peuple républicain n'entraîne pas après lui les atteintes sunestes qu'il porte aux monarchies, l'Angleterre a toujours suivi son ancien système. Il est bon, parce que ce n'est point le monarque qui s'enrichit, mais les particuliers: de-là naît l'égalité qui empêche l'excessive opulence & l'excessive misere.

L'Anglois est toujours le premier peuple de l'Europe: il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ses voisins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits & de leur bonheur.

On ne fait plus de processions pour la mémoire de Charles I; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle statue du Protecteur Cromwel. (n) On ne sauroit

⁽n) Il arrive rarement que la qualité d'homme

QUATRE CENT QUARANTE. 75 dire si le marbre dont elle est composée est blano ou noir, tant il est mélangé. Les assemblées du peuple se tiendront dorénavant en présence de cette statue, parce que le grand homme qu'elle représente est le véritable auteur de l'heureuse & immuable Constitution (0).

d'état & de guerrier expérimenté, se rencontre avec celle d'enthousiasse. Cromwel sut le seul homme qui fut unir ces deux caracteres d'esprit; il fut allier l'opinion & la force; l'imagination & l'intelligence ; la raison & le fanatisme. Fanatique dans sa vie privée, il ne le fut ni dans le cabinet, ni dans la mêlée. Le peuple Anglois, étant alors susceptible d'une fermentation extraordinaire, il falloit un enthousiaste, parmi des enthousiastes qui feroient probablement allé jusqu'à démolir les fondemens de leur constitution. Cromwel les tourmenta d'idées religieuses; ce qui lui donna le loisir de travailler à son élévation, à laquelle il sut unir intimément la grandeur de l'état. Ce ne fut pas tant l'incapacité du fils de Cromwel qui ruina ses affaires, que l'impossibilité de perpétuer le fanatisme de son pere. Le zele religieux & républicain s'étant refroidi, on n'eut plus besoin de protecteur.

(9) J. J. Bousseau attribue la force, la

Les Ecossois & les Irlandois ont présenté requête au Parlement, afin qu'il eût à abolir les noms d'Ecosse & d'Irlande, & qu'ils ne fissent plus qu'un corps d'esprit & de nom avec l'Angleterre, comme ils n'en sont qu'un par le patriotisme qui les anime.

المنهلا

De Vienne, le ...;

L'AUTRICHE, qui de tout tems est en possession de donner des Princesses charmantes à toute l'Europe, annonce qu'elle a sept Beautés nubiles. Elles épouseront les Princes de la terre qui donneront le plus beau témoignage de la tendresse de leurs peuples.

يموتهلا

De la Haye, le ...

CE Peuple laborieux, qui a fait un jar-

splendeur & la liberté de l'Angleterre à la deftruction des loups dont elle étoit jadis infestée. Heureuse nation! elle a chassé des loups mille sois plus dangereux, qui dévastent encore les autres climats.

QUATRE CENT QUARANTE.

din du terrain le plus ingrat & le plus marécageux, qui a porté tous les trésors épars sur la terre dans un lieu où il ne croît pas un caillou, exerce constamment Son étonnante industrie, & montre à l'univers ce què peuvent le courage, la patience & l'emploi du tems. Cet amour extrême de l'or n'est plus si vif. Cette République a su devenir plus puissante en découvrant les pieges qui préparoient sourdement sa ruine. Elle a reconnu qu'il étois plus facile de donner des digues à l'océan irrité, que de résister à un métal corrupteur; & aujourd'hui elle se défend aussi courageusement contre les atteintes du luxe, que contre les affauts de la mer.



De Paris, le...

DOUZE navires de six cens tonneaux font arrivés en cette capitale & y ont entretenu l'abondance. On y mange du poilson qu'on n'achete point dix sois sa valeur.

Le nouveau lit de la Seine creusé de Rouen à cette ville, exige quelques réparaions. On a affecté à cette dépense un million & demi tiré du trésor national. Cette somme suffira, parce qu'on ne se servira ni de régisseurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe dévorateur, le luxe insolent; le luxe puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne regnent plus sur les bords de la Seine; mais bien le luxe d'industrie; le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aisance, ce luxe utile & nécessaire, si facile à distinguer, & qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'ossentation & d'orgueil qui insulte aux fortunes particulieres (p), en même tems qu'il ache-

⁽p) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuse de fortunes, cette opulence excessive qui multiplie les indigences extrêmes, qui sait naître tous les crimes! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier, ne pouvant sortir par le travail, d'une misere où le retiennent les propres loix de son pays! Tel autre tendant une main défaillante; redoutant à la sois & l'œil &

QUATRE CENT QUARANTE, 79 ve de les diffoudre & par l'effet & par l'exemple.

L'idée qu'une comete pouvoit s'approcher affez de la terre pour causer du changement à son état, entre dans l'ordre des choses possibles. Six cometes ont traversé notre système planétaire, ne se trouvant qu'à une distance de la terre, onze sois plus grande que celle de la lune; mais il paroît que l'éternel architecte n'a pas remis le sort d'une planete à la marche des cometes. Ainsi il est inutile de calculer la perturbation que telle comete éprouveroit en allant droit au soleil, ou venant briser notre globe. Ces

and the sum and the second of the second

le refus de son semblable! Quand ne verra-t-on plus de ces monstres qui, d'un œil distrait, lui refusent un morceau de pain! Quand ces mêmes hommes cesseront-ils d'affamer une ville où les denrées se vendent comme dans un fort asséé! Mais les finances sont épuisées, le commerce est généralement tombé, le peuple est harassé de ses infortunes : tout sousser, & les mœurs éprouvent, par conséquent, un relâches chement affreux, Hélas! hélas!

calculs, qui ne sont que pour l'imagination; font devenus étrangers aux mathématiciens.-

La fixieme planete découverte depuis celle de Herschel, passera au méridien le huit Décembre à quatre heures vingt-deux minutes. La durée de sa révolution est de quatrevingt-dix-sept années.

Le télescope, qui grossit quatre mille fois les objets, nous a indiqué plus de quatrevingt-dix millions d'étoiles, de forte que l'imagination des hommes se perd dans l'immensité de l'univers, & qu'il n'est plus possible de regarder ces choses-là sans une espece d'effroi.

Les admirables travaux de Cherbourg; entrepris au dix-huitieme fiecle, & qui ont bâti un port artificiel, d'une majestueuse folidité; les ouvrages comparables pour la grandeur & la magnificence à tout ce que l'antiquité nous offroit de plus fameux & de plus imposant, mais qui réunissoient de plus un caractere d'utilité & de patriotisme; ces ouvrages, dis-je, respectés par le tems, ont exigé quelques légeres additions. Mais les nouveaux

QUATRE CENT QUARANTE. 812 nouveaux méchaniciens en examinant de près ces bases merveilleuses, n'ont fait qu'a-jouter à l'admiration qu'ils avoient conçue pour l'auteur & pour le monarque par qui ces grandes choses surent exécutées; c'est une empreinte glorieuse qui distinguera à jamais le regne qui a vu naître ce prodige de l'art, unique par son but & par son utile construction.

Le Parisien a des notions distinctes sur le droit naturel, politique & civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme sa personne & ses biens. Il sait toujours proférer de bons mots, composer des chansons & des vaudevilles; mais il a appris en même tems à donner à ses plaisanteries un corps solide.



Je tournois, je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelques curieux articles. J'y cherchois celui de Verfailles, & mes yeux avides ne le décou-Tome III.

vroient point. Le maître de la maison s'apperçut de mon embarras & me demanda ce que je cherchois? Ce qu'il y a de plus intéressant dans le monde, lui répondis-je; les nouvelles du lieu où siege ordinairement la cour, l'article Versailles, enfin, si détaillé, si varié, si amusant dans la Gazette de France. (q) Il fe fourire & me dit: » Je ne sais ce qu'est devenue la gazette de France. La nôtre est celle de la vérité, & l'on n'y commet jamais le péché d'omission. Le monarque réside au sein de la capitale. Il est là fous les regards de la multitude. Son oreille est toujours prête pour entendre ses cris. Il ne se cachè point dans une espece de désert, environné d'une foule

⁽q) Que l'imprimerie est un cruel sléau lorsqu'elle sert à annoncer à une nation entiere que tel homme a été tel jour jouer le rôle d'esclave à la cour; que tel autre s'est déshonoré avec toute la pompe imaginable; que celui-ci a ensin obtenu le fruit de ses bassesses! Quel recueil de platitudes! que slyle lâche & rampant!

d'esclaves dorés. Il demeure au centre de ses Etats, comme le soleil réside au milieu de l'univers. C'est un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe pour apprendre ce qu'il doit savoir que cette voix universelle, qui perce directement jusqu'à son trône. Gener cette voix, seroit aller contre nos loix; car le monarque est l'homme du peuple, & le peuple ne lui apparatient pas. (r)

Ces apperçus ont été fautifs, car l'expérience a prouvé dans tous les tems, qu'un seul homme, qu'un seul événement fortuit mettoit de grandes inégalités entre deux armées d'un nombre égal

⁽r) L'équilibre de l'Europe est-il un moyen réel de tranquillité, ou n'est-il qu'une chimere l' La politique a pesé long-tems sur ce grand & unique ressort. Le moyen d'équilibre existe, mais on l'a poussé trop loin, & l'ambition l'a souvent interprété d'une maniere sciemment fausse. On l'a cherché cet équilibre, tantôt dans la masse des empires, tantôt dans les rapports des armées plus ou moins nombreuses. Ensin de notre tems dans le numéraire des nations.

CHAPITRE LXIX.

Oraison funebre d'un Paysan.

CURIEUX de voir ce qu'étoit devenu ce Versailles, où j'avois vu d'un côté la splendeur des Rois étaler le plus haut

d'hommes, & que les empires étoient umis à des fluctuations qui tantôt doubloient ; tantôt anéantifsoient leurs forces réelles.

Qui eût pensé que la France, dans la guerre qui sut terminée par la paix de Ryswick, resisteroit non-seulement à une grande partie de l'Europe réunie contre elle, mais qu'elle seroit des conquêtes en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Espagne. Peu de tems après elle eut à soutenir une seconde guerre contre les mêmes nations. Elle eût pour alliée l'Espagne qu'elle avoit eu contre elle; malgré une différence aussi forte, l'équilibre si vanté sut tellement rompu, qu'elle sut réduite aux plus sâcheuses extrêmités.

Quand l'Europe se tut devant Charles XII,

la Suede attaquée par un monde d'ennemis, leur auroit fait la loi, si son Roi eût su faire la paix en Saxe dans le moment glorieux, où il avoit la physionomie d'un Alexandre.

En 1741, l'héritiere de l'Empereur Charles VI, sans alliés, sans finances, paroissant n'avoir pour toute ressource que sa grande ame, repoussa courageusement une ligue formidable, qui l'enveloppoit de toutes parts.

La guerre de 1756, où le Roi de Prusse, malgré toutes les apparences, resista à cinq puissances unies, nous offre des résultats qu'il étoit impossible à la politique de prévoir.

La nation qui affectoir depuis long-tems de paroître jalouse du maintien de l'équilibre, chercha à soulever toute l'Europe contre Charles VI, Empereur; & exagéra sa puissance, parce que ce monarque, réconcilié avec la cour d'Espagne, paroissoit se livrer à des vues de commerce pour l'avantage de ses peuples.

Cette balance du pouvoir a été la cause, ou plutôt le prétexte des guerres sanglantes qui ont désolé l'Europe dans ce siecle & à la fin du dernier. Elle a été visiblement chimérique; parce qu'on avoit mal calculé la valeur des poids respectifs.

pertinente paresse aussi loin qu'elle pouvoit monter, je rêvai, comme Josué, que

parce qu'on y avoit fait entrer la guerre au lieu d'y mieux peser le commerce. La guerre ne faisoit que retrancher des quantités égales à deux bassins inégaux. Il restoit donc les mêmes; les deux parties s'épuisoient d'honmes & d'argent, & se retrouvoient à cette différence près en faisant la paix, au même point d'où ils étoient partis.

Aujourd'hui les calculs sont plus fins, le plus petit poids entre dans la balance; une politique plus savante admet toutes les hypotheses, &

l'affranchissement des colonies Américaines, cette grande révolution, s'est opérée par une marche habile qui a coupé en deux l'empire Britannique, mais au commencement de la guerre.

l'issue en étoit évidemment problématique.

L'équilibre des états n'est donc pas une chimere, si l'on fait entrer dans la balance, tous les petits poids qui tiennent au commerce, qu'il faut calculer avec rigueur, tandis que le poids des armées est beaucoup plus incertain.

L'esprit de calcul, devenu général, est beaucoup plus fin qu'il ne l'étoit autresois; car on dissout de loin un royaume sans le toucher, & les traités de partage saits entre les cours, dis-

QUATRE CENT QUARANTE. 87 3'arrêtois le cours du foleil; il penchoit vers son déclin, il s'arrêta à ma priere

posent des états sans que les peuples en soient avertis. Lors du partage de la Pologne, tout sut calculé rigoureusement, jusqu'à l'inertie, la cons sance présomptueuse & l'étonnement que devoit inspirer l'événement.

L'équilibre des états est un moyen politique qui peut être avantageux au genre humain; le fort & les circonstances pourroient concentrer dans une seule main une telle force, que les autres états sussent absolument incapables de se désendre de ses entreprises. La balance des états devient alors la gardienne des libertés générales de l'Europe & la patrone du genre humain, en écartant, soit sur mer, soit sur terre, la monarchie universelle

Cette idée (quoiqu'elle ne soit pas géométrique) est donc utile à l'Europe. On a sacrissé à des chimeres qui n'avoient pas un but aussi important; si le mot est sautis & susceptible de quelque ridicule, l'idée de l'équilibre vraie ou fausse s'opposera aux desseins ambitieux, retiendra les empires à-peu-près dans leurs limites; & empêchera qu'une nation soible ne soit la victime d'une nation forte. Cette idée heureuse

comme au tems de ce Général Juif, & mon intention, je pense, étoir meilleure que la sienne.

est enfin le premier acheminement vers la paix universelle si désirée par la philosophie.

Les nouveaux calculs embrassant un plus grand nombre d'objets, ont appris qu'une nation n'est pas puissante en raison de l'espace qu'elle occupe sur le globe, mais en raison de sa population, de son travail, de son industrie. Toutes ces combinaisons donnent de nos jours la connoissance que l'on cherche; & nous avons vu telle puissance la main sur l'épée ne pouvoir la tirer du sourreau, parce qu'on l'enchasnoit par une sorce, pour ainsi dire, invisible.

Cette science presque neuve opposera mille obstacles aux progrès d'une nation trop entreprenante. Puissent donc les conducteurs des divers états qui composent la grande famille Européenne, avoir toujours devant les yeux, le système de l'équilibre politique de l'Europe! Fût-il une chimere, je le repete, pourvu que le commerce & non la guerre soit regardé comme agent principal dans cette neuve politique, les négociations réciproques tendront à favoriser de toute part les importations & les exportations. Les

QUATRE CENT QUARANTE. 89

J'étois déja dans la campagne, porté dans une voiture, laquelle n'étoir pas un pot-de-chambre (f'). Il fallut faire un détour, parce que la grande route étoit changée.

En passant par un village je vis une troupe de paysans, les yeux baissés & humides de larmes, qui entroient dans un temple. Ce spectacle me frappa. Je sis arrêter ma voiture & je les suivis. Je vis au milieu de la nef un vieillard décédé en habit de paysan; & dont les cheveux blancs pendoient jusqu'à terre. Le pasteur du lieu

idées de commerce veulent être tourmentées, le calme ne leur est pas bon. Plus l'esprit de commerce se répandra, plus les guerres deviendront moins fréquentes. La rivalité des nations n'excitera plus qu'une émulation générale; au lieu de faire assaut de puissance, elles n'en feront que d'industrie; ce qui est bien différent, pour ne pas dire opposé.

(f) C'est le nom des carrosses qui conduisent à la cour. Ils sont ordinairement à l'usage du peuple de valets qui pullule dans Versailles; & en ce sen sils voiturent en esser ce qu'il y a de plus vil en France.

monta sur une petite estrade, & dit à la troupe assemblée;

» CITOYENS,

» L'homme que vous voyez, a été penndant quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur » des hommes. Il est né fils de Laboureur & dès l'enfance ses mains foibles » ont essayé de soulever le soc de la charrue. » Il suivoit son pere dans les sillons, lors-» qu'à peine son pied pouvoit les franchir. » Dès que l'âge lui eût donné les forces » après lesquelles il soupiroit, il a dit à » son pere: reposez-vous; & depuis, cha-» que soleil l'a vu labourer, semer, plan-» ter, recueillir. Il a défriché plus de deux » mille arpens de terre. Il a planté la vi-» gne dans tous ses environs; & vous lui » devez les arbres fruitiers qui nourrissent » ce hameau, & l'ombrage qui le cour-» ronne. Ce n'étoit point l'avarice qui le » rendoit infatigable; c'étoit l'amour du » travail pour lequel il disoit que l'hom-» me étoit né, & l'idée sainte & grande

» que Dieu le regardoit cultivant la terre

» pour nourrir ses enfans.

" Il s'est marié, & il a eu vingt-cinq » enfans. Il les a tous formés au travail & » à la vertu, & tous ses enfans » d'honnêtes gens. Il leur a donné de jeu-» nes épouses qu'il a conduites lui-même en souriant à l'autel du bonheur. Tous » ses petits enfans ont été élevés dans sa » maison; & vous savez quelle joie pure, » inaltérable, habitoit sur leur front. Tous » ces freres s'aiment entre eux, parce » qu'il aimoit lui-même & qu'il leur a fait

» sentir qu'il étoit doux de s'aimer.

» Aux jours de fêtes, il étoit le premier » à faire resonner les instrumens champé-

» tres; & son regard, sa voix, son geste,

» vous le savez, étoient le signal de l'al-» legresse universelle. Vous n'avez pas ou-

» blié sa gaieté, vive émanation d'une

» ame pure, & ses paroles pleines de sens

» & de sel : ayant le don d'exercer une

» raillerie ingénieuse, il n'a jamais of-

se fensé. A qui a-t-il refusé de rendro

" quelque service? En quelle occasion s'est" il jamais montré insensible au malheur
" public ou particulier? Quand a-t-il été
" indifférent lorsqu'il s'agissoit de la pa" trie? Son cœur étoit à elle: son ima" ge étoit l'ame de ses entretiens; il ne
" parloit que pour sa prospérité; il ché" rissoit l'ordre par le sentiment intime
" qu'il avoit de la vertu.

"y qu'il avoit de la vertu.

"Yous l'avez vu, lorsque l'âge avoit

"courbé son corps, & que ses jambes

"étoient déja chancelantes; vous l'avez

"vu monter au sommet des montagnes &

"distribuer les leçons d'expérience aux

"jeunes agriculteurs. Sa mémoire étoit le

"suriete des observations faites pendant

"quatre-vingt-dix années consécutives sur la

"variété des diverses saisons. Tel arbre

"planté de ses mains, dans telle ou telle

"année, lui rappelloit la faveur ou le

"courroux du ciel. Il savoit par cœur ce

"que les hommes oublient; les morts, les

"récoltes abondantes, les legs faits aux

"pauvres. Il étoit doué comme d'un esprit

QUATRE CENT QUARANTE. 93

" prophétique, & lorsqu'il méditoit au clair " de la lune, il savoit de quelle semence il " devoit enrichir le jardin potager. La veille " de sa mort il a dit: mes ensans, j'ap-" proche de l'Etre, auteur de tout bien, " que j'ai toujours adoré & en qui j'espere: " émondez demain vos poiriers, & qu'au, " coucher du soleil on m'enterre à la tête " de mon champ.

" Vous allez l'y placer, enfans, qui de" vez l'imiter; mais avant d'ensevelir ces
" cheveux blancs qui de loin imprimoient
" le respect & attiroient la jeunesse, voyez
" ses mains honorables, chargées de du" rillons; voilà l'augusté empreinte de ses
" longs travaux!"

Alors l'orateur prit une de ses mains glacée & l'éleva. Elle avoit acquis un double volume sous l'exercice journalier de la beche, & sembloit avoir été invulnérable au piquant des ronces & au tranchant des cailloux.

L'orateur baisa respectueusement cette main yénérable, & chacun suivit son exemple.

Ses enfans le porterent sur trois javelles de bled, l'enterrerent, comme il l'avoit des firé, & mirent sur sa tombe, sa serpe, sa beche & le soc d'une charrue.

Ah, m'écriai-je, si les hommes célébrés par Bossiuer, Fléchier, Mascaron, Neuville, avoient eu la centieme partie des vertus de cet agriculteur, je leur pardonnerois leur éloquence pompeuse & suile.



CHAPITRE LXX.

Hospices.

pour bâtir une vilaine muraille qui, en cerclant Paris, affligeoit un bon peuple, & lui faisoit plus de peine que dix impôts, vous n'en aviez point pour remédier au plus grand scandale que pût offrir une ville riche & éclairée. Votre hôpital, surnommé l'hôtel-dieu, qui resserroit & ensermoit quatre à cinq mille malades, accusoit hautement

QUATRE CENT QUARANTE. 95 la législation & tous les hommes, témoins

la légissation & tous les hommes, témoins insensibles de cette horrible charité.

Le luxe avoit su créer avec somptuosité; des monumens coûteux ouverts à tous les genres de divertissemens & de plaisirs, & tout le zele patriorique s'évaporoit dans des brochures qui ne sauvoient pas la vie à un infortuné, lequel n'avoit plus la force d'élever la voix, pour dire qu'on ôtât d'auprès de lui le cadavre froid de son compagnon de douleur & de misere.

L'enthousiasme avoit prodigué nombre de phrases éloquentes. On avoit peint sous un point de vue esserayant cet hospice monstrueux, cet esserayant assemblage de toutes les maladies, dont le danger & l'énergie croissoit par leur proximité, ce qui faisoit que sur trente malades, sept à huit expiroient; proportion véritablement épouvantable, & même surprenante pour peu qu'on la rapproche des victimes que la mort enleve dans les autres hôpitaux.

Les disputes dégénérant en sophismes n'avançoient presque rien, & les travaux des administrateurs, malgré tout leur appareil, furent bien infructueux, puisqu'après cinquante années de réclamation, l'asyle des malheureux ne méritoit pas encore le nom d'asyle conservateur.

Ce qui le prouve, c'est que l'indigent, entre ses quatre murailles nues, reculoit d'horreur à la vue de cet asyle, & il descendoit de son grenier ouvert à tous les vents, non pour aller guérir, mais, disoitil, pour aller mourir.

Le plus bel établissement que la religion & la pitié eussent dressé de concert, où la miséricorde ouvroit ses bras à tout infortuné quel qu'il sût, avoit son principal désavantage dans un emplacement unique; & voilà ce qui gâtoit un plan sublime de biensaisance universelle.

Ayant pesé en silence toutes les objections, nous vîmes & nous reconnûmes qu'il n'y avoit que les établissemens d'hospices séparés, pour donner au bon ordre tout son éclat, & à l'émulation de la charité, toute son activité.

Un

QUATRE CENT QUARANTE. 97

Un dépôt commun, nous sembla tout-àla-fois un foyer de contagion, & un centre d'abus invincibles, parce que les administrateurs d'un seul & vaste hôpital, se montrent tous plus ou moins têtus, opiniâtres, attachés par orgueil ou par habitude à leurs idées étroites; & que c'est de la comparaison des objets & des plans différens, que naît la persévérance du meilleur ordre possible. Un seul emplacement nécessite les désordres physiques & moraux, & les enveloppe de ses ombres: au lieu qu'il n'y a point d'idée juste qui ne résulte des comparaisons.

Nous jugeames que si le peuple ne pous voit pas constronter telle administration avec telle autre, une seule seroit fautive, despotique, immiséricordieuse, & que ne pouvant pas être redressée par une expérience voisine, par un exemple pris sur les lieux, elle empireroit à coup sûr; que faute ensin d'une observation comparée, les hommes en place s'accoutumeroient à juger les plus énormes abus indispensables d'un tel établissement; & d'ailleurs vos administrateurs ne rendant point

Tome III.

de compte public de leurs gestions, l'erreur & l'invigilance se cachoient dans les ténebres. On n'en voyoit que les tristes résultats, & non ce qu'il importoit de connoître, l'origine.

Quand il n'y avoit qu'un seul établissement dont le régime étoit une espece d'énigme, la pitié voyant tous les moyens presque insuffisans, & la marche livrée pour ainsi dire au hasard, se contentoit de gémir & de faire des vœux pour l'amélioration des choses. Elle ne savoit à qui adresser ses plaintes. C'étoit une masse de calamités qui anéantissoit jusqu'à l'espoir du succès; mais dès que nous eûmes divifé cet hospice colossal en plusieurs hospices séparés, la pratique des bonnes œuvres devint plus facile. Chaque hospice éveilla autour de son enceinte. la bonté, la miséricorde, la charité. On ne craignit plus d'aborder ce lieu de souffrances. parce qu'on jugea que le bien étoit pratiquable, & que le soulagement pouvoit s'appliquer sur tel individu, sans se perdre dans l'immensité. La charité active se plût à suivre l'emploi de ses deniers & de ses soins,

QUATRE CENT QUARANTE. 99 on s'attacha davantage à l'infortuné qu'on avoit sous ses regards.

Nous partageames l'hôtel-dieu, cette cité de malheureux, pêle-mêle entassés dans un espace étroit; nous partageames, dis-je, cette cité insecte en cinquante hospices séparés, afin d'éveiller par-tout les soins compatissans de la charité, & de donner à chaque quartier l'émulation respectable de mieux soigner ses pauvres.

Une administration générale est toujours vicieuse, parce qu'elle s'endort, parce qu'elle se familiarise avec les maux de l'humanité; qu'elle devient sourde aux plaintes & aux réclamations, & qu'elle fait la loi aux magistrats les plus sermes, & les plus éclairés, par la crainte où ils sont que de plus grands abus ne viennent à sortir de leur autorité hautaine & contrariée. Le juste esfroi d'un plus grand mal, fait qu'on temporise avec les vices de cette administration, malgré l'improbation générale & les clameurs des bons citoyens.

Que d'inconvéniens dans un hôpital im-

mense & unique! La maladie du lieu, inévitable pour quiconque y entre, & qu'il échange contre une simple indisposition, un incendie; & n'a-t-on pas vu de votre tems. douze à quinze cens malades devenir subitement la proie des flammes & périr dans l'espace d'une heure? Il auroit fallu quatre mille bras pour fauver ces impotens & ces moribonds. Leur funeile réunion n'a-t-elle pas agrandi la calamité en menaçant le monstrueux hospice d'un embrasement général. Ouand un pareil fléau ne devroit arriver qu'une seule fois dans deux siecles, ne seroitce pas assez pour interdire à l'esprit de prévoyance, le plan insensé de placer sur un point unique des hommes qui, à l'approche des flammes dévorantes, se trouvent dans l'impuissance de sortir de leur lit ?

Et la routine? Et les préjugés de l'art qui guérit? Et les systèmes nouveaux & bizarres? Tout frappe à la fois sur une multitude immense; l'erreur se multiplie, avec un seul mauvais raisonnement; & presque aucun n'échappe à la loi erronnée & meurtriere.

QUATRE CENT QUARANTE. 101

En divisant les hospices, vous divisez nécessairement la masse des calamités, ainsi que celle des erreurs. L'entêtement d'un seul ne fait plus le malheur de tous.

Compte-t-on pour rien ensuite le sentiment de cet orgueil généreux & louable, qui se plaît à verser des sommes considérables sur tel établissement privé, lorsque la statue du biensaiteur, environnée de ceux qu'il a soulagés, est offerte aux hommages perpétuels de la reconnoissance? Laissons à l'homme, qui s'est distingué par ses biensaits, la douceur d'exister à sa maniere dans le cœur de ses semblables. Qu'il se choississe sa récompense; elle devient légitime; & cette espece de gloire, qui en vaut bien une autre, ne sera jamais trop commune.

Une administration générale repousse les bienfaisances particulieres; parce qu'elles vont s'engousser dans un abime de maux; & que l'on perd de vue leurs bons effets. Ils ne sont plus sensibles, & l'on s'accoutume à voir ces grands maux comme étant sans remedes. Une administration générale

G 3

enfante une régie compliquée. S'il y a un feul abus, il est indestructible, il est immense; il s'étend sur tous les points de l'hospice. On ne peut plus l'extirper, dès qu'il s'est étendu en profondeur sur une vaste surface. Et pourquoi ne pas donner un champ libre à des fondations particulieres, les plus utiles de toutes? Pourquoi fondre toutes les attributions, & tous les actes de bienfaisance dans la caisse d'un seul & même bureau? Pourquoi ôter à une foule d'hommes opulens & sensibles, le plaifir journalier d'exercer, sous les yeux attendris, les touchantes œuvres de miséricorde? Car c'est le succès de sa charité; c'est la vue du malade ressuscité & souriant de joie à son approche, qui engagera l'homme miséricordieux, à prolonger la série de ses bienfaits.

Des établissemens séparés intéresseront d'honnêtes citoyens, qui mettront leur gloire à bien administrer leur hospice; & nous avons vu que l'homme s'attachoir aux travaux les plus pénibles à mesure des succès QUATRE CENT QUARANTE. 103
qu'il obtenoit, & dont il pouvoit s'énorgueillir aux yeux de la patrie.

Si vous faviez ce que les fouscriptions particulieres nous ont valu, vous seriez étonné du bien que l'homme fait, quand il a la certitude que ses aumônes fructisseront, & ne seront ni dispersées, ni foulées aux pieds; lorsqu'il voit l'individu, objet de sa charité, sa charité s'enslamme; l'homme, pleure, & les sacrifices ne lui coûtent plus rien.

Plus il y a d'hospices ouverts, (& l'expérience nous l'a démontré,) mieux les malades sont soignés, sont traités. La bienfaisance a plus d'étendue & d'activité, quand, elle suit journellement le malade, & qu'ellement des soupirs & ses gémissemens.

Quels sont ces mauvais spéculateurs qui ne demandent que de l'argent, qui ne veulent que de l'argent? Et le pauvre malade n'at-il pas besoin de consolation, de paroles douces, du sentiment de l'espérance? Or ce baume de l'éloquence touchante & perfuasive, ne peut se rencontrer que dans les

hospices séparés où les sondateurs viendront répandre leur ame, après avoir ouvert leur bourse. Ailleurs ne voit-on pas la mort abattre indifféremment les têtes? Une seule larme a-t-elle coulé sur ces tombereaux de cadavres que l'hôpital vomit avec impassibilité, parce que le nombre des morts est, pour ainsi dire, déterminé, & que l'habitude rend tous les cœurs froids & inexorables. Là le trépas est calculé d'avance, n'émeut personne & les listes mortuaires n'offrent à la restexion, ou même au sentiment des hospitaliers que des proportions annuelles est arithmétiques.

Tous les abus de votre tems provenoient donc d'avoir voulu entasser tous les malades dans un même lieu; ce qui avoit nécessité les vices de l'administration, & ce qui avoit rendu cet asile de miséricorde un asile plus meurtrier, que celui qu'abandonnoient la misere & la maladie.

Combien votre siecle sut coupable, d'avoir prodigué tant d'argent pour le luxe, & de n'avoir pas sû donner un lit à chaque malade!

De leur côté les architectes ne voyoient

QUATRE CENT QUARANTE. 105 au'un beau monument à élever, comme s'il s'agissoit d'un théâtre, & ils étaloient leurs colonnes corinthiennes, comme s'il s'agissoit d'un temple ou d'un opéra; car les architectes ne savoient plus rien construire sans colonnades, & ils en mettoient à la porte d'un particulier comme au frontispice d'un palais. Pour nous, ennemis de la fastueuse architecture de ces artistes incommodes & dangereux qui n'ont que les antiquités de Rome en tête, à-peu-près comme un poëte de votre tems, croyoit tout savoir quand il avoit tracé le parallele de Corneille & de Racine, nous proscrivimes tous ces plans orgueilleux & futiles qui ne tendoient qu'à confacrer la renommée de l'architecte. & non le soulagement & la commodité des pauvres. C'étoit la maladie de votre fiecle, de ne mettre jamais aucun accord entre le monument & l'utilité de la chose publique. Nous morcelâmes ce dépôt effroyable & commun, ce rendez-vous de toutes les maladies, ce foyer pestilentiel, où la multiplicité des maux fomentoit l'indifférence;

nous dispersames aux portes de la ville, du côté des campagnes & en plain air, ces asiles qui mériterent alors le nom de conservateurs; nous ne voulûmes aucune magnificence dans la construction de ces sortes d'édifices.

Par ce moyen les constructions furent simplifiées. Les comptes des administrateurs imprimés chaque année, & soumis à la revision publique, furent lucides & satisfaisans. Les fonds immenses de cet antique hôpital furent appliqués à ces différens hospices tant par lit; cette répartition fut applaudie par tous les bons citoyens. Mille commodités imprévues naquirent de l'émulation des différentes paroisses ou quartier, & les gens de l'art ne s'égarerent point dans ces longues salles où leurs lumieres étoient perpétuellement en défaut par le nombre des malades, où leur attention étoit perpetuellement fatiguée, sans compter les embarras du service & les qui proquo de l'apoticairerie.

Nous eûmes le plaisir de voir les citoyens, visiter sans frayeur & sans dégoût ces resuges où l'homme adoucissoit les maux de son symblable, & consoloit son ame sousstrante;

QUATRE CENT QUARANTE. 107 Pair falubre, la propreté hâtoient la guérison. Le service n'embrassant qu'un modique espace, étoit sans confusion. Une semme respectable (a) avoit prouvé que la dépense d'un malade ne montoit par jour qu'à dix-sept ou dix-huit sous. Ces comptes fideles & précieux, nous ont servi de regle & de document. Nous avons béni la mémoire de cette femme qui avoit su rectifier par la pratique de graves erreurs, & qui avoit donné un exemple solemnel à la charité publique & particuliere. - Celui qui se sent émû de compassion à la vue des malades souffrans, ne jugeant plus que ses efforts seroient impuissans, s'attache à ces hospices séparés, & les bienfaiteurs deviennent plus nombreux; parce qu'ils voyent distinctement, que l'emploi de leurs aumônes libérales va foulager directement l'infortuné & ne s'égare point dans les rêves ou dans les projets contentieux d'une administration compliquée qui s'agitoit beaucoup, fans rien avancer.

⁽a) Mmc Necker,

CHAPITRE LXXI

Suite du professeur de politique.

» LES législateurs des anciennes républiques n'ayant qu'à modifier un petit pays, crurent à l'égalité naturelle entre les hommes, qui ne pouvoit subfister que dans une sphere étroite. Leur exemple a confondu toutes les idées postérieures. Ces législateurs avoient établi pour base l'amour de la pauvreté, le mépris des richesses & du travail qui les donne. Depuis, des écrivains qui ne voyoient que des livres, ont crié: sois pauvre pour être libre: ils imaginerent que pour rendre l'homme fort & heureux, il falloit le priver de tout. Ils ont voulu appliquer le code de quelques pâtres isolés, à des états où se développoient l'exercice des facultés morales & physiques, faute d'avoir su mesurer les limites des états ou leur réaction. Ils se sont rendus admirateurs des anciennes

QUATRE CENT QUARANTE. 109 républiques, & n'ayant pour garant & pour autorité que des phrases éparses dans des livres, ils ont été la dupe de ces mots vagues que chacun entend à sa maniere. Il y a une plus grande somme d'injustice dans une petite aristocratie, que dans un grand état, proportion gardée.

Les noms qu'il nous plaît de donner aux choses, ne changent rien à leur rapport constant: ce sont ces rapports qu'il nous est important de connoître.

C'est l'abus du pouvoir monarchique qui a fait naître l'idée des républiques; c'est l'abus de la liberté qui a ramené l'état monarchique.

Quand on a voulu fonder l'égalité des hommes sur le partage égal des terres, on a commis une grave erreur, puisqu'un arpent de terre ne ressemble pas plus à un autre arpent qu'un homme à un autre homme. L'inégalité est une suite nécessaire du premier établissement social, puisqu'il faut des cultivateurs, des laboureurs, des ouvriers, des artisans, pour sournir au besoin du

TIO L'AN DEUX MILLE

foldat, du magistrat, du Prêtre; car l'extrême égalité produiroit nécessairement une extrême confusion.

Voilà pourquoi les républiques ont eu tant de peine à s'affeoir sur leur base; c'est qu'avec leur égalité prétendue & chimérique elles choquoient l'ordre établi par la nature: il faut un ressort unique & constant qui tende à aggrandir l'existence nationale. Otez le principe vigoureux de cette existence politique, vous ôtez toute l'activité vers le bien que ce ressort doit produire.

Pourquoi a-t-on sisse à juste titre la république de Platon? C'est que lorsque vous avez admiré quelques détails, quelques maximes qui vous charment, l'ensemble n'offre rien de satisfaisant à l'esprit, & vous sentez consusément qu'il manque un moteur à la machine politique.

L'orgueil, l'indocilité naturelle, les paffions momentanées se révoltent contre ce ressort primitif; & plus les sociétés se sont aggrandies, policées, multipliées, plus œ ressort unique & prompt est devenu néces,

QUATRE CENT QUARANTE. 111

faire: on n'a point vu que la politique s'égareroit au milieu d'un dédale fans issue, si l'on ne fixoit point l'autorité sur un point central, comme le plus essentiel au bonheur de la société.

Si la contradiction regne parmi les loix; les principes, les usages, c'est faute d'un ressort simple en lui-même, agissant sur tous les individus: car qui ne voit qu'entre deux êtres passionnés il est besoin du secours d'un tiers pour qu'ils soient à l'abri de l'injustice & de la violence.

On a trop confondu l'égalité avec la liberté naturelle. L'homme n'est pas naturellement égal à son semblable; parce que les facultés sont naturellement inégales d'un individu à un autre.

Sans une loi constante, aucun système social ne peut exister; l'ordre est nécessaire, c'est-à-dire, le gouvernement. L'auteur de la nature n'a point consié au hasard le sort du genre humain: en nous accordant l'intelligence nécessaire, il nous a donné la faculté de combiner les loix utiles à la

TI2 L'AN DEUX MILLE

société, d'où résulte la science du gouverantement. Il appartient à notre esprit de perfectionner une connoissance aussi essentielle.

- L'homme focial n'est pas autre que l'homme de la nature. Ses devoirs & ses droits sont un peu plus étendus. Tous les publicistes ont regardé ces deux états comme opposés, c'est une erreur grave; la loi politique ne doit qu'expliquer ou appliquer la loi naturelle.
- La base de toute morale doit se prendre nécessairement dans l'ordre physique: proposez à l'homme des devoirs opposés à l'attrait de la nature, quel que soit votre puissance, vous ne serez pas obéi.
- La réciprocité des services & des bienfaits a donné l'être à la société; & quand l'homme a étendu ses rapports avec les autres hommes, ce n'a été qu'une extension de ses rapports avec lui-même.
- Mais, rien de plus rare que l'homme doué des grandes vues de la législation (a): les

⁽a) En s'examinant bien, l'homme d'état, écrits

OUATRE CENT QUARANTE. 114 écrits même des philosophes offrent des traces d'une politique absurde & coupable. Il a fallu jadis les circonftances les plus rares pour amener la constitution de l'Angleterre, celles de la Hollande & de la Suisse; la sagesse de leurs loix fut pour ainsi dire l'ouvrage du hasard. Des pâtres, & non des philosophes, animés par le désespoir & la pauvreté, ont fait plus pour la liberté nationale que les plus beaux génies de l'univers. Sous Louis XIV, regne fi fécond en grands hommes, le génie ne s'occupa que des intérêts privés des citoyens. On cherchoit plutôt à descendre dans l'arêne de la chicane, qu'à faire aimer, connoître & respecter les loix. Aucun ministre, malgré fon orgueil, n'a osé ou n'a su jouer le rôle de législateur. Content d'exercer un pouvoir étendu, ceux qui tenoient en main la puis-

qui se trouve un cœur juste, se voit, selost l'expression de Montesquieu, autant au desses de ceux qui ne goûtent pas ce bonheur, qu'il se voit lui-même au-dessus des tigres & des ours.

fance publique des états, n'ont pas apperçu combien de loix utiles, une fois promulguées, influeroient fur l'état. L'ambition de ces hommes qui sollicitent les grandes places, ne les porta point à développer des talens législateurs: on vit des jurisconsultes & point d'hommes qui se soient élevés au-dessus de cette sphere obscure.

N'est-il pas remarquable de voir dans l'histoire l'empreinte de cette singuliere vérité; que ces grands politiques qui ont sait des choses extraordinaires, tels que Louis XI en France, Philippe II en Espagne, Charles-Quint dans l'empire, Sixte-Quint à Rome, étoient des personnages d'un génie assez ordinaire?

Les hommes, qui dans les fiecles derniers, ont occupé les regards de l'Europe, manquoient évidemment de véritables connoiffances politiques. Les préjugés & l'entêtement ont préfidé à leurs opérations. La politique est l'art de bien observer le jour, l'heure & la minute; si au lieu d'être variable, comme les événemens de ce monde, elle est

QUATRE CENT QUARANTE. 115 opiniâtre, elle devient mesquine & manque fon but.

Quand on arrête attentivement ses regards sur les pages de l'histoire, & qu'on médite les plus grands événemens politiques dans leur origine, on ne sait plus comment autresois le monde étoit gouverné (b), comment les royaumes subsissionent. Il faut qu'il y ait eu une sorce invisible qui maintint en paix les souverains & les peuples, & qui au milieu de leurs guerres, de leurs désastres, de leurs fautes entretint l'harmonie publique. Oui, quand on résléchit aux bisarres contradictions qui agitoient les gouvernemens aux momens opportuns qu'ils ont perdu pour frapper ensuite le même coup lorsqu'il

⁽b) Un Roi se mouroit, & paroissoit inquiet sur la mauvaise conduite de son regne. Sire, (lui dit son consesseur,) soyez tranquille; Dieu ne demande rien à l'homme que d'après le talent qu'il lui a donné. Or comme de ce côtélie vous n'avez reçu aucune grace, il ne rous demandera pas compte de ce que vous n'avez jamais eu.

n'étoit plus temps, on ne sait plus que penser, on ne sait plus qu'écrire; le hasard jouoit le plus grand rôle; car les objets envisagés aujourd'hui dans leur vrai point de vue, contredisent les plans & même les détails, &c. »

Telle sur la seconde séance du prosesfeur de politique; & ma mémoire fidelle a transmis au papier ses principales idées.



CHAPITRE LXXII.

Liberté de la presse.

LA pensée est sans contredit de toutes les propriétés de l'homme, la plus essentielle & la plus incontestable. C'est celle qui le distingue éminemment des autres êtres partageant la terre avec lui. Comment le despotisme a-t-il conçu le projet de dépotisme l'homme de cette faculté qui fait son unique grandeur? Comment lui ûter set attribut si noble? N'est-ce pas une sa-

OUATRE CENT QUARANTE. 117 culté qui appartient à l'homme, & dont la nature le doue en le produisant ? C'est donc le comble de l'outrage, que de vouloir lui ravir une qualité inhérente à son être. Si l'homme ne sauroit posséder de bien qui lui foit plus cher que sa pensée, il n'y en a pas non plus que la loi des nations doivent lui conserver avec plus de soin; toutes les autres propriétés ne sont rien auprès de cellelà. Or, c'est véritablement ordonner à l'homme de vivre dans un état de dégradation : c'est le confondre avec ce qui rampe ou qui végete, que d'interdire à l'homnie la pensée, ou même l'abus de la pensée; car ce qui est faux, mauvais & déraisonnable tombe bientôt dans le mépris, & il n'est pas permis aux loix de dépouiller l'homme de l'exercice de la pensée, parce que c'est anéantir en lui ce qu'il a de plus propre & de plus personnel (a).

⁽a) L'Aretin se sit représenter sur un trône recevant les tributs des princes étrangers. C'étoit le plus méprisable des écrivains, puisqu'ayant sur

Qui n'a pas apperçu la puissance de la pensée, & pourquoi a-t-elle cette force étonnante qui détruit quand elle n'édisse pas, qui agit dans les siecles, qui modisse l'univers moral & bientôt l'univers physique? c'est que cette force se marie nécessairement à l'intelligence humaine à qui tout est soumis (b).

Qui appaisera les factions? Qui soumettra tous les individus à la loi? Les lumieres du peuple. Elles seront toujours la mesure de la modération, c'est l'ignorance qui livreun peu-

intimider les souverains par sa plume, il la ployoit lâchement devant l'or qui lui étoit offert.

⁽b) L'homme de génie, interprete de la volonté générale, n'a reçu ces précieuses facultés que pour offrir au corps politique les connoissances qui lui manquent. Ses pensées sont à l'univers, & pour preuve qu'elles vont à lui, comme les fleuves à la mer, par une pente invincible, insurmontable, c'est qu'il n'est pas au pouvoir des monarques d'arrêter les idées nouvelles qu'adopte un peuple: cette volonté générale qui ne peut plus se manisester en corps, se maniseste par la voix d'un seul homme; it représente pour la nation,

ple à des partis extrêmes; le repos des gouvernemens existera en raison de l'étendue, de l'universalité des connoissances. Ne faut-il pas que les citoyens pour aimer les loix de leur pays les connoissent? & en les connoissant, ces loix approsondies par tant d'hommes éclairés, ne deviennent-elles pas insensiblement savorables à la liberté de penser, & aux droits politiques du citoyen? Plus le peuple aura résiéchi sur les liens réciproques de la société, plus il saura résister aux impressions dangereuses qu'on voudroit lui donner.

Voyez l'Angleterre, les lumieres universellement répandues assurent la tranquillité de son église & de son gouvernement; ses politiques ont découvert tout
son bonheur, les loix les plus importantes.
Cette nation qui se tourmentoit elle-même
s'est calmée en s'éclairant. Une heureuse
liberté de penser, assignée à chaque corps
de l'état, ses bornes légitimes, les mauvais
raisonnemens tombent; parce que le raisonnement y est plus cultivé que par-tout

ailleurs. Les factieux après s'être agités, sont mis à leurs places. La force de cette république est dans le ressort puissant, qui après avoir éclairé les citoyens sur les avantages de la constitution, fair qu'ils conspirent tous à son bonheur. Otez à ce peuple ces lumieres, il perdra de sa grandeur; c'est aux hommes réduits à n'avoir, ni volonté ni opinion, qu'il faut ôter les connoissances; mais alors il ne faut plus chercher des citoyens, il n'y a plus que des hommes dégradés (c).

⁽c) Malheur à celui qui n'aime point la lecture! On ne peut se lasser de répéter ce que Cicéron a dit de la culture des lettres: » les livres sont consamment à nous; ils nous servent par-tout; ils nous accompagnent, ils nous confolent dans la solitude; ils nous déchargent du poids d'une oisiveté ennuyeuse; ils chassent les importuns; ils émoussent les traits de la douleur, si elle n'est pas prosonde; ils prêtent des aîles au tems, & laissent dans l'ame une satisfaction intime; ils donnent à la jeunesse de nouveaux plaisirs, à l'âge mûr une occupation agréable, à la vieillesse un amusement doux & prositable; ils nous détournent de la vue des méchans, &

QUATRE CENT QUARANTE. 121

CHAPITRE LXXIII.

Suite du précédent.

COMMENT étes-vous devenus libres; ditesmoi cela? —Très-aisément. Il ne faut qu'une idée dominante & un point de maturité; i

de l'agitation du fiecle, pour nous transporter au milieu des sages, dans un univers paisible."

L'étude a pour but de nous orner l'esprit, de l'enrichir des connoissances variées de chaque art; mais elle devroit avoir aussi pour objet de nous élever le caractere, de nous fortisier l'ame, de la roidir contre l'adversité; car l'ame forte est présérable à un beau génie; & de quel poids celui-ci est-il, quand il appartient à une ame ordinaire; quand la conduite molle dément la plume audacieuse; quand la crainte & la làcheté décréditent les traits de la plus sublime éloquence, & l'exposent au mépris de la multitude?

Mais on ne trouve dans un ouvrage que ce qu'on a eu foi-même. L'étude, fous ce point de vue, ne devroit appartenir qu'à des ames pri-

faut qu'un sentiment naturel qui se propage, pour que tous les membres d'un état entrent subitement en sermentation; leur sensibilité ressemble alors à celle d'un seul homme griévement offensé; & chacun croyant être lésé, il naît du ressentiment de tous un plan de vengeance publique, qu'on pousse aussi loin qu'il peut aller.

Quand le souverain méprise une nation, ou affecte de la mépriser, l'indignation se communique avec la force & la vitesse des corps électrisés; car tous les rangs sont

vilégiées, qui fauroient donner à leurs connoiffances un but utile au bien public. Mais l'homme que la nature a doué de cette ame forte, supérieure à celle des autres hommes, est aussi rare que celui qui les surpasse par l'intelligence. On ne sauroit blâmer dans aucun individu ce désir d'apprendre, qui annonce la noblesse de notre origine; & si l'étude des sciences n'éleve point tous les caracteres, elle devient, peut-être pour le plus grand nombre, le premier, le plus vrai & le plus solide des plaisirs. C'est ce que j'ai éprouvé.

QUATRE CENT QUARANTE. 123 confondus dans la condition d'hommes avilie

La Suisse, la Hollande, les colonies Anglo-Américaines ne se sont soulevées que par l'espece de mépris que les souverains ont fait de leur prétendue foiblesse. Dans toutes les grandes révolutions, les sentimens de l'homme opprimé, sont comme les corps élastiques, dont les forces augmentent à raison des poids qui les compriment. On ne pense alors qu'à s'unir, on confie la direction des affaires publiques à celui qui dit, je vous conduirai, je vous vengerai. Si ce conducteur a l'art de faire avancer. le peuple révolté, de maniere qu'il puisse l'empêcher de reculer, en le plaçant dans la nécessité de vaincre ou de mourir, il vaincra sûrement. Le chef d'un peuple soulevé doit tenir en haleine des hommes qui font les derniers efforts pour recouvrer la liberté. Tous les habiles chefs de partis empêchent alors que leurs plaies ne se cicatrisent avant la consommation de ce grand ouvrage. La politique exige qu'on les laisse saigner, afin que le dépit & l'animosité

n'ayent pas le temps de se rallentir. L'union de force, l'égalité de sentiment dépendent d'une sorte de pitié communicative, qui n'agit jamais plus efficacement sur l'homme, que lorsqu'il partage un péril avec plusieurs autres; voilà notre histoire en peu de mots, & elle n'est pas fort ancienne.

Guile, Cromwel, Guillaume de Nassau, les chess des Insurgens avoient tellement disposé l'esprit des peuples, qu'ils ne pouvoient pas eux-mêmes leur parler de reconciliation. Le seul mot de trêve, les auroit fait traiter de persides; à peine auroientis pu échapper à la sureur populaire.

Les Espagnols parurent aux Bataves irrités, pire que les Turcs & les Maures. Les libérateurs de la Hollande n'auroient pas pu calmer les esprits, ni les approcher de ces anciens maîtres des Pays-Bas. Les Hollandois auroient mieux aimé être submergés dans les eaux de l'océan, que de s'unir à cette nation riche & orgueilleuse.

Si au commencement d'une révolte, les premieres batailles commencent dans les

rues & dans les culs-de-sac, n'en augurez pas pour cela une guerre foible ou ridicule. La fronde a failli d'aller plus loin que la ligue. La force des sentimens qui animent tous les citoyens, leur font saire des progrès rapides. L'union helvétique, l'union d'Utrecht, l'expulsion du Roi d'Angleterre, la consédération Américaine surent l'ouvrage d'un instant. Moins ces grands coups sont médités, plus l'explosion en est prompte & terrible. Un peuple se révolte quelquesois, ainsi

qu'une armée se débande. Un outrage fait à la constitution nationale, & quelquesois une injure grave envers un citoyen, emporte tous les esprits du côté de l'indépendance; & le monarque qui fait cabrer un peuple, est un écuyer que le coursier jete à bas. Ajoutez qu'un peuple qui fait essort pour s'acheminer à la république, intéresse nécessairement, & que ses voisins sont des vœux pour lui. Il n'y a pas ensin, jusqu'aux souverains qui n'aiment mieux avoir dans leur voisinage, une république, qu'une monarchie; car ils sont moins inquiétés par

OUATRE CENT QUARANTE. 125

les états libres.

Les plantes végetent le plus après des orages & des coups de tonnerre; ainsi les guerres civiles régénerent une nation, & un peuple reçoit, par ces utiles secousses, une nouvelle vigueur. La fierté nationale se réveille, & il ne faut qu'une derniere injure, pour développer, enfin, la sensibilité d'une nation généreuse.

Nous avons conservé la monarchie, mais limitée par des loix fixes; nous avons retenu le monarque, parce que c'est une piece nécessaire dans un gouvernement bien ordonné, sur-tout quand la population est nombreuse; mais l'autorité dont il jouit ne vajāmais au détriment de la nation. Maître du glaive, il peut l'armer extérieurement contre les ennemis de l'état, qu'il est spécialement chargé de reconnoître & de punir; mais dans l'intérieur du royaume, il ne peut pas plus attenter à la liberté d'un citoyen, qu'un citoyen ne peut attenter au respect qui est dû à sa légitime autorité. Les droits respectifs rigoureusement déterminés, empêchent le sujet de s'écarter de l'obéis-

QUATRE CENT QUARANTE. 127 sance & du devoir, & le monarque de placer son caprice ou son inimitié à la place des loix sondamentales, garanties par tous les tribunaux du royaume, qui élevent un même cri dès que le droit public ou particulier est lésé.

Cette falutaire contrainte confirme tout à la fois la dignité & les vertus de nos souverains; on les honore, mais on n'a point peur d'eux; leur conscience est en paix, parce que leur pouvoir est reglé: pouvant moins, ils obtiennent plus; tantôt par l'amour des peuples, si fécond en miracles, tantôt par la force de la raison. Exempts des crimes que le despotisme entraîne après lui, foit pour la fatisfaction d'un orgueil momentané, soit pour un intérêt aveugle, leur regne est tranquille, en ce qu'il n'est pas arbitraire; & songeant, devant la raison universelle des nations, qu'ils font des hommes, commandant à des hommes, ils ne se perdent, ni dans la vieille logomachie d'une politique tortueuse, ni dans le délire féroce d'un abus de pouvoir ; ils se regardent comme-

T128 . L'AN DEUX MILLE

les amis de la nation qu'ils ont l'honneur de gouverner, & le moindre sujet qui leur crie, sois juste à mon égard, car tu n'est puissant que pour cela, leur rappelle le pacte social, le jugement de la postérité, l'intérêt de leur gloire & de leur propre sûreté.

Nous avons retenu la monarchie héréditaire, en réglant l'ordre de la fuccession à la couronne par le droit de la naissance, en faveur du mâle aîné de la branche aînée (a). Cette loi antique & sage prévient

⁽a) Il est de certaines choses dans la politique où l'on ne doit pas consulter purement la raison. La raison ne dit-elle pas que la couronne devroit être la récompense du mérite? Eh bien, ce qui est admirable dans la théorie, seroit détestable dans la pratique. Les principes établis par la raison, produiroient un esset tout contraire à celui qu'elle en attendroit. La couronne seroit disputée les armes à la main; les guerres civiles déchireroient le sein de l'état; & cette couronne élective seroit, ou le prix du vainqueur, ou le fruit de l'intrigue, ou même else seroit vendue au plus offrant. L'ambition &

QUATRE CENT QUARANTE. 129 2 l'avenir tous troubles intérieurs, met la nation à l'abri de se voir déchirée par des

l'intérêt sont plus puissans sur le cœur de l'homme que la vertu. Ce droit qu'a la fociété de se donner un maître, est donc subordonné à l'expérience, loi éternellement vivante, qui voir que les couronnes électives n'ont affranchi les peuples des regnes foibles, malheureux, ni des troubles qu'ils craignent tant fous les minorités. Les législateurs ne doivent point s'arrêter au mieux, parce qu'il est impraticable, & combattu par des passions qu'ils ne peuvent domter. La politique, enfin, doit proportionner fa conduite à notre nature corrompue. La couronne pourroit être la récompense de la vertu . dans un état où les citoyens seroient tous assez vertueux pour couronner le mérite, &assez redoutables à leurs voisins, pour n'en point recevoir la loi; mais une pareille société n'existe & n'existera point. Ces loix si pleines de sagesse que Platon forme à son gré dans sa république, ne sont qu'un jeu de l'imagination; on ne peut pas leur obéir, parce qu'elles semblent faites pour une espece d'êtres supérieurs à l'homme.

Voyez la monarchie aristocratique des Polonois; c'est l'ancien gouvernement des barbares. N'eut-il pas été à souhaiter, pour le bonheur de Tome III.

factions sanglantes, & attache à la patrie une maison qu'elle a volontairement élevée & qu'elle maintient de tout son pouvoir.

cette nation, qu'elle eût donné sa couronne à un prince qui eût pu la rendre héréditaire, & se se servir de la force que lui auroient donné ses autres états, pour repousser les co-partageans qui l'ont mutilée & réduite à l'impuissance de se venger?

On diroit aussi, si l'onne consultoit que la raison, que la multiplicité des petits états seroit favorable à la tranquillité & au bonheur de l'espece humaine. L'expérience contredit le raifonnement, & prouve encore que les fociétés étendues font mieux organisées, pour que le fouverain puisse faire sentir par-tout son autorité. & réprimer un grand nombre d'abus. Les grandes sociétés sont moins imparfaites que les petites; elles ont moins d'ennemis, & plus de movens pour les repousser. Les différentes parties d'un vaste état s'entr'aident dans des tems de disette & de calamités. Plus le nombre des sociétés particulieres est grand. moins il y a de liens de subordination dans le monde, & plus il y a d'attaques & de guerres. Les petits états ne sont encore, (s'il est permis

QUATRE CENT QUARANTE. 131 Mais le successeur est tenu de satisfaire à tous les engagemens que son prédécesseur

de le dire), qu'une ébauche de la société; & cette situation n'est point la plus conforme à la nature humaine. Qu'est-ce qu'un état rensermé dans un étroit espace, ou dans les murs d'une seule ville? Les hommes touchent à l'anarchie devant ces frèlès & petits magistrats, tantôt humbles, tantôt insolens. On ne sait à qui appartient l'autorité, tant elle est secouée en sens contraire.

Que de maux ne coûta pas aux Grecs l'indépendance de toutes leurs villes, & de combien de malheurs la France n'a-t-elle pas été délivrée des puis que, réunie sous une même puissance, cette soule d'anciens aristocrates ne se font plus la guerre en ravageant tour-à-tour ses provinces; ses villes & ses bourgs?

Si toute l'Europe ne formoit qu'un seul corps politique, elle auroit évidemment une plus grande somme de liberté, de paix & de bonheur. Mais puisque les passions humaines s'opposent à ce vaste & heureux système, concluons, malgré le raisonnement & d'après l'histoire, qu'il n'y à rien de si orageux que les petits états. & que les désordres particuliers y sont infiniment plus grands que dans les grandes sociétés; est

auroit pu prendre, à moins qu'il n'en soit solemnellement dégagé par l'assemblée des états généraux; car ces engagemens ayant

si un gouvernement doit affurer deux choses. le bonheur des citoyens au dedans, & sa sûreté au dehors contre l'ambition de ses voisins, il est manifeste qu'une domination resserrée dans d'étroites bornes, manque de ressources contre plusieurs pertes consécutives; que, toujours inquiete, la nécessité constante où elle se trouve de remédier à fa foiblesse par une foule de précautions journalieres, met sa fortune sur le point de succomber, soit d'après ses débats intessins, soit d'après l'audace de ses ennemis, voisins habiles à calculer la faute qu'elle peut commettre, ou contre sa discipline, ou contre ses mœurs. Elle est perpétuellement obligée de s'étayer d'une puissance qui ne manque pas (tout en la dédaignant) de lui faire payer sa protection.

Mais ce qu'il y a de plus funeste, c'est que l'aristocratie insolente, a son siege immortel dans les petits états, & qu'ils ne peuvent se sauver de cette honte, même dans les bras du gouvernement monarchique. Les petits états restent exposés aux révolutions ruineuses qu'enfante la démocratie au désespoir. Voilà la vengeance, mais qui ne tarde pas à retomber sur eux.

QUATRE CENT QUARANTE. 133 contribué, soit à la puissance de l'état, soit à la dignité de la couronne, le monarque héritier ne pourroit, sans s'écarter des regles les plus exactes de la justice, faire avorter la parole royale, faite sans autre examen, pour captiver la consiance publique, & pour représenter la base sacrée des loix & des conventions humaines.

Nous avons conservé le gouvernement monarchique que nous avons fondu avec les formes les plus précieuses de la république, parce qu'il a l'avantage de ne point tomber comme les républiques sans chess dans les langueurs de la vieillesse. Il écarte en mêmetemps, les loix d'un prince étranger; de sorte que la nation ne change point son génie.

Nous en avons vu les bons effets. Si notre gouvernement s'affoiblit, il est tout d'un coup remué par un nouveau souverain qui offre un caractere tout différent de celui de son prédécesseur, & la nation ranimée prend la vertu qu'il veut lui donner. Toutes les pertes, alors sont répasées: tout est révivisée dans

un court espace; ce qui n'appartient pas à la république sans monarque, en ce qu'elle voit sa décadence sans y trouver d'autre remede qu'une loquacité patriotique, mais insuffisante.

La monarchie par sa nature, sur-tout lorsqu'elle admet quelque heureux mêlange des autres gouvernemens, n'est sujette qu'à des maladies passageres, & elle rétablit d'ellemême fon courage & ses principes. Votre Henri IV, répara en peu d'années tous les désordres que la guerre civile avoit produit sous le regne de ses prédécesseurs, Quand une république est une fois corrompue, le mal empire, toutes les cabales, toutes les factions transforment la politique en une vile chicane; il faut que cette république, divisée dans toutes ses parties, faute d'un point central, tombe & périsse pour peu que l'ambition & l'intérêt profite de fes défordres; ainsi la méchanceté & la folie des hommes, ne permettent pas toujours de réduire en pratique les loix qui paroissent les plus sages dans la théorie,

QUATRE CENT QUARANTE. 135

Si un monarque si redouté des républiques imparfaites, est un grand homme, quelle force, quel éclat pour la nation qu'il gouverne! Toutes ses qualités héroïques lui appartiennent en propre, il peut les déployer en tout sens; il n'a plus à lutter, comme dans les républiques ; avec les petites & misérables passions qui regnent impérieusement fur la multitude, & qui obscurcissent toutes, ses idées. Il frappe au but utile & grand fans être détourné dans son noble sort. Son génie différent de celui de ses ancêtres, fe plie au nouveau besoin de la constitution. Sa place lui commande la vigilance la plus attentive, & il sent le premier & plus vivement que tout autre; toute injure faite à la, nation. C'étoit là la vertu, la seule vertu de votre Louis XIV. Si le prince n'embrasse pas. à la fois toutes les parties de l'état, il en affectionne du moins quelques-unes d'une, maniere particuliere; en corrigeant les abus d'une de ces parties de l'état, il travaille indirectement au progrès des autres : & si son regne n'est pas tout-à-fait glorieux,

I est au moins utile. Il prépare le succès & la grandeur d'un regne suivant.

C'est par le génie différent des princes qui se succedent, qu'un état parvient à faire fleurir successivement toutes ses parties, comme la guerre, la justice, la marine, le commerce, les finances, les arts. Ces princes couronnés, plus ou moins jaloux de figurersur le trône, & d'envoyer à la postérité des noms honorés, sont très-propres à favoriser l'amélioration d'un état, & d'unemaniere rapide. Puis un prince placé surun trône qui lie plus intimement les sujets. aux souverains, & le souverain à ses sujets. n'est-il pas intéressé à veiller spécialement. au bien de son royaume, lorsqu'il devient, pour ainsi dire, le patrimoine de son fils? Les sentimens de la nature & du fang, suppléent à ceux de la politique, ouplutôt se consondent & se soutiennent mutuellement. Le prince dont le regne est unpeu foible, en impose encore par la réputation de ses ancêtres; & quand le peuple n'est pas absolument satisfait, il conçois-

QUATRE CENT QUARANTE. 127

une plus grande espérance de sa postérité. La république sans ches n'aura jamais dans son sein, ce ressort durable & puissant qui régénere les choses, qui commande aux orages naissans, & qui empêche que les droits de chaque ordre de l'état ne deviennent litigieux & bientôt opposés.

Que falloit-il donc ôter à la monarchie? Sa pente au despotisme, afin qu'elle ne sût point dans la cruelle & dangereuse nécessité de craindre, ou le courage, ou les lumieres, ou les vertus des bons citoyens. Il falloit lui donner un frein contre ses propres écarts, afin qu'elle sût constamment chérie & respectée, lorsqu'on ne verroit que sa majesté douce & son autorité utile, propres sur-tout aux grandes & généreuses entreprises.

Sous cet aspect, la monarchie resondue, & n'offrant que des proportions nobles, parut le gouvernement le mieux combiné, pour veiller à ce que les hommes toujours prêts à abuser des meilleures loix, n'immolassent point à des passions tumultueuses.

l'ordre politique dont la base exige un surveillant doué d'une force prompte & coercitive, dès que le cas l'exige. Ce cas a été prévu par la loi, & l'épée du souverain ne peut plus percer que l'ennemi de l'état.



CHAPITRE LXXIV.

Consommations des grandes villes.

OUE vous étiez barbares, que vous étiez petits dans vos idées fur l'impôt! il y avoit des impositions sans nombre à l'entrée des, villes du royaume sur toutes les disférentes especes de consommation. Elles etoient déguisées sous toute sorte de noms & de formes. Toutes, à beaucoup près, n'étoient pas, perçues pour le compte de l'état, & l'argent n'en sortoit pas moins de la poche des sujets; & comme les impositions étoient trop fortes, à bien des égards, il en résultoit une contrebande énorme; parce que l'espoir du gain étoit plus vif que la crainte des galeres. Il falloit des armées de commis, des cachots. des fers, des chambres ardentes, des juges, iniques, & tout l'appareil des supplices contre un crime imaginaire; & comme la conscience se soulevoir devant ces loix

Y40 L'AN DEUX MILLE

arbitraires, la contrebande bravoit le danger & ne voyoit que le profit.

Les frais immenses qu'occasionnoient les contrebandiers, étoient prélevés aux dépens des peuples, & n'enrichissoient point les cossres de l'état. On peuploit les galeres, mais le monarque n'en étoit pas plus riche.

Les objets de consommation des grandes villes, venant à renchérir trop considérablement par l'excès des impôts, il arriva que les consommateurs consommerent d'autant moins. Alors les hommes de la campagne, qui cultivent, préparent & apportent dans les villes tous les objets de consommation, n'ayant plus de débouchés pour les produits de leur travail, manquerent d'ouvrage, tomberent dans la misere, & il leur sut impossible de payer les mêmes impositions qu'ils auroient supportées sans peine, si des impôts plus modérés eussent conservé un débouché facile à leurs denrées, & au produit de leur industrie.

Nous avons réformé cette mal-adresse extrême & cette absurdité palpable : nous

nous fommes attachés à fournir à tous les citoyens d'abondans moyens de substitance, afin qu'ils puissent consommer davantage; car s'ils ne consomment rien, ou peu de choses, ils n'acheteront rien; & si la terre n'est pas cultivée avec un soin tout particulier, & une grande somme d'intelligence, elle ne produira point suffisamment, & le commerce languissant ne donnera aucune activité à la circulation. Or, c'est une circulation active qui diminue le poids d'une imposition, & qui le rend insensible & léger.

Vos détestables fermiers vouloient impofer sur tout; ils n'étoient retenus par aucune considération: à force d'argent, de ruses & de crédit, ils en extorquoient le droit, parce que, pourvu que les profits du bail fussent considérables, que leur importoit le reste, ainsi que le bonheur de la nation?

Une administration éclairée a pensé disséremment; elle a promené ses regards sur le passé; & elle a senti combien il étoit nécessaire d'apporter de prompts changemens dans le système destructeur de la finance.

TAN DEUX MILLE

Elle a compris sans efforts, qu'en se détetiminant à faire des sacrifices sur le revenu, elle s'en dédommageroit amplement dans l'augmentation des consommations en tout genre, résultantes des fortunes particulieres qui ne manqueroient pas de s'élever par les suites d'un commerce bien entendu, & protégé avec intelligence.

Et quel est le commerce le plus avantageux, le plus désirable? C'est celui qui multiplic à l'infini les moyens de subsistance; c'est ce commerce excellent dans ses esses, qui employe le plus grand nombre de bras, & qui nourrit par conséquent, en travaillant la terre, un plus grand nombre d'individus.

Mais il n'y a rien de si bas, de si cruel, de si plat qu'un système financier; il coupe tout, il dévore tout. Les gens de finance plaisent aux ministres qui craignent le travail & qui aiment l'argent; à ces ministres ineptes qui ne cherchent, pour se tirer d'affaire, que des palliatis momentanés, & qui vous disent effrontément que telle nation est inruinable. Quand les gens de

OUATRE CENT QUARANTE. 143 finance ont malheureusement pris une tron grande influence dans les affaires d'une nation, ils la boursoufflent, & une opulence factice cache & déguise ses plaies & ses cicatrices honteuses; mais bientôt les chaumieres des campagnes, qui tombent en ruine, & les haillons de la misere qui couvrent un peuple entier, disent que là où regne le système financier, il n'y a plus d'aisance; & que la vie des campagnes disparoît devant leur avide férocité. Notre premier soin sub d'attaquer cette vermine rongeante, trèsdifficile à détruire, & qui avoit fait un mal incalculable; mais la fertilité du sol de la France & la nature du climat, ces dons inestimables de la bonne providence, one réparé peu à peu les anciens défastres. Le commerce des denrées ayant repris une haute faveur sur tous les autres objets de commerce, l'heureuse France produisant une infinité de choses utiles & agréables, dont les autres nations sont privées, nos vins nos caux-de-vie, nos fels, nos huiles, nos grains, ont augmenté dans le royaume le

nombre des moyens de subsistance, en occupant un plus grand nombre d'hommes. Le commerce débarrassé des formes rigoureuses & insupportables des aides, fut par-tout triomphant, & rien ne s'opposa à la perfection dans la culture de la vigne & dans la préparation des vins & eauxde-vie. La richesse naturelle de la France. l'industrie de ses habitans & sa situation avantageuse sur le globe, furent plus fortes enfin, que la mal-adresse & l'ignorance de ses anciens administrateurs. Ils n'avoient pu détruire de fond en comble tant d'avantages précieux, ils pousserent de nouvelles racines. Le commerce qui fait vivre le plus grand nombre d'individus, fut celui qui mérita la préférence, ce fut aussi sur lui que le gouvernement françois porta sa principale attention. Les financiers expulses, qui ne raisonnoient que d'après leur maniere tyrannique & âpre d'envisager les choses & d'opérer, ne s'opposerent plus au bon succès des commerces de denrée & d'exportation, communs entre les hommes qui s'y adonnent;

QUATRE CENT QUARANTE. 145

adonnent; car les uns ne peuvent prospésier, que les autres ne prosperent aussi.

Ge grand commerce multipliant les moyens de subsistance, les ouvriers se nourrirent mieux; ils partagerent avec les cultivateurs leurs succès; de même que les cultivateurs gagnant davantage, & se vêtissant mieux, rendirent aux manufactures une partie du profit de leur culture, que le grand débit rend plus industrieuse & mieux entendue. Une infinité d'individus qui manquoient de tout, & qui ne buvoient que de l'eau, burent du vin; ils furent plus forts & plus gais; & cet axiome fut démontré sans réplique, que les intérêts de l'état & ceux des sujets sont tellement inséparables qu'il n'en peut arriver à l'un ou aux autres. aucuns bons ou mauvais succes, qu'à l'inftant l'un ou les autres ne s'en ressentent, & qu'ils n'en partagent également l'événement.

Ne se

Tome III.

K

CHAPITRE LXXV

Luxe.

E peuple avoit dû luxe; on l'a dû voir dans le cours de mon récit; mais expliquonsnous sur ce mot luxe, si compliqué & si mal interprêté. On a beau exagérer les malheurs qui accompagnent le luxe, l'homme est plus heureux dans les sociétés où il brille. Les arts de décoration annonçoient ici la culture des arts nécessaires : les arts superflus disoient que les aisances & les voluptés de la vie avoient accru la puissance & le bonheur de ce peuple. Le partage inégal est nécesfaire; mais lorsque la longue culture des arts a donné la subsistance à tous, s'il est encore des indigens, ils sont soulagés. Les richesses nationales diminuent les désordres d'une législation imparfaite, bien loin de les augmenter. Les biens de la classe opulente arrosent la partie indigente. Si elle souffre QUATRE CENT QUARANTE. 147
de plusieurs privations, on peut dire qu'elle auroit beaucoup plus souffert dans un autre siecle. Ici la voix universelle demande le soulagement du peuple dès qu'il se plaint, & le peuple est soulagé. L'administration devient toujours plus attentive, quand une soule d'observateurs examinent ses mouvemens.

On a fait une peinture énergique des maux du luxe, qui n'étoit parmi vous que le résultat d'une horrible inégalité des fortunes; mais parmi nous le luxe est commodité; jouissances presque générales; par ce moyen il guérit les blessures qu'il faits Il est sans doute des calamités qui sont absolument indépendantes des loix; & que nous tenons des rigueurs de la nature. Jamais une société nombreuse, quoiqu'elle fasse, ne pourra lancer une félicité égale sur tous les individus; il y aura toujours une classe d'hommes moins fortunés. Alléger leurs privations, les en consoler, voilà tout ce qu'il est permis à la politique de faire, car elle ne peut pas changer la condition de l'homme. On demande aux loix le bonheur

148 TAN DEUX MILLE

focial, également répandu sur tous les citoyens; les loix peuvent beaucoup, mais elles ne sauroient opérer des choses contradictoires.

- Les iouissances des riches parmi nous les jouissances des pauvres; c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas les mêmes movens pour appeller autour d'eux certaines aisances, mais qui ne manquent jamais du nécessaire. Cette table où regne le fuperflu se débordera nécessairement : tous ces mets feront mangés; ces meubles, des qu'ils auront perdu leur éclat, descendront dans les classes subalternes. Toutes les créations du luxe circuleront & passeront de mains en mains. Les commodités de la vie suivent les raffinemens des artistes; tous ces meubles seront occupés, rien ne sera perdu. C'est au milieu des délices du luxe que naissent les idées les plus saines; pourquoi? C'est qu'il y a une réaction perpénielle & cachée entre toutes les connoissances . & qu'il est impossible de perfectionner un art fans que toutes les connoissances humaines

QUATRE CENT QUARANTE. ne s'en ressentent plus ou moins. La félicité, nationale dépend de la félicité de plusieurs particuliers; il faut qu'ils jouissent pour qu'ils, apprennent à faire jouir leurs semblables. Faites disparoître ces avantages particuliers: de la civilisation, la totalité des individus fera plus pauvre & plus malheureufe. Si: l'on y prend garde, il est impossible que l'homme jouisse seul ; il faut qu'une partie, de ses jouissances reflue nécessairement sur ce qui est autour de lui ; & voilà ce qui nous est arrivé. Notre luxe est raisonné; il n'appartient point à l'orgueil, au faste,: au misérable plaisir de la représentation; il tient aux commodités de la viez notre: luxe n'est pas coûteux ; il ne s'égare pas an-delà des jouissances réelles; & comme ce n'est pas la fantaisse qui ordonne ses formes, toutes font pour l'aisance publique : ce qui met peu de différence entre les plaisirs des citoyens; parce que tous peuvent aspirer à ces jouissances, qui sont devenues faciles & qui n'en sont pas moins fines & délicates : tout dépend de la perfection des

arts; lorsqu'ils nous ont préparé des voluptés innocentes, tout le monde en jouit à peu de frais; & quand l'homme jouit (nous ne disons pas quand il abuse) il est néces-fairement meilleur.

Notre caractere national nous porte à nous occuper davantage du présent que de l'avenir : de tous tems les François ont aimé à jouir; ils ne ressemblent pas à ces tristes spéculateurs que la mort surprend au milieu de leurs inutiles économies; or, plus les jouissances réelles sont faciles & multipliées, plus elles détruisent les fantaisses bisarres & le luxe d'opinion, & moins le revenu est lésé; parce que ce qui tient à l'industrie nationale, se paye à la nation, & par conséquent ne ruine personne, vû la géaction perpétuelle des fortunes.



CHAPITRE LXXVI

De certains nobles.

MAIS le plus beau triomphe politique que nous avons obtenu, c'est de nous être délivré peu à peu de cette noblesse altiere & dévorante, qui dans votre siecle avoit accaparé l'honneur, lequel doit être le partage de tous les citoyens.

Nous connoissons la noblesse des sentimens ou des pensées, celle des discours, celle des actions, sur-tout la noblesse de caractere; mais quant à la noblesse de parchemin, quant à ces hommes hautains & paresseux qui venoient vous dire: j'ai tant, de quartiers, nous les avons répudiés.

Ne vous disoient-ils pas encore, avec une assurance hardie, les premiers emplois, les premieres charges, les premieres distincions nous appartiennent exclusivement; les evenus de la monarchie sont à nous; car

K 4

\$52 L'AN DEUX MILLE

nous sommes bien au - dessus des autres citoyens; ils ont beau servir ou honorer la patrie, ils doivent rester dans un rang subalterne; c'est un peuple vulgaire, en-comparaison de nous autres nobles. Nous ne faisons rien, il est vrai, mais telle est notre gloriense prérogative. Nous assistons une fois dans notre vie à une bataille, nous faisons, quand cela nous plast, deux ou trois campagnes, & nous voilà faits, dès-lors, pour tout obtenir. On ne doit rien nous refuser; & la roture qui a verfé son sang à grands flots ne doit pas se trouver sur notre passage, parce qu'elle a été pêtrie d'un limon tout différent. Tous ces roturiers sont nés pour être marqués de notre mépris, & ces vilains doivent obéir à nos volontés, fournir à nos besoins & satisfaire nos caprices.

Offensés de cet orgueil qui portoit réellement à faux, voyant que ces nobles, bouffis de lèurs privileges, avoient l'inhumanité d'avilir des êtres semblables à eux, nous frappames du dernier coup ces petits tyrans, dont l'inQUATRE CENT QUARANTE. 153.

folence avoit justement indigné les autres ordres de l'état.

Ce mépris injuste sut puni d'un mépris, juste; on leur ôta ces prérogatives qui ne leurs avoient été accordées que pour les attacher étroitement à la patrie, & non pour s'efforcer d'avilir un grand nombre de sujets dont le courage & les talens pouvoient lui devenir utiles.

Y avoit-il au monde quelque chose des plus ridicule que ce dédain affecté? Et quoi de plus inéquitable que d'appuyer une existence sans mérite sur la vertu ou sur l'heurreuse fortune de ses ancêtres?

Ainsi cette race d'hommes orgueilleux qui croyoient se déshonorer de communiquer avec des roturiers qui, abusant de quelques droits honteux attachés à leurs siefs, auroient voulu réduire, ou perpétuer dans l'esclavage, des hommes utiles & laborieux, nous parurent des êtres soibles, ingrats, vicieux, pervers, mauvais & dangereux citoyens, ennemis de leurs semblables, & nous les traitâmes comme tels.

Leurs vices grossis encore par une vanité impertinente, furent mis en évidence, & tout le monde vit à nu leur déplorable système, qui tendoit à mépriser tout ce qui n'étoit pas eux, à posséder toutes les graces, & à resuser aux autres le tribut d'estime qui leur étoit dû.

Ces nobles firent horreur, & leur système sut bientôt ruiné par ceux qui, consultant la raison & l'intérêt de l'état, s'enflammerent d'une indignation légitime devant des hommes qui exigeoient tout à la fois, les avantages de l'opulence, le respect d'autrui, les distinctions flatteuses, sans qu'on sçût ce qu'ils rendoient, ou ce qu'ils vouloient rendre au peuple & à la patrie pour cette considération exclusive & personnelle.

Ils eurent beau nous étaler leurs titres, & les archives vraies ou mensongeres de leur antique & stérile vanité, accoutumés à n'estimer les choses que ce qu'elles valent véritablement, occupés des citoyens généreux qui pouvoient faire notre gloire ou notre prospérité, nous brisames avec joie & d'un

QUATRE CENT QUARANTE. 145

commun accord, cette disproportion qu'un préjugé condamnable & contagieux avoit établie. Nous le jugeâmes, ce prejugé, désavantageux à la patrie, fâcheux & incommode dans la société, frivole dans son principe, nuisible à la vraie vertu, & devant être à jamais effacé dans un gouvernement où la générosité, le désintéressement, l'indépendance de l'ame, l'égalité de caractère, étoient par excellence les vertus nobles.

Il nous sembla que la bonté de l'homme, inhérente à sa nature, exigeoit qu'on profcrivît hautement des insensés, qui n'appelloient de belles actions ques les leurs, & dont les cœurs paîtris d'injustice & d'arrogance n'admettoient aucune vertu, aucune dignité personnelle dans ce qu'ils appelloient la roture.

Méchans dans leur libre offensive, cruels à la chasse, oppresseurs dans les tribunaux, superbement dédaigneux dans nos soyers, ils n'avoient conservé que des préjugés barbares, enfans des siecles de sérocité; prodigues de flatteries basses envers les

dispensateurs des graces, qu'ils assiegeoient; les mains ouvertes & insatiables, ils étoient injurieux & mordans dès que leur déraisonnable amour-propre étoit légérement offense (a).

(a) Un gouverneur faisoit son entrée avec fes gardes, fes carroffes dorés, & tout l'étalage qui fait dépenser en un jour le revenu d'une année. Le gouverneur sembloit ce jour-là le roi de la cité. Un beau repas l'attendoit à l'hôtel de ville, & l'on sait ce qu'est un repas ordonné par des échevins. Il jettoit, selon l'usage, pendant sa marche & à certains intervalles, quelques pieces de monnoie, & toute la populacede courir, d'environner ses équipages, de hurler, vive Monseigneur. Avoit-il prodigué ses largesses dans un carrefour, ce peuple avide se précipitoit dans de petites rues, pour se retrouver à un autre carrefour, où la main du gouverneur devoit s'ouvrir encore. Un courtisan qui étoit à une fenêtre, disoit : voyez cette vile canaille couverte de fange & de sueur; elle se roule dans la boue, en risque de se faire estropier pour ramasser des pieces de douze sous. Voyez ces malheureux! Ils ont l'œil en feu, le visage ensanglanté. les mains noires, & ils se déchirent entr'eux à qui ramaffera ce qu'on leur jette, Sont-ce là des hommes? Le soir même le courtisan, lui

QUATRE CENT QUARANTE. 157

Ces hommes avoient imaginé qu'il n'y avoit de la gloire que pour eux, & la patrie étonnée de leurs fatigantes prétentions,

trentieme, courut en poste à la cour, & alla à la chasse avec le roi. Un gouvernement vaquoit & c'étoit à qui fignaleroit son zele intéressé. Le courtisan, en voulant suivre la chasse, tomba vingt fois dans des fossés, s'ensanglanta les mains, se froissa une jambe, & pour comble de bonheur, un orage affreux étant survenu, il rentra au château, mouillé, percé jusqu'aux os, à peine reconnoissable & dans un état peu différent des polifions qu'il avoit vu le matin. Au-fouper il fit vingt mensonges, & calomnia pour décréditer vingt de ses confreres, qui postuloient comme lui ce gouvernement, & les hurlemens à part, il fit précisément autour du dispensateur des graces, ce que cette canaille avoit fait autour du carrosse. Mais nous demandons au lecteur fensé, qui fait le métier le plus vil, du malheureux affamé qui se baisse pour ramasser la valeur d'un pain, ou du riche, au-dessus du besoin, qui fait mille bassesses & joue le rôle d'un esclave pour avoir un peu plus d'or à dépenser : sans en savoir jouir? Comme aux yeux de-la philosophie tout cela redevient de niveau!

demandoit ce qu'ils avoient fait pour elle que ses autres enfans n'eussent pas fait d'une maniere bien plus désintéressée. On les voyoit, ces hommes avides, se précipiter sur tout ce qui pouvoit satisfaire leur cupidité, frapper, renverser autour d'eux; & la vertu-honteuse & timide n'osoit parler de ses services, & alloit se cacher, tandis que leur nullité & leur arrogance marchoient tête levée.

Nous ne nous sommes pas soumis à des idées aussi fausses, aussi extravagantes, nous n'avons pas péché contre l'ordre à ce point. Comme l'estime, les regards & la faveur des hommes sont des biens véritables, nous les avons ôtés à ces anciens usurpateurs, pour les reporter sur des plébéiens familiarisés avec l'exercice journalier de leur devoir. Nous avons méprisé des hommes qui avoient osé si long-temps dédaigner leurs concitoyens. Ces nobles pleins d'eux-mêmes & vuides des autres, rentrerent dans le néant dès qu'on se suit accoutumé à ne rendre des honneurs qu'à ceux qui avoient personnels.

QUATRE CENT QUARANTE. 159 lement fait honneur à l'état. L'orgueil criminel des nobles, parut bientôt dans tout son jour;

des nobles, parut bientôt dans tout son jour : il étoit punissable, il fut puni; & comme il dé. généroit en pitoyable vanité, il fut encore livré aux ris moqueurs. Des comédies bien philosophiques firent justice de cette fierté déplacée, de cette offentation infoutenable de cette arrogance insultante. Ces ballons enflés creverent de rage & de dépit de s'être vus dans un miroir fidele. Cet orgueil avoit été forcé de se nourrir des erreurs & des foiblesses d'autrui; il périt, parce que de faines lumieres apprirent à tous qu'un noble qui n'étoit que noble, étoit une médaille rouillée, une médaille de cuivre sans valeur. qui n'étoit bonne à rien & qu'il ne falloit pas même toucher.



CHAPITRE LXXVII.

Restauration.

Nous avons restitué aux mots, ainsi qu'aux hommes, une dignité égale. Il n'y a point de condition vile & méprisable parmi nous, pour peu qu'elle contribue à l'utilité publique. Il n'y a point non plus de mots réputés bas. Car si les mots ne sont autre chose que les signes représentatifs des idées, dès que les idées sont nécessaires, l'expression devient nécessaires.

La convention avoit décidé que telle ou telle expression seroit sublime, ou triviale. Une autre convention plus raisonnable a décidé que l'oreille ne seroit pas blessée d'un son plutôt que d'un autre. Les idées peuvent choquer, mais jamais les mots. Nous nous sommes même amusés à composer une langue, où tragédie signifie farce, grandeur petitesse, huitre grand sultan, poésie inutilité, médecin ignorant, &c.

QUATRE CENT QUARANTE. 161

· Il n'y a point de mots vils, comme il n'y a point de citoyens réputés bas (a). L'orgueil de chaque citoyen est ménagé. S'il y a inégalité dans les fortunes, elle ne passe point dans les mœurs, ni dans les manieres. Un homme du peuple, quel qu'il foit, n'est jamais humilié par le ton du premier homme de la république. Point de faste, ni de hauteur dans l'expression de l'homme en place. Tous les individus font contenus à l'extérieur dans la modération; & passé les assemblées publiques, on a reprimé tout ce qui tendroit à annoncer de la différence entre les hommes. Le pauvre n'a à combattre que la pauvreté, & non le mépris de son semblable, mépris cent fois plus dur & plus insupportable. Le dernier laboureur se présente hardiment avec sa requête devant les premiers magistrats. & il est sûr d'être écouté. Nous respectons

Tome III.

⁽a) Louis XIV, dit-on, n'a jamais adressé la parole sciemment à un roturier; voilà de la grandeur!

l'homme, asin qu'il se respecte comme citoyen, & qu'il ne s'avilisse point jusqu'à donner atteinte à des loix qui sont sa tranquillité.

Comme tout citoyen a la permission d'avoir son arsenal domestique, d'après les formes républicaines que nous avons adoptées, il compte tellement sur la modération du gouvernement, qu'il n'use point de son privilege, qu'il croiroit faire injure à l'administration, que d'avoir chez lui des armes. Il sait que ses remontrances seront écoutées avec attention, & pesées avec sagesse. Il est dans une parfaite sécurité sur ses biens & sur la propriété de sa personne.

Dans les conditions civiles, les distinctions dépendent de l'estimation générale qui fait une espece de loi, & qui est sondée sur la raison la plus pure. Le roulier est plus estimé que l'ouvrier en modes; l'agriculteur plus que le publicain; car nous n'avons pas pu détruire cette plante parasite qui se mêle aux moissons. Le bouvier est plus considéré que le cocher; le charpentier, plus que le QUATRE CENT QUARANTE. 16; fculpteur; l'arithméticien arpenteur, plus que le peintre; le manœuvre, plus que le décorateur; le méchanicien, plus que l'algébriste; le serrurier, plus que le lapidaire.

--- Nous n'avons jamais pu concevoir ce que vouloit dire parmi vous, immunités eccléfiastiques. Nous avons aboli de pareils termes. Ceux qui partagent les droits & les avantages de la fociété; en doivent également partager les charges & les obligations : le reste est pur sophisme. Des exemptions anciennement accordées, ne sont que des exceptions faites pour être modifiées; & elles sont nulles, abusives, révocables, quand elles deviennent contraires au droit naturel c'est-à-dire, lorsqu'elles ne procurent pas au reste de la société un bien supérieur au mal qu'elles peuvent faire à plusieurs de ses , membres, fur-tout lorsque ceux-ci portent le côté le plus lourd du fardeau des impôts, lequel, d'après le droit naturel, (droit imprescriptible) doit être également reparti.-Ce qui est évident.

Nous chérissons la Religion, nous respectons infiniment son culte, nous le croyons nécessaire, utile, consolateur; mais en vérité ce culte étoit cher, trop cher, exorbitamment cher. Jamais aucune nation sur le globe n'avoit payé avec tant de prodigalité ses cérémonies religieuses.

Quoi, plus de trois cens mille ministres fous différens titres & tous célibataires desservoient les autels, priant Dieu pour vous en disant le bréviaire! N'étoit-ce pas là un clergé nombreux, trop nombreux? Puis attribuer à ce clergé près de trois cens millions par an pour ses prieres & quelques exhortations! Ne pouvoit-on pas réduire, sans offenser Dieu ni la Religion, cette somme prodigieuse? Nous l'avons pensé. ainsi en bons Chrétiens, & nous ne concevons pas par quel miracle une si étonnante richesse a pu rester si long-tems dans un corps qui possédoit, pour prier Dieu, un revenu presque égal au tiers du produit total du territoire de la France.

Les particuliers payoient en impôts au

QUATRE CENT QUARANTE. 165
Monarque six cens millions; le clergé venoit & prélevoit ensuite, trois cens millions environ. Nous estimâmes que nous pouvions avoir des prélats à meilleur marché, & quoique les vertus ecclésiastiques soient d'un prix inestimable, il ne falloit pas cependant ruiner l'état pour les posséder, parce qu'après tout, le ciel acheve là-haut leur récompense.

Nous sçavions qu'au moindre mot de reforme, le clergé jetteroit des clameurs hyperboliques; qu'il soutiendroit que la dixme étoit de droit divin, que les richesses de l'église appartenoient à saint Pierre, & que tout ce qui s'écarteroit de ces principes porteroit le damnable caractere du calvinisme & de la philosophie.

Nous le laissames batailler avec la parole; & nous simes la resorme qui devenoit urgente; car avec cet incroyable revenu, la clergé, au lieu de participer proportionnellement au fardeau des charges publiques, avoit peine à donner en contingent réel deux millions cinq cens mille livres.

L 3

Une lésion aussi énorme des deniers publics appelloit, certes, une restauration qui sit grand bien au Royaume & soulagea la partie des cultivateurs qui payoient cette écrasante dixme, dont ils surent délivrés à jamais, & ils en bénirent Dieu sans sacher St. Pierre.

Votre clergé richissime n'avoit point de dépenses obligées. Donc il ne dut pas paroître extraordinaire à la raison publique & nationale qu'on revînt un peu sur l'aveuglement des siecles d'ignorance, sur une espece d'usurpation, sur l'ineptie généreuse de ces bons Gaulois nos ayeux, qui séduits & trompés, s'étoient dépouillés sans sçavoir ce qu'ils faisoient, ni ce qu'ils préparoient de maux à leurs descendans, sans songer à leurs besoins suturs, sans estimer ensin le tort irréparable que les générations suivantes alloient soussire.

Il appartenoit à la justice, aux lumieres, de la philosophie, à l'intérêt général, & à la dignité même de la religion qu'on sit rentrer dans des limites sages cette scandaleuse opulence, distribuée encore si inéga-

QUATRE CENT QUARANTE. 167 lement, & qui n'appartenoit pas aux curés des campagnes, à des pasteurs utiles, mais à des évêques qui ne l'étoient pas.

C'est ce que nous avons sait; & nous avons eu l'applaudissement des nations voisines. Les états généraux assemblés ont soumis cet ordre de citoyens à un régime nouveau, & ils conviennent aujourd'hui qu'on a sagement agi, & que la prospérité de la France, étoit intéressée à cette restauration.

Le tiers-état nous a bien secondés dans cette utile opération. Il s'étoit rétabli dans le rang qui lui appartenoit; il avoit fait revivre des droits antiques & non moins raisonnables, que l'ambition, l'ingratitude & l'ignorance avoient éteints, mais que la nature a rendu imprescriptibles.

Le tiers-état, vous le favez, avoit figuré dans les affemblées nationales; il a repris fa place, & cette classe a l'honneur, comme autrefois, d'être la premiere à dire son sentiment dans l'afsemblée des états (b);

⁽b) Les premiers tems de notre histoire sont

& qui peut mieux que le tiers-état connoître les facultés d'une province, déterminer la

remplis de ces dietes, de ces assemblées générales de la nation françoise, & de leur grande autorité. C'est dans ces assemblées augustes qu'on faisoit de nouvelles loix, qu'on délibéroit de la guerre & de la paix, & généralement de tout ce qui intéressoit l'état. C'étoit encore dans ces dietes qu'on fixoit le jour & le lieu pour proclamer le nouveau roi. Son inauguration consissoit dans les premiers tems à le porter sur un pavois; c'est-à-dire sur un bouclier. On fit dans la fuite plus de cérémonies : on plaça le monarque sur un trône à la vue de tout le monde; mais le trône, ou siege royal, n'avoit ni bras, ni dossier, comme pour apprendre au nouveau roi qu'il devoit se soutenir lui-même, & ne s'appuyer sur personne. Les dietes, l'orissamme, les tournois, l'ancienne chevalerie, tout cela a disparu; mais les restes du gouvernement séodaf nous tourmente encore. L'autorité du monarque, ne nous a pas entiérement affranchis des orgueilleuses prétentions de la noblesse. Quand on songe que notre gouvernement sort de la même fource que le gouvernement anglois, qu'un de nos rois a signé la grande chartre, si précieuse

quantité d'impositions qu'elle est en état de supporter, les repartir avec plus d'égalité, veiller à la construction ou à l'entretien des chemins publics, si nécessaires pour le débouché de toute sorte de denrées, proposer de rendre ses rivieres plus guéables pour faciliter une plus grande communication; parler ensin avec plus de force pour ce qui est le plus utile.

Nous avons aussi notre chambre des communes; c'est toujours celle dont les ressorts patriotiques donnent plus de mouvement aux affaires de l'état, dont les délibérations réunies, sont le plus de poids & disposent mieux la nation à suivre ses résolutions.

Le peuple travailleur est plus utile à un état que ceux qui vivent dans l'oissveré. On peut dire qu'il a aussi les idées les plus saines. Il va droit au but en prenant pour

à la nation angloise, comme la base de ses droits & de sa liberté, on voudroit saisir le fil des événemens politiques, qui conduisent les peuples à des résultats si différens,

base l'utilité publique. Ses lumieres sont sûres, parce qu'elles ne dégénerent point en finesse, & ils disent aux nobles; vous ne vous trompez plus comme vos ancêtres en prétendant à deux choses aussi opposées entre elles; au plaisir de la paresse à la récompense de la vertu. La patrie nous a honorés en nous rendant nos droits à l'honneur, qui sembloit n'être institué que pour vous; & nous pouvons aujourd'hui conquérir, par nos travaux, la gloire qui accompagne la vertu; parce qu'on ne peut, au fond, ni la donner, ni la recevoir, & qu'il faut la composer soi-même, par des actions héroiques.



QUATRE CENT QUARANTE. 171

CHAPITRE LXXVIII,

Canaux.

LES canaux sont un des plus grands refforts de l'agriculture, du commerce, de la population. Possédez un vaste état, d'ailleurs riche & fertile, si toutes ses parties ne sont pas étroitement liées, si la chaîne du commerce intérieur est brisée, ou interrompue, ce royaume, faute de communications, se desséchera bientôt, & cessera d'être florissant.

Les grands corps politiques exigent que les différentes provinces, & les plus éloignées; ayent leurs jonctions, sans quoi ces provinces deviennent étrangeres l'une à l'autre, & l'industrie des peuples périt par ces décourageans obstacles. Il faut les lever; c'est à la force publique que ce grand devoir est consié. Il faut que le souverain acquitte, de préférence, cette premiere dette (a).

⁽a) Charlemagne s'est occupé des moyens de

Chaque roi de France a mis successive ment sa gloire à creuser quelque canal de navigation; l'un a resserré un sleuve par des levées, l'autre a construit des aqueducs pour l'arrosement des terreins arides; celuici a facilité l'écoulement des eaux, pour la fertilité de la terre & la salubrité de l'air. Ces souverains ont immortalité ainsi leurs noms. Créateurs de grandes choses, (autant qu'il est donné aux hommes de l'être) la puissance publique est devenue entre leurs mains, l'objet des hommages de la postérité.

Par ces moyens généraux, la force du royaume s'est accrue, & le commerce est monté au plus haut dégré de spiendeur; or, nous

faire communiquer l'océan & la mer noire par le Rhin, la riviere d'Almutz & le Danube. Henri IV a commencé le canal de Briare, & le fameux canal de Languedoc a été entrepris fous Louis XIV.

Plusieurs souverains ont essayé de joindre la mer rouge à la méditerranée; il faut des rois puissans pour tous ces grands ouvrages; c'est à eux que cette gloire appartient. QUATRE CENT QUARANTE. 173 entendons par commerce, celui qui fait naître la plus grande quantité de denrées de premiere nécessité.

La Picardie, le Berri, la Bourgogne, l'aride Provence, demandoient à grands cris des jonctions tant de fois proposées. Les canaux n'ont plus laissé de déserts dans le sein de la France, & des peuplades misérables, sur un sol appauvri.

Vous aviez déjà beaucoup tenté. Nous avons admiré la main de Riquet, lorsqu'il ordonna aux bateaux de monter sur les montagnes, d'en redescendre, de pénétrer dans les entrailles de la terre, de reparoître au jour, d'aller d'une mer à l'autre.

Votre canal de Picardie nous a étonné, ainsi que sur la Manche votre port entiérement créé & capable de recevoir les vaisseaux de haut bord.

Nous rendons justice à vos travaux; vous aviez jeté l'Auron dans l'Yevre, & l'Yevre dans la Loire; nous, nous avons réunis le Rhône, le Var, la Loire, la Garonne & la Seine. L'Escaut communique avec la Meuse. Nos

marchandises vont de Lyon en Provence; sans passer par les bouches dangereuses du Rhône. Au lieu de guerroyer, nous avons adopté ces projets patriotiques, qui n'ont demandé que des ingénieurs & du tems.

Nous avons épuisé ensuite, par des saignées, ces rivieres errantes & folles, dont les flots dévastateurs, dépossédoient les paysans de leurs patrimoines héréditaires. Nous avons force ces rivieres vagabondes à couler pour la prospérité publique; nous avons rendu à l'homme, à l'agriculture, à la France, ces marais à moitié desséchés. Les canaux font le lien des peuples, la fource, la fécondité. l'ornement de la terre. Si tel canal n'est pas navigable, il sert du moins à l'irrigation des prairies, à leur porter la vie & la fraîcheur; & les propriétaires riverains, qui sont tenus de curer ces canaux, couvrent d'un excellent terreau le sol de leurs héritages.

Nous aimons ces travaux hardis, & nous honorons en même tems les ingénieurs; car nous les regardons comme les auteurs par

excellence, comme ceux dont l'invention fait des conquêtes utiles & grandes fur la nature. Sous leur compas, le fleuve fougueux devient canal docile; les rochers tombent & s'applanissent, les rocs sont percés & les eaux passent sous leurs obscures voûtes. Les torrens divisés n'ont plus que l'action nécessaire, & sont soumis à la loi du niveau. L'inégalité des terres obéit à leurs ordres; les aqueducs s'élevent; mille rigoles, dérivées des canaux, abreuvent les prés, les vergers, & portent par-tout l'abondance & la vie.

Voilà de quelle maniere l'ingénieur habile recompose le sol, & établit des communications utiles que les élémens respectent. Le sleuve artissiciel monte, redescend sous ses loix, & séconde les plaines qu'il traverse. Tout s'embellit sur son cours, & l'aratisse, soit en maîtrisant, soit en corrigeant la nature, prolonge ses biensaits à l'insini. La consommation, la réproduction, & conséquemment la prospérité nationale, naît & ne peut naître que de la circulation; mais

tagé votre incroyable délire, lorsqu'oubliant les premiers principes d'administration, vous aviez eu la sottise & l'extravagance d'assu-jettir à une taxe les productions de l'intérieur du royaume, pour passer d'une province à une autre province, comme si toutes deux n'appartenoient pas au même souve-rain, & vous aviez commis cette insigne faute politique, parce qu'une compagnie avoit acheté, à votre détriment, ce droit ridicule, & désendoit toute exportation.

N'aviez-vous pas encore accordé un privilege exclusif à Marseille pour le commerce du Levant, au préjudice des autres villes du Royaume? Nous avons peine à en croire nos yeux, quand nous lisons cette foule d'édits, qui, au lieu de dire, car telle est notre justice, prononcent, car tel est notre plaisir; c'est un grand plaisir que d'être juste, nous l'avouerons; or, si on l'entendoit ainsi des deux côtés, nous avons tort dans cette remarque.

CHAP.

CHAPITRE LXXIX.

Juifs.

Nous avons en en Europe un moment d'allarmes que vous n'aviez pas sû prévoir; & nous osons même dire que vous n'aviez jamais tourné vos idées de ce côté-là.

Il est des étrangers que l'intérêt, les mœurs, l'opiniatreté & le culte tiennent à jamais séparés des autres nations de la terre; leur nombre étoit grand & leur dispersion empêchoit qu'on y sit une attention sérieuse.

Bien plus nombreux au dix-huitieme fiecle qu'ils ne l'étoient autrefois dans le pays de Chanaam, ils avoient pullulé parmi les nations de l'Europe, & les prodigieux essains de ce peuple dispersé couvroient la terre entière.

Ce peuple mû par un fanatisme patticulier, inviolablement attaché à ses usages, ennemi né de tout ce qui n'étoit pas lui, n'ayant jamais pu s'infondre avec aucune

Tome III.

nation, avoit à venger de longues & antiques injures. La persécution n'avoit fait que rendre son caractere plus opiniâtre. Réduit à courir de terres en terres, de mers en mers, au défaut de la force, il avoit appellé à son secours, les ruses artificieuses du commerce, & les bénésices voilés d'une usure journaliere. Il s'étoit amalgamé, sans aucun attachement, avec tous les gouvernemens, suivant toujours le parti du plus fort, & l'argent qu'il gagnoit, le consoloit de l'opprobre & des vexations.

Prodigieusement accrû par leur ligue étroite, par leur croyance, par leurs coutumes qui les séparoient des autres hommes, reconnoissant tout prince victorieux, & attachés au cher de l'heureuse fortune, les Juis indifféremment soumis à tout monarque, tenoient entre leur mains, dans plusieurs états & dans plusieurs villes, presque toutes les richesses du pays. On en comptoit déja de votre tems, trois millions en Pologne, & dans les provinces qui en dépendoient,

QUATRE CENT QUARANTE. 176

Inftrumens vils, mais utiles à quelques gouvernemens relâchés (a), on ne configquoit plus leurs biens, comme on avoit fait jadis avec une injustice révoltante. On n'exerçoit plus contre eux ces cruautés qui ont déshonoré la mémoire de tant de princes chrétiens. Mais ces Juiss se souvenoient qu'on s'étoit joué d'eux dans presque tous les siecles, qu'on les avoit chassés de tel toyaume, puis qu'on les y avoit laissé rentres pour de l'argent. Martyrs perpétuels de leur croyance, constamment dévoués à leur vieille religion, ne combattant jamais, & se se mariant très-jeunes, adonnés au com-

change, qui protege le commerce contre toute violence, qui le maintient dans toutes les parties du monde; mais aussi depuis cette invention, le négociant, l'homme riche, n'ont plus de patrie; ils transportent leur fortune où bon leur semble; & le cosmopolite, qui a tous les moyens de faire écouler ses richesses, n'ensante & na nourrit aucune idée généreuse ou patriotique.

merce, ils prirent un accroissement presque surnaturel sous le mépris des nations, qui devinrent si tolérantes à leur égard, qu'ils crurent ensin qu'il étoit tems de ressusciter la loi Mosaïque, & de l'annoncer à l'univers par tous les moyens que leur donnoit une grande opulence, à la suite de leur genre de vie sobre, appliquée & austere.

Les politiques sensés n'avoient pas sû prévoir les suites fâcheuses que pouvoit avoir l'explosion soudaine d'un peuple nombreux & inflexible dans ses opinions, dont les idées contrastant fortement avec celles des autres peuples, devenoient cruelles & fanatiques des qu'il s'agissoit de leur loi & des promesses pompeuses, qui remontoient à l'origine du monde; car la terre leur appartenoit, & les autres peuples n'étoient à leurs yeux que des usurpateurs.

Les Juiss se regardant comme un peuple antérieur aux Chrétiens, & créés pour les subjuguer, se réunirent sous un chef auquel ils attribuerent soudain tout le merveilleux fait pour ébranler les imaginations, & les QUATRE CENT QUARANTE. 1813 disposer aux révolutions les plus grandes & les plus extraordinaires.

Il composoit alors en Europe une multitude éparse, qui pouvoit monter à douze millions d'individus, & les Juiss répandus, dans l'Occident, en Afrique, à la Chine, & même dans les parties intérieures de l'Amérique, accourant, ou envoyant leurs secours, la premiere irruption sut violente: il fallut réparer l'invigilance politique des siecles précédens, & nous eûmes besoin de sagesse, de constance & de fermeté, pour décomposer ce fanatisme ardent, pour appaiser cette fermentation dangereuse, & réduire les Juiss, comme ci-devant, à gagner leur, vie dans une tranquillité absolue.

Ils avoient travaillé dans tous les siecles, & dans tous les instans, avec la soif de la cupidité & l'ardeur que donne l'insouciance pour tout autre objet. Toujours avides, toujours heureux en spéculations, basses on intéressées, grossissant éternellement leur bourse, leurs énormes richesses leur avoient donné une audace fanatique, & le titre de

Roi des Juifs, donné à un ambitieux, avoit occasionné un orage politique, dont les secousses ne laisserent pas que de nous inquiéter. Nous ne voulions pas répandre beaucoup de sang, & ce peuple de son côté, étoit disposé à renouveller toutes les horreurs qu'offre son histoire, & dont il a été l'agent ou la victime.

Vous aviez laissé dormir ce ferment qui pénétroit en filence tous les pays de l'Europe où regne le commerce; ce ferment s'est. développé d'une maniere presque inattendue. Il a fallu user d'un moyen décisif pour réprimer la superstition féroce de plusieurs d'entre eux, qui à force de répéter depuistrois mille ans que la terre leur appartenoit, étoient venus à bout de se le persuader à eux-mêmes. L'ardente opiniâtreté de ce peuple, reparut de nouveau avec tont le cortege de ses vices intolérans; on n'avoit vu que son extrême avarice; sa fureur nous épouvanta, car on eut dit qu'il n'auroit voulu laisser subsister sur le globe, d'autres hommes que les croyans attachés à la loi de Moifo-

QUATRE CENT QUARANTE. 183

Vos ancêtres les avoient traités cruellement, tandis que le christianisme & que la raison condamnoient également ces proscriptions séveres & violentes; mais vous, oubliant à votre tour les vices inhérens à ce peuple, fermant les yeux sur sa corruption morale & profonde, fur fa doctrine détestable, sur la haine aveugle & invétérée qu'il portoit aux autres nations, vous n'aviez pas deviné que tôt ou tard son ancien caractere perceroit, & qu'il y avoit quelque danger à ne pas mieux surveiller une nation fanatique, avide & cruelle, qui abuseroit tout à la fois de ses idées religieuses & des nôtres, c'est-à-diré, de notre douceur & de notre humanité, pour provoquer enfin notre vengeance, en même tems que la résurrection de plusieurs loix, trop légérement mises en oubli, vu leur opposition constante aux mœurs générales (b).

⁽b) Le peuple Juif est presque le seul qui ait conservé l'adoration d'un être unique, incréé, éternel, sans melange dogmatique. Quel dommage qu'une religion si pure, si auguste dens

CHAPITRE LXXX.

Armées.

glorifier, c'est d'avoir trouvé enfin le secret de diminuer les crimes de la guerre, & en général, nous avons recueilli les fruits de notre amour pour l'humanité, car nous

fon origine, ait été défigurée; que le peuple le plus fage en morale, ait été le plus odieux par fon fanatifine, & qu'il ait rendu méprifable un nom qu'un culte antique & facré, auroit pu rendre respectable à toute la terre! Au reste, les Juiss ont-ils été méprisables, parce qu'ils furent méprisés, ou bien leur prosession méprisée les at-elle rendus méprisables pendant le cours de tant de siecles? Le vrai résultat, c'est qu'ils prauroient pas été proscrits sans cesse de chaque pays, si l'avarice, la dureté & la mauvaise soi n'avoient pas formé la base de leur caractera indélébile.

QUATRE CENT QUARANTE. 185 avons joui d'une paix assez durable; elle a régné quelquesois pendant un siecle.

Tous ces grands corps militaires qui fatiguoient jadis l'Europe, tous ces soldats armés qui agissoient les uns contre les autres, ces constitutions militaires si mal calculées, qui s'imitoient réciproquement & ruinoient l'état, qui enlevoient ensin à la population la plus belle espece d'homme; ce système, destructeur en tous sens a changé depuis, trois siecles.

Mais comme les secousses politiques sont quelquesois inévitables, & que les états peuvent être considérés comme des masses qui s'ébranlent & qui se heurtent, il nous a fallu être sur la désensive en cas de besoin. Nous avons un corps d'armée peu nombreux; car à quoi servoit ce grand nombre de soldats? C'est l'esprit militaire qui ensante les armées invincibles.

Ces puissances qui trainoient avec elles jusqu'à six cens pieces de canon, s'affaissoient, sous leur propre mouvement nécessairement dérèglé. S'il faut des soldats, il faut qu'ils

foient vaillans, robustes, intrépides. Quand les armées sont immenses, les attirails, les embarras, les détails de la subsistance, le munitionnaire en compliquant le système, font de l'art militaire un jeu de hasard, & les travaux trop multipliés rendent nulle la science du général.

Dans nos armées tout est nerf; c'est un corps agile & musculeux dans tous ses points. Nos soldats ne sont plus un ramas des dernieres classes de la société, qui embrassent par famine la profession des armes & qui ont balancé entre le métier de soldat & celui de brigands.

Vos foldats, dit-on, étoient méprifés par vos valets, qui s'estimoient fort au dessus d'eux, comme étant mieux habillés, mieux nourris & bien moins maltraités. On ne voit plus parmi nous ces hommes traînés de force dans les combats, qui jettent des cris douloureux des que le sort les nomme désenseurs de la patrie, ni ces parens qui poussent des clameturs lamentables comme

QUATRE CENT QUARANTE. 187

son menoit leurs enfans au supplice (a).

Des armées immenses dévorent les états,
& ne marchent que pour peupler les hôpitaux & engraisser les sillons d'une terre ennemie. L'extension démésurée de ces colosses les rend difficiles à mouvoir. Les vivriers & les infirmiers forment eux-mêmes un régiment, & ces machines compliquées présentent toujours un plus large flanc aux

Une armée peu nombreuse, mais choisse, éprouvée, exercée, devient une arme prompte & subtile, qui se meut avec vîtesse, qui coûte moins à nourrir & qui perce par-tout, tandis

défastres.

⁽a) Dans les beaux tems de la république Romaine, on ne choisissoit pour soldats que des hommes exempts de mauvaises mœurs, au-dessus de l'indigence, & qui tenant à l'état par quelque propriété, donnoient, pour ainsi dire, un gage de leur sidélité.

Ce fut Marius qui le premier appella sous ses, drapeaux la lie de l'empire, c'est-à-dire, ce ramas d'hommes à qui il est indifférent d'être brigands on soldars,

'588 L'AN DEUX MILLE

que l'inertie enchaîne les grandes armées, & que mécontentes & découragées au premier revers, ces masses se rompent d'elles-mêmes à proportion de leur multitude.

Nous n'avons pas plus de quarante mille hommes; mais chaque foldat est un héros. Ils combattent à l'arme blanche, & ils vont chercher l'ennemi au sein de ses fortifications. Nous pouvons compter des miracles en ce genre. L'artillerie est beaucoup, mais le courage est encore au-dessus. Moins de mathématiques & plus de bravoure exaltée par l'honneur.

Quand nous sommes obligés de faire la guerre, nous le disons en gémissant, nous la faisons d'une maniere terrible & prompte; nous ne connoissons point de temporisation; nous allons droit au but, qui est de faire à notre ennemi le plus grand mal possible afin de l'amener à la paix.

Lorsqu'une fois la guerre est déclarée, les démarches lentes & timides sont mal vues, dangereuses & ne sont que prolonger les malheurs de la guerre. La guerre entraîne

QUATRE CENT QUARANTE. 189, avec elle tant de maux de toute espece, qu'il faut, sans doute, qu'elle ait le but de ramener promptement la paix pour justifier toutes les calamités qui en sont inséparables. Ainsi tout ce qui tend à rendre la guerre décisive, est légitimé pas l'importance du retour de la paix (b).

Nous ne divisons pas nos forces, nous les portons toutes sur un même point; nous frappons un coup violent, afin de n'être pas obligés d'y revenir une seconde sois. Nous devançons, nous prévenons l'ennemi, & nous faisons cesser les horreurs de la guerre,

⁽b) Le fang des hommes feroit épargné, si lorsque deux nations sont dans un état de guerre ouverte, au lieu de se ménager réciproquement & de se faire des politesses, elles employoient les moyens les plus prompts & les plus énergiques pour rétablir la concorde. Pourquoi les grandes nations feroient-elles pendant la paix de dépenses énormes, si ce n'étoit pour frapper à propos un grand coup, pour rétablir vigoureusement le droit des nations, & pour venger les injures saites à un gouvernement,

en annonçant que nous la regardons comme une opération terrible, mais nécessaire, où il faut couper, trancher, tailler pour guérir.

Ce système expéditif abrege les désastres & laisse un souvenir redoutable qui fait frémir les nations au seul nom de la guerre; car la plus horrible n'est pas celle qui commence avec vigueur, mais celle qui fait couler goute à goute le sang des hommes & qui se prolonge pendant sept à huit campagnes, comme de votre tems.

Si dans votre longue & cruelle guerre de mil sept cent cinquante sept, les armées françoises eussent ravagé l'Electorat d'Hanovre, ainsi que les états du Roi de Prusse & ceux de ses alliés; si au lieu de perdre un temps infini sur le Bas-Veser & auprès d'Halberstad, elles avoient dévasté tout à coup les villes & les campagnes, & amené en France tous les chevaux & les bestiaux du pays, la paix auroit été conclue dès la premiere année. On eût ôté des moyens de subsistance à des armées qui se sont été capables peu à peu, & qui ensuite ont été capables

QUATRE CENT QUARANTE. 191 de balancer, & même d'anéantir la supériorité incontestable des armées françoises en Allemagne.

Par ce système de guerre (prompt & véhément), la France auroit épargné une foule de revers, nés les uns des autres; elle n'auroit pas vu naître à leur suite ces édits bursaux, qui livrant le Royaume à la merci des gens de finance & à leur rapacité (c);

Les sommes qui constituent le revenu du roi, n'entrent point au trésor royal, elles se préci pitent tout-à-coup vers les charges de la cou-

⁽c) N'est-il pas prouvé que les plus grandes fortunes qui existent de nos jours, viennent de ceux qui ont eu quelque part au maniment des finances?

Les financiers se trouvent nécessairement liés; avec les plus grandes affaires de l'état. Cela ne change-t-il pas l'ordre des choses, relativement au système de la monarchie? Les peuples demandoient la régie. Le monarque a mieux aimé le contract. Vous trouverez un bureau des fermes dans chaque bourg, & la compagnie tient école dans la capitale du royaume, de l'art de pressurer le peuple.

ravagerent les fortunes particulieres & cor-

Si dans la guerre pour la liberté des colonies Anglo-Américaines, où vous cherchâtes à vous venger de l'orgueil de l'Angleterre, vous eussiez réalisé le projet (tant de fois formé) d'une invasion dans la grande Bretagne, au lieu de courir les mers vaguement & de vous aheurter au rocher de Gibraltar (d), (que vous auriez

ronne; ce qu'on appelle le trésor royal, est presque une chimere.

Un chef de muletiers donne des fêtes aux généraux de l'armée. Un munitionnaire dépense plus lui seul, que tous les brigadiers généraux. Le commis des vivres achete un château, & après deux campagnes, il habite sa terre; & ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que c'est avec l'argent du trésor royal, que le munitionnaire a fourni l'armée.

(d) Dans une espece de gazette imprimée en 1756, on lit ces mots: "l'Espagne a entre les mains un projet insaillible pour prendre Gibraltar, que l'Anglois croit inattaquable; cette erreur est si grande qu'on ne peut attribuer les délais de

QUATRE CENT QUARANTE. 193
pu prendre dans la Jamaïque). Ce projet
terrible férieusement conçu, auroit épouvanté
vos ennemis. La menace feule avoit jetté
la plus profonde terreur dans un pays depourvû de forteresses & de troupes réglées;
vous auriez pû échouer; mais quand le
succès n'eût pas été complet, la nation
angloise auroit frémi dans toutes ses sibres

la conquête de cette place, qu'à la modération de l'Espagne; cette puissance n'a qu'à établir une école d'artillerie vis-à-vis Gibraltar, & décider qu'elle y restera jusqu'au moment qu'il ne sera plus. En supposant qu'il faille pendant huit mois jetter dans cette place huit cens comminges par jour, nous trouvons une dépense bien médiocre pour l'anéantir; deux cens mille bombes doivent suffire pour cette opération; c'est un objet de deux cens mille sous, en cavant au plus sort; pareille somme pour payer l'expraordinaire de l'armée qui sormera ce siège 2 le tout ne se monte qu'à huit millions huit cens mille livres au plus pour la destruction de ce boulevard.

Il est curieux, je pense, de rapprocher ces phrases imprimées en 1736, de ce qui s'est passé en 1784, aux yeux de toute l'Europe.

Tome III,

N

& fibrilles, & vous auriez donné à ce peuple une leçon nécessaire qui auroit imprimé, enfin, dans son cerveau la très-grande supériorité de la France quand elle voudra user complétement de toutes ses sorces.

Plus l'Angleterre chérit sa liberté, plus elle auroit tremblé de l'attaque soudaine, au point peut-être d'en perdre le jugement par la chaleur même de son patriotisme. Comme cette nation avoit beaucoup à perdre de la moindre atteinte portée au centre de ses sorces vitales, l'effroi auroit multiplié les dangers, & le courage du désespoir se sût aveuglé lui-même; car plus la patrie est chere, moins on sair la désendre dans ces grandes calamités, & quand le péril est immense, il trouble à coup sûr les idées républicaines.

Le pavillon Britannique (jadis si hautain), ne regne plus despoiquement sur cette mer qui baigne de ses slots les côtes de nos provinces. Le port de Cherbourg, signal de l'abbaissement de l'Angleterre, a restitué à la France ses avantages & ses ressources naturelles.

QUATRE CENT QUARANTE. 195

Mais notre politique n'est pas d'entretenir un état militaire considérable, qui nous coûteroit énormément en hommes & en argent, qui mineroit notre population & qui établiroit dans nos finances un état de consussion & de désordre; Dieu nous en garde.

Le rôle de la France est aujourd'hui celui d'un gouvernement noble, généreux & modéré; nos richesses naturelles & intarifsables, nos ressources multipliées, notre industrie constante ont établi & maintenu notre prépondérance. Nous sommes jaloux de la confidération générale, nous rejetons les moyens injustes & malhonnetes; mais dès que nous sommes provoqués, insuités. la foudre n'est pas plus prompte que le jet ede nos foldats. Ils en méritent tous le nom, ils s'honorent de marcher sous les enseignes de la patrie & de lui offrir le généreux facrifice de leur fang. Ils s'élancent, parce que nous avons trouvé le grand art d'exalter les cœurs & de transformer la bravoure en ivresse de gloire : ce principe d'énergie &

grandeur se déploye dans ces occasions importantes, & ces soldats chez qui on a respecté la vertu guerriere & l'honneur, son premier mobile, ne reviennent s'exposer à nos regards, qu'après avoir terminé la guerre par une paix solide & glorieuse.

Le système d'attaque est notre système favori. Nous portons toujours le théâtre de la guerre chez notre ennemi; en débutant ainsi, nous lui prouvons qu'il n'y aura ni repos, ni treve. Et e'est en ossirant la guerre sous les couleurs qui la sont détester, qu'on a horreur du monstre, & qu'on cherche à mettre un terme prompt à ses épouvantables fureurs.

Vous pensez bien que de tels soldats ne sont pas menés avec le bâton au temple de la gloire. Cette discipline abjecte & barbare introduite chez les François par un ministre ex-jésuite, étoit seule capable de briser le ressort national (e), d'anéantir la bravoure

⁽e) Le bâton ou plat de sabre (ce qui est bien la même chose) convient au peuple allemand

QUATRE CENT QUARANTE. 197, en détruisant un sentiment respectable, source de plusieurs vertus & qui ne permet pas à un François d'endurer toute marque de mépris, mais qui lui ordonne au contraire d'abandonner sa vie plutôr que son honneur.

Ces marques honorifiques affectées aux militaires, nous ne les avons pas prodiguées pour en affoiblir mal-adroitement l'auguste empreinte. Cette récompense du mérite guerrier ne s'égare point jusqu'à descendre

ou à tel autre qui craint de mal que fait le coup; mais une nation fiere, & douce qui ne craint que la honte du coup, n'est-ce point l'avilir gratuitement que de la soumettre à un châtiment que n'endure pas le dernier des valets? Il falloit respecter cet heureux préjugé, auques tenoit le noble sentiment de l'hérossme. Un dos battu-mossre plus sa poitrine à l'ennemi avec le même courage. Le dévouement tient à un enthousiasme belliqueux; & qui marche au-devant de la mort, ne doit pas être frappé en esclave. Pourquoi vouloir faire du François une machine allemande? Est-ce parce que le caporal, Schlag aura dit que cela étoit facile?

sur des hommes qui, loin des périls de la guerre, devoient parmi vous à la faveur, un attribut dont ils n'osoient avouer l'origine.

Nous prodiguons encore moins les titres d'officiers généraux. Cette surabondance anéantissoit la constitution militaire, laissoit les grades inférieurs sans espoir, & tandis que les hommes supérieurs dans la guerre étoient très-rares, les titres d'honneur étoient follement prodigués. Quoi, la richesse donnoit le commandement! Quoi, la richesse passoit avant les services réels! Quoi il y avoit presque autant d'officiers que de soldats! Cela nous paroit vraiment incompréhensible.

Mais ce qui nous a indigné le plus dans votre histoire, c'est de voir vos officiers généraux traîner le luxe de la table jusqu'à la tranchée, vouloir un festin sur un champ de bataille; & tandis que le soldat mangeoit un pain grossier, se faire servir des razoûts dans de la vaisselle plate. La tête du général étoit beaucoup plus embarrassée des marmites que des boulets, & des cuisiniers que de sea

OUATRE CENT QUARANTE. dragons. L'officier gourmand sécouoit la tête & entroit en colere sous la tente; dès qu'il. ne retrouvoit pas près d'une batterie de canon, une table servie & décorée : il lui falloit, au milieu des drapeaux, des fusils & des piques, les commodités ruineuses que le fasse étale dans les villes. Et comment pouviez-vous suffire, à cette extravagante confommation? Que de magasins! Que de convois! Que de dépenses excessives! Que de tems perdu! Quel appât pour l'ennemi! Les officiers généraux : sembloient n'être, venus à l'armée que pour y manger délicatement, & ils paroissoient n'être sous les armes, que pour protéger les provisions & fauver la cuifine (f).

⁽f) Tandis qu'ils vivent dans les festins, commet pour s'abandonner à des distractions riantes stirle sort des combats, le malheureux fantassin, maraudeur par nécessité, est pendu pour un citou. L'embonpoint des officiers contraste avec la disette & la maigreur du soldat, qui voit de loin la grasse sumée des cuisines, tandis qu'il va se plonger, le ventre creux, dans la sumée de l'artillerie ennemie,

Parmi nous, la frugalité, (ce mot que vos militaires avoient ravé de leur code) à reparu dans le nôtre. Nos armées subsistent sans dévorer en huit jours ce qui peut les nourrir six mois. Nous évitons par cette vie sobre de grands désastres, comme pillage, furprise, &c. Le tems que vos officiers généraux donnoient à la table & à une pénible digestion, ces momens précieux qui quelquefois décident des destinées du royaume, font employes à l'application qu'exige le métier important de la guerre. Il commande une vigilance économique, & lorsqu'on a entre ses mains, le salut & la gloire de l'étar, est-ce le tems de vouloir goûter les délices qui appartiennent à lapaix dans le sein paisible des villes délivrées du fer de l'ennemi (g.)?

⁽g) L'état militaire foutient l'état monarchique, mais c'est aussi son plus grand ennemi. Il faut perpétuer les prérogatives accordées aux gens de guerre; il faut les soudoyer d'une manière coûteuse; il faut ensin les contenir & les, caresser tout-à-la-fois,

QUATRE CENT QUARANTE. 201

La cour Ottomane ayant manqué l'équilibre. a tenté inutilement de réprimer l'audace des iannissaires. Le rôle qu'ont joué les soldats, prétoriens, doit constamment allarmer les états dont la force nationale seroit absolument fondée fur l'état militaire. Mais l'union des divers principes qui veillent à ce que le corps militaire ne foit pas coupé en deux, me paroît ce qu'il y a de mieux combiné dans les gouvernemens modernes. C'est une opposition savante; & une fonte imperceptible. La politique en ce sens est un chef-d'œuvre. Cet art m'a souvent sait rêver; il triomphe aujourd'hui de maniere qu'il corrige à l'inflant les moindres dérivations, & cette science (utile ou fatale) ne sur jamais mieux perfectionnée que de nos jours. Toutes les revo-Intions politiques font dues aux hommes qui ont trouvé le secret (par réflexion ou par hasard) de couper subitement en deux le corps militaire; mais cette scission est impraticable aujourd'hui, vu la force d'adhérence que la politique moderne a su imprimer à toutes les parties du corps militaire; & c'est ce que nos devanciers ne connoissoient pas aussi parfaitement que nous. Il faut avouer en même tems que la découverte de la poudre à canon, a mis une énorme différence entre les diverles insurrections, si on compare les modernes aux anciennes, où le fer croifoit le fer, & décidoit feul la querelle. Care de

CHAPITRE LXXXI

Versailles (a).

VE, je cherche des yeux ce palais superbe d'où partoient les destinées de plusieurs nations. Quelle surprise! Je

(a) Jusqu'où ne vont pas les excès de la flatterie! Ici l'on veut persuader à Alexandre, que les mouches nourries de son sang héroïque, deviennent plus vaillantes & piquent plus vigoureusement. Là, on proteste à Adrien qu'on a vu l'ame d'Antinous, prendre sa place dans le ciel comme un astre nouveau. Un courtisan voyant Demetrius fort enrhumé, le louoit de tousser & de cracher avec harmonie. Enfin, Boileau a dit à Louis XIV:

Et qui seul sans ministre, à l'exemple des dieux, Connois tout par toi-même, & vois tout par tes yeux.

Louis XIV fans ministres! cela est fort: on reconnoît bien là le versificateur qui fourroit ou effaçoit des noms dans ses ouvrages satyriques à mesure qu'il s'étoit brouillé, ou qu'il s'étoit reconcilié avec ceux qui les portoient.

QUATRE CENT QUARANTE. 203.
n'apperçus que des débris, des murs entr'onverts, des flatues mutilées; quelques portiques à moitié renversés laissoient entrevoirs
une idée confuse de son antique magnificence (b): je marchois sur ces ruines;
lorsque je sis rencontre d'un vieillard assis

Charles and Arrest all Contract to

Le foible Mecene eut un beau moment dans fa vie, & qui seul l'emporte sur le bien qu'il fit, aux poëtes de son tems. Un jour Auguste, en jugeant des causes criminelles, commençoit à se laisser emporter aux calomnies des accusateurs. Mecene arrivé sur ces entresaites, & ne pouvant sendre la presse, il lui envoya, de main en main, ce sameux billet: surge, carnifex. Quel style noble & hardi! Mecene étoit véritablement attaché à la personne de l'empereur, & non à sa saveur. Il est plus heureux d'avoir un tel-ami, que de posséder l'empire du monde.

(b) Louis XIV brûla de sa main les comptes de dépenses du château de Versailles & dépendances, asin qu'il n'en restât aucune trace. Il sur épouvanté le premier du total effroyable. Qui calculera, qui osera calculer tout l'argent que le peuple, en France, a donné au trône, depuis cent cinquante années seulement?

sur le chapiteau d'une colonne. Oh! lui: dis-je, « qu'est devenu ce vaste palais? — " Il est tombé! — Comment? — Il s'est » écroulé sur lui-même. Un homme dans 22 fon orgueil impatient a voulu forcer n ici la nature, il a précipité édifices sur » édifices; avide de jouir dans sa volonté » capricieule, il a fatigué des milliers de se ses sujets. Ici est venu s'engloutir tout "l'argent du royaume. Ici a coulé un fleuve » de larmes pour composer ces bassins donc » il ne reste aucuns vestiges. Voilà ce qui 22 subsiste de ce colosse orgueilleux & fragile, » qu'un million de mains avoient élevé avec » tant d'efforts. Ce palais péchoit par ses » fondemens; il étoit l'image de la gran-» deur de celui qui l'avoit bâti (c). Les

⁽c) On loue ces magnifiques spectacles donnés au peuple Romain. On veut insérer de-la la grandeur de ce peuple. Il sut malheureux dès qu'il commença à voir ces sêtes fastueuses où étoit prodigué le fruit de ses victoires. Qui bâtit lès cirques, les théâtres, les thermes? Qui creusa' ces lacs artisiciels où toute une slotte manœue

PUATRE CENT QUARANTE. 205

nois fes successeurs, ont été obligés de puir, de peur d'être écrasés. Puissent ces ruines éloquentes crier à tous les souvent rains, que ceux qui abusent d'une puis sance momentanée, ne sont que dévoiler leur honte & leur foiblesse à la généra ration suivante. ... n A ces mots il versoit un torrent de larmes, & regardoit le ciel d'un air contrit.... « Pourquoi pleurez-vous, lui dis-je? Tout le monde est heureux, & ces débris ne sont qu'annoncer la félicité publique? ... n Il éleva sa voix & dit : « Ah! malheureux! sa-

vroit comme en pleine mer? Ce furent ces monftres couronnés, dont le tyrannique orgueil écrafoit la moitié du peuple, pour réjouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides, dont se vante l'Egypte, sont les monumens du despotisme. Les républicains construisent des aqueducs, des canaux, des chemins, des places publiques, des marchés; mais chaque palais qu'éleve un monarque, est le germe d'une prochaine calamité.

- » bâti ce triste palais. La justice divine a rallumé le flambeau de mes jours, pour me faire contempler de plus près mon fastueux & déplorable ouvrage... Que les monumens de l'orgueil sont fragiles!... Je pleure & je pleurerai toup jours... Ah! que n'ai-je su! (d)...»
 - (d) Placé au milieu de l'Europe, dominant fur l'océan, & par la longue étendue & les détours de fes côtes, sur les mers de Flandres, d'Espagne, d'Allemagne, tenant à la méditerranée, &c. Quel royaume que la France! Et quel peuple sembleroit avoir plus de droits au bonheur!
- On aime à contempler le berceau d'une si puissante monarchie; car Pharamond sur le pavois & Louis quatorze bàtissant Versailles, les druides & les chanoines de Notre-Dame, les Celtes ou Gaulois à la voix tonnante, à la taille colossale, & ces courtisans fluets montant dans les carrosses du Roi, n'ont pas entre eux, à ce qu'il paroît, une exacte ressemblance. Le manteau ducal néanmoins est encore un vessige de la peau de bête sauve dont se couvroient alors les grands seigneurs de la nation, lorsqu'ils siguroient aussi majestueusement que représentent aujourd'hui les chess des Hortentots & des Caraïbes.

QUATRE CENT QUARANTE. 207. Pallois l'interroger lui-même, lorsqu'une

de tant de rois, portant face diverse, fuccesseur de tant de rois, portant face diverse, vous parlez tous les jours de ce Pharamond, de Clovis, de Ferréol, de Robert-le-fort, & d'un Théodomir que vous ressuréez; vous les regardez comme les fondateurs de la monarchie françoise, & vous ignorez que ces rois descendent tous de Toot Vous ne savez pas que cette filiation est bien & duement justifiée par un oracle sibyllique que les Francs apporterent avec eux dans les Gaules, En voici la traduction:

De Toor, le fondateur de l'empire des Francs,
Au plus grand de ses fils couleront cinq mille ans.
De celui-ci les descendans

Régneront, pendant, cinq mille ans, 2

Disons donc désormais les fils de Toot pour désigner nos premiers rois. Le même oracle annonce bien autre chose; il promet aux Francs la destruction de l'empire du prophete de l'Arabie.

Sur les cinq mille ans promis à la monarchie françoise par les sibylles, n'en voici que deux mille quatre cens environ d'écoulés, car le berceau de la monarchie françoise remonte à cette époque. Il a fallu du tems, vous en conviendrez, lecteurs, pour amener sur le terrein conquis par les Francs (titre qui significit germains libres & indépendans);

des coulenvres, dont ce séjour étoit encore rempli, s'élançant du tronçon d'une co-

il a fallu du tems, dis-je, pour y amener le grand opéra & l'opéra comique; mais si cette invention est à nous, nos loix en récompense font à nos ancêtres, vainqueurs & barbares; c'est dans l'origine des mœurs de la nation encore aveugle & féroce, qu'il faut chercher les coutumes qui nous rélissent impérieusement auiourd'hui. La loi salique, les donations considérables faites au clergé, le point d'honneur, le duel, l'attitude hautaine & fiere du noble, &c. datent de ces tems reculés, que quelques amateurs regrettent, quand les druides (grands moralistes,) faisoient brûler des victimes humaines dans des figures d'ozier, ou bien lorsque la tête d'un archevêque étoit à un plus haut prix que celle du roi.

Tous les crimes contre la société étoient alors achetés au prix de l'argent, & l'on croyoit gagner le ciel en faisant force dons à l'église; voilà la source pure des richesses ecclésiastiques, & il est clair qu'il faut qu'un abbé en jouisse & se divertisse au dix-huitieme siecle, de ce qu'ont donné jadis aux prêtres des hommes souillés de crimes pour les absoudre de leurs brigandages. Oh! qu'elles sont respectables les ançciennes coutumes!

lonne,

QUATRE CENT QUARANTE. 259 lonne, autour de laquelle elle étoit repliée, me piqua au col, & je m'éveillai.

Mais voilà bien mon livre téveur annoncé par les Sibylles, avec toutes les futures générations royales. L'empire françois doit durer encore deux mille fix cens ans, pour completter les cinq mille ans: je me trouve placé par ma naissance presque au milieu de cette durée, comme pour embrasser les deux bouts de la chaîne, & si l'on veut ensuite considérer que l'an, de grace 2440 arrivera avant cette époque, on conviendra que, sans satiguer ma vue à plonger plus avant, j'ai découvert les futurs & fortunés contingens de cet empire, comme dans un miroir prophétique & fidelle; & pourquoi, comme l'a dit Fontenelle, après avoir épuisé toutes les sortises, ne voudrions-nous pas goûter de la sagesse & de la raison? En vérité, il y a quelque plaisir à s'ennoblir à ses propres regards, à chérir l'ordre & l'harmonie politique, & en perfection. nant son intelligence, en soignant ce divin attribut .. à se revêtir un peu de la dignité humaine. Eh bien, goûtons de cette volupté avant que nos arriere-petits-enfans ne la goûtent, & ne leur donnons pas le chagrin de soupirer sur nos malheurs, ou la satissaction de rire à nos dépens.

Fin du rêve, s'il en fût jamais. I.

CHAPITRE LXXXII.

POST-SCRIPTUM.

JE suis réveillé & je m'asslige, quando hæè erunt, dii visa nostra secundent!

Hélas! la félicité publique seroit-elle un vain nom? Nos vœux & nos efforts seroient - ils à jamais impuissans? Il faut l'écarter, cette idée fatale, car elle porte le froid de la mort sur les cœurs les plus sensibles.

Cependant une espérance généreuse, assez bien sondée sur les lumieres universelles, nous dit que comme dans des isses inhabitées il faut brûler les vieilles sorêts pour épurer l'atmosphere, pour balayer les exhalaisons infectes qui séjournent dans la prosondeur des bois; ainsi avant d'établir de bonnes loix, il faut purger les mauvaises coutumes, les sottises anciennes, les loix vicieuses.

QUATRE CENT QUARANTE. 211

Et à quel figne les reconnoîtra-t-on? Quand elles feront proscrites par la partie qui enseigne; parce que cette portion d'homme vivans au milieu de la multitude, sent mieux que le gros du peuple ce qu'il lui faut, ce qu'il a droit de demander, ou d'exiger.

Les lumieres sont tellement le phare conducteur d'une nation, qu'il ne faut qu'un préjugé sot & ridicule pour détruire son ners & sa puissance. Le sol orgueil de l'Espagnol, par exemple, a décidé qu'il étoit noble & magnifique de ne rien faire, & l'oisiveté a gagné conséquemment tous les états. Raclant une mauvaise guitarre, ou dormant sur une paillasse, n'ayant entre la famine & lui qu'un morceau de pain, l'Espagnol, nu sous son manteau, est pauvre & superbe, & asservi aux pieds des moines, fait des rêves sur sa dignité indigente (a).

⁽a) Voyez la monarchie espagnole, qui nagueres menaçoit d'engloutir tout, frappée d'une lans
O 2

Le climat lui interdit peut-être de longs travaux, mais des idées salutaires, répan-

gueur mortelle, se désendre à peine contre des voisins qu'elle vouloit envahir. La Hollande s'est détachée de ce grand corps; le Portugal & ses dépendances lui ont échappé; la Catalogne à cherché à secouer le joug. Les armes françoises ont inondé les Pays bas; les colonies n'attendoient que l'approche de l'ennemi pour changer de maître. Quel a été le plus grand ennemi de la nation espagnole? Ce n'est pas Richelieu, c'est son gouvernement. Il a nécessité la dépopulation, l'abandon de l'agriculture, le désordre des finances. Le desponisme sacerdotal insulta à la liberté & à la raison de l'homme, il humilia la nation, & transforma son énergie en fanatisme.

Les terres de ce royaume étoient cultivées par huit cens mille descendans des anciens Maures. Un édit cruel chasse ces sujets précieux pour ouvrir un grand nombre de cloîtres à l'oissveté superstitieuse. Le plus méprisable des préjugés fait regarder les travaux de la campagne comme des travaux avilissans, & les moines, conduifant des victimes humaines au bûcher, sont honorés.

Les impôts s'accroissent d'après les terres incultes & les manufactures abandonnées. Le delQUATRE CENT QUARANTE. 213
dues par des plumes éloquentes, revivifieroient sans doute ce royaume, & effaceroient la tache dont il est tout couvert. Ce
n'est que par un tel mouvement qu'on pouroit le retirer de sa léthargie; mais tant que
ce peuple sera soumis à la vile superstition, ses maux politiques iront en croissant.

Ainsi les maux des états sont évidemment connus, & le remede qui leur conviendroit, est pour ainsi dire indiqué: c'est la foiblesse de la partie qui gouverne, qui manque la guérison, ou qui la dédaigne, malgré la réclamation

potifine des rois pese sur une nation indolente & fiere, qui du mépris de l'agriculture, passe à celui des arts méchaniques. Les gouverneurs, tyrans subalternes, excitent la haine & amenent le démembrement des Provinces-Unies. Les mêmes causes de dépérissement, subsistent parmi les lumieres qui éclairent le reste de l'Europe. Les mines de l'Amérique ne furent exploitées que pour enrichir l'Anglois, le Hollandois & le François. Cette vaste monarchie ne s'étonne pas elle-même d'une décadence si prompte & si frappante. Elle semble aimer le double joug sous lequel elle languit.

générale. Le sentiment vif qui naît à la suite de la pensée a prononcé le mot vrai essentiel (b); il s'est répété jusque parmi le peuple, & j'ai entendu autour de moi des pâtres juger de

(b) On observe que les meilleurs citoyens, & que tous ceux qui écrivent, vantent en France le gouvernement républicain, tandis qu'en Angleterre ces mêmes hommes favorifent l'accroifsement de la prérogative royale. C'est qu'en France on fouffre des abus du pouvoir arbitraire, & en Angleterre des abus de la liberté. Or, il est donc effentiel que les bons écrivains, ou les écrivains bons, c'est-à-dire généreux, moderent dans l'un la toutepuissance ministérielle, & dans l'autre la licence effrénée du peuple. C'est en suivant ce système que les raisonneurs, & les déclamateurs même, parviendront à perfectionner ces deux gouvernemens, à leur enlever peu à peu ce qu'ils ont de défectueux. Un écrivain doit donc vanter la monarchie quand il est chez les républicains, & vanter les républiques quand il est à Paris, ou sous la main des gouverneurs & intendans de province. Ce n'est point là une contradiction, c'est un apperçu très-fin, trèsjudicieux de ce qu'il doit au genre humain lorsqu'il tient la plume.

QUATRE CENT QUARANTE. 215 la constitution des empires, tout aussi bien que les hommes les plus éclairés; il y a même des proverbes universellement répandus qui caractérisent les nations, & qui peignent jusqu'aux traits de leur physionomie; c'est parce que la vérité n'a pas été dite une bonne sois, que toutes les prétendues vérités déchirent le sein des sociétés; & néanmoins on charge les amis de la vérité, de l'inculpation, de tous les désordres qui naissent de ces vaines controverses du droit politique-religieux.

Que signifient ces ténebres, ces mysteres, ces paroles magiques, ces sens dérournés?

Le philosophe peut se tromper; mais il n'est jamais trompeur : il ne veut point séduire par une autorité vaine; mais par la seule valeur que la raison donne. Quand la philosophie, c'est-à-dire, la réunion des lumieres s'éclipse, les hommes se meuvent dans les ténebres.

Toute vérité est bonne à dire aux home

mes pour le bien & la prospérité des états; pour la paix de l'univers (c).

Quand les hommes seront devenus robustes par la nourriture succulente de la philosophie, on n'aura plus rien à craindre des prestiges qui ne pourront soumettre alors que les ensans soibles.

A l'aspect de ces dépositaires de l'autorité, le philosophe pese chaque jour l'usage qu'ils en sont; & quand il se promene dans le palais de ceux qui gouvernent, (sous quelque nom qu'ils regnent) savez-vous quelle singuliere conformation prend tout-à-coup son œil? Il ne voir plus ni cordon, ni jarretiere, ni sceptre, ni diadême, ni turban, son œil perce jusqu'au cœur; si ce cœur est noble, grand, généreux, il s'arrête avec respect, & lui rend hommage;

⁽c) Et la vérité n'est vérité que quand elle devient pont-neuf; il faut la mettre en couplets de chansons pour qu'elle fructisse universellement; il faut qu'elle descende de nos livres pour être habillée en opéra comique ou en vaudevilles, &c.

mais si ce cœur vuide ne médite rien pour le bonhour public, soudain le monarque est détrôné dans son imagination, le prince & l'icoglan se consondent. En vain les tambours, les trompettes, les cris des hérauts retentissent, & disent, place à la souveraineté; le philosophe ne voit plus qu'un fantôme, qu'un corps sans ame, qui va & qui vient du palais à la mosquée, & qui, mort à la gloire, l'est au genre humain. Dixiè



T'HOMME DE EED

L'HOMME DE FER.

SONGE.

Rendormons-nous.

I.

Je révois que, parcourant à pied les montagnes de la Suisse, je découvris au milieu d'une chaîne de rochers fort élevés, & bordés de précipices, un antre tapissé d'une verdure noirâtre. Je ne sais quelle curiosité, qui me tourmente la nuit comme le jour, me dit d'y entrer.

Je grimpai avec effort vers un endroit roide & escarpé, en m'aidant des pieds & des mains, & je vis que quelqu'un avoit été aussi curieux & aussi hardi que moi; car on avoit attaché un crampon de ser & une grosse poulie au rocher, qui servoit de dôme au passage de l'antre.

L'entrée en étoit difficile; je m'élevai pourtant à l'aide de la poulie & du crampon, QUATRE CENT QUARANTE. 219 & je me vis aussi-tôt sous une voûte basse & pierreuse qui formoit une longue enfilade.

Le suc qui distilloit du rocher se pétrisoit en tombant, & figuroit des colonnes, des sieges, des tables. Je m'avançai, & j'entendis dans le lointain un bruit sourd, comme celui d'un torrent qui se précipite du haut d'une colline.

Je ne me trompois point, car m'étant avancé, je vis la source d'un grand sleuve qui couloit; avec impétuosité dans un espace resseré. Aussitôt une voix formidable me cria: téméraire, qui t'a donné l'audace de venir dans ce lieu redoutable? Si tu veux éviter la mort, plonge-toi dans le torrent écumeux.

Et tout-à-coup j'apperçus un géant armé d'une lourde massue, qu'il levoit sur moi, & la voix répétoit: plonge-toi dans le tor-rent écumeux. A peine y sus-je plongé, que je sentis que tout mon corps se durcissoit par degrés, & que j'étois devenu de fer des pieds à la tête.

Un être dont la grandeur & la majesté

étoient au-dessus de l'humain, vêtu d'une robe d'azur, couronné d'amaranthes, me dit: tu es la force, cours le monde; tu es la justice personnissée, agis; je t'ai doué de ce qu'il te falloit pour en exercer les sonctions augustes.

Mes muscles d'acier avoient conservé leur souplesse; mon bras d'airain étoit doué d'une force extraordinaire. D'un coup je ren-versois une muraille; ma main étoit une catapulte qui lançoit au loin des traits énormes; j'ébranlois des masses prodigieuses, & rien ne résistoit à mon impulsion, qui s'accroissoit par tout effort contraire.

II.

Quoique de fer, je sentis battre plus vivement dans ma poitrine les mouvemens de la pitié & de la commisération. Mon cœur étoit encore plus échaussé d'amour pour mes semblables; le sentiment de l'équité y devint plus vif, & ma tête me parut illuminée d'un nouvel entendement.

Je marchois dans les rues, & voyant un

homme qui en frappoit un autre, je le frappai à mon tour. Tel qui ne relevoit pas son camarade, tombé par accident, je le couchois par terre avec instante correction; je punissois l'injure & la violence, & j'allois de tous côtés redressant l'ordre partout où il étoit blessé.

. I I I.

Tous les usages absurdes, abussis ou cruels, je les attaquois sans miséricorde, & mon bras, quoique de fer, étoit las le soir de redresser cette soule d'abus antiques. Le prélat, l'homme de cour, le valet du prince, n'obtenoient aucune faveur de ma rigide équité. Depuis le courtisan qui escamote les charges & les postes lucratifs, jusqu'à l'escroc qui vole les mouchoirs, tous recevoient en face une semonce salutaire, & quelquesois un geste expressif, si le cas l'exigeoit.

ារូ Vភាពលើនប្រទិស្សា

Le fripon, le fourbe & le méchant le

détournoient de mon passage; mais j'avois leur signalement, & dans mon heureuse vélocité, je les saisissois pour les punir.

Je rencontrai un procureur au ventre hydropique, chargé d'un sac de papier, dont il demandoit mille louis; j'en pris un d'un volume égal, & je le sis payer à l'insatiable sangsue qui osa murmurer, & que je livrai jusqu'au solde entier à la discrétion de ses clercs affamés.

L'usurier eut aussi sa part de ma justice distributive. Du bout du doigt j'essaçai le billet du jeune dissipateur, qui avoit promis de payer le double de ce qu'il avoit reçu; & quand je rencontrois dans les rues un de ces succulens d'îners que le libertinage, la prodigalité & l'hypocrisse apprétent, je me plaisois à le faire porter dans des greniers, ou des indigens sans pain, attendoient pour manger, les secours de la charité.

V.

Je vis un homme qui avoit trahi la paprie; je le fis descendre de son équipage QUATRE CENT QUARANTE. 223 devant son nombreux domessique, & je le marquai au front; un autre qui avoit reculé une époque heureuse par une insouciance criminelle, je lui gravai trois letters sur la joue gauche. Le poltron recevoit un coup de pied au derriere, & le lâche, qui avoit conseillé des insamies lucratives, voyoit pendre ses deux oreilles sur ses larges épaules.

J'ouvris subitement les prisons; tout affassin étoit mis à mort dans un instant indivisible; je sustigeois rudement le voleur. & je l'envoyois au travaux publics; le calomniateur étoit puni de même.

V I.

Ma métamorphose m'avoit donné de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, & de la fermeté dans l'ame. J'étois le prompt redresseur des abus les plus in-vétérés, & j'avois conséquemment beaucoup à faire; car ma justice étoit tout-à-la-sois rémunérative, punitive & civile.

Mais comme c'étoit souvent la loi qui

faisoit le péché, j'effaçai tous ces vieux édits déjà frappés du mépris public, & que les tribunaux eux-mêmes n'osoient reveiller, de peur d'attirer sur eux le blâme universel.

VII.

Jamais lieutenant de police, je l'assure, ne sit mieux son devoir; mon bras élastique me tenoit lieu de soixante commis : je voyois tout par moi-même; car mes jambes étoient aussi infatigables que mes deux bras, se je courois depuis le salon doré jusqu'à la taverne obscure. Ici, j'arrachois les cartes de la main sorcenée du joueur; là, la bouteille de la bouche de l'ivrogne; point de sentence tardive, le châtiment suivoit de près le délit; une de mes chiquenaudes valoit les cent coups de bâton qu'on applique à la Chine par le commandement d'un mandarin.

Mon oreille étoit douée d'une exquise sensibilité. J'entendois de trois lieues de distance quand on m'appelloit, & j'arrivois plus

QUATRE CENT QUARANTE. 225
vîte que la maréchaussée courant au galop.
Mon œil, qui lançoit l'éclair, faisoit pâlir
le coupable. Il étoit à moitié puni par ce
regard atterrant.

Quand je traversois les rues, je distinguois l'homme oisif qui marchoit pour consumer le tems, & je lui imposois une tâche.

Quiconque passoit étoit obligé de me regarder en face, & de me dire quel étoit son emploi. N'en avoit-il point, il étoit sustigé d'importance (a).

VIII.

J'approchai d'une forteresse rensermant des prisonniers qui n'étoient ni assassime, ni voleurs, ni séditieux. Je vis un homme

Tome III.

⁽a) L'ame du paresseux n'est pas malheureusement dans une inaction absolue; elle fait le mas ou des miseres. Il faut que l'ame exerce toujours, de maniere ou d'autre, ses facultés; & il n'y a pas de milieu entre le bien & le mal; qui ne s'occupe pas de l'un, fait l'autre.

de quarante ans, qui, livré à ses réflexions, étoit détenu dans une oissveté profonde, & plus insupportable que tout le reste. Je lui demandai quelle en étoit la raison; c'est pour avoir remué le bout de la langue, me dit-il; ce qui n'a pas fait tomber un cheveu de toutes les amples perruques qui ont décidé ma captivité. Un autre avoit remué trois doigts de la main, dont un étoit un peu noirci d'encre, ce qui n'avoit pas occasionné dans tout le royaume la chûte d'une tuile, & il étoit gardé sous trente verrouils. Je les fis sortir tous deux de leur cachot, levant les épaules de pitié de ce que l'orgueil des hommes en place, osoit attenter à la liberté des citoyens sur des prétextes aussi frivoles.

IX.

Papperçus le palais de la justice, j'y attachai ces vers:

La justice est des rois le plus noble partage; Elle est de leur grandeur le plus serme soutien: Par elle ils sont de Dieu la véritable image, Es leurs autres vertus sans elle ne sont rien.

QUATRE CENT QUARANTE. 127

X

Etant entré dans une maison à colonnes, je vis de petites roues & des hommes en robe & en rabats qui les environnoient. Je demandai ce que c'étoit : c'est un jeu, me dit-on, qui s'exécute devant ce qu'il y a de plus grave.

Aussitôt parurent des ensans, aux joues arrondies, qui avoient des gâteaux & grand appétit. Ils alloient les manger, lorsqu'une voix s'écria: ne mangez point vos gâteaux, mes amis; donnez-les moi; car pour un gâteau je vous en rendrai quinze; pour deux, deux cens soixante-dix; pour trois, cinq mille cinq cens; pour quatre, soixante-quinze mille; & pour cinq; un million de gâteaux.

Les enfans ouvrirent de grand yeux, & répétant, un million de gâteaux! combattirent & dompterent leur appétit. Cette magnifique promesse étoit si flatteuse, qu'ils entrevirent dans ce jeu la perspective d'un goûter splendide pour le jour même, pour

le lendemain & pour tous les jours de leur vie.

Ils sacrifierent donc la jouissance du moment, & s'étant cottisés, ils donnerent cent gâteaux. Leur regard étoit attentis au mouvement des roues, & brilloit de la plus vive espérance. Les roues tournerent sous l'œil résléchi & composé des graves magistrats; & il ne revint aux pauvres ensans, dressés sur la pointe de leurs pieds pour mieux voir, que quatre gáteaux; de sorte que l'impitoyable égoïsme, moteur de ces persides roues, en avoit dévoré arithmétiquement quatre-vingt-seize.

Comme les cnfans pleuroient, la voix magistrale pour les consoler, disoit : jouez constamment cinq ou six cens mille fois de suite, & vous aurez à coup sur des chances heureuses : jouez encore, mes petits amis, pour ce jeu là on vous le permet.

Effrayé de l'inégalité de ce jeu barbare & dangcreux, je brisai toutes les roues, afin qu'il ne sût plus question de cette méchante coutume, qui enlevoit aux pau-

vres enfans déçus par l'espérance, les gâteaux qu'ils auroient mangé avec un sensitif appérir; ce qui les auroit fait grandir pour le service de la patrie. Ils resterent rabougris, les jambes grêles; & les quatre-vingt-seize gâteaux passerent sur des tables, où étoient assis des gens qui touchoient les mets d'une dent superbe & dédaigneuse, qui ne sensition pas le besoin de la faim, & qui donnerent les gâteaux volés à leurs valets & à leurs chiens.

X I.

J'allai à une fameuse sépulture où gisfoient des cadavres royaux; je dis comme l'Egyptien, sors, cadavre impie, que tu sois jugé: il se leva tremblant. Les peuples, les assistans qui le reconnurent, crurent qu'il étoit ressuscité, & pousserent un long cri de douleur (b). Je dis à ce cadavre; debout; entends-tu les malédictions que tu as més

⁽b) Il s'agit de Louis XI. Voyez le drame historique, intitulé, la mort de Louis XI.

ritées? Tu serois enfermé dans les superbes pyramides que les Egyptiens ont bâties; tu serois environné d'obélisques & de monumens chargés de trophées, que ta mémoire seroit la même. Retombe dans la mort avec l'opprobre qui doit accompagner ton nom. Ne donnerois-tu pas présentement toute ta grandeur passée, pour une seule vertu? Le cadavre poussa un long gémissement, & retomba dans la mort & l'opprobre éternel.

XII.

Je devins sur-tout l'ennemi de ces bureaux multipliés qui gènent & vexent le commerce, fatiguent le voyageur & lui sont maudire les belles routes du royaume.

Je chassai, avec une volupté rare, avec un contentement moqueur, avec une satisfaction inexprimable, ces commis grissonnant un papier ruineux. Je brisai leur canis plus malsaisant que le poignard; je desséchai leur détestable encrier, & il ne sut plus question de ces scribes désœuyrés QUATRE CENT QUARANTE. 231

& voraces, omnes sedentes in telonio.

Pour signe de triomphe, je donnai à manger à quarante paysans, sur le même tapis verd où l'on avoit médité ces systèmes insidieux, si féconds en rapines.

Tel malheureux qui pour une poignée de sel, ou pour une livre de tabac, avoit été traité comme un des plus grands ennemis de la société, eut du sel & du tabac, & le monarque en sut plus riche.

Les tribunaux qui avoient rendu cessiberanges sentences n'existerent plus. Je fis si bien, qu'il y eut plus d'argent dans le coffre royal, & que personne n'alla aux galeres pour avoir éternué, ou pour avoir salés son pot.

XIII.

Jen voulois à d'autres commis qui font les importans, & dont le mince favoir se pavane dans une foule d'opérations équivoques.

Ils avoient tous le despotisme dans la tête & dans le cœur. Absolus dans leurs

P 4

futiles idées, ils se faisoient un plaisir malin d'appésantir sur tout mérite, la massue du pouvoir dont ils disposoient quelquesois pendant quelques instans. Ils auroient voulu qu'on les crût dépositaires de toutes les lumieres politiques; & ils s'énorgueillissoient puérilement, lersqu'avec des moyens énormes, ils avoient opéré de très-petites choses.

Jaloux de tout ce qui n'émanoit pas de leur minerve, il ne tenoit pas à eux qu'on ne crût leurs travaux le dernier effort d'une science prosende & mystérieuse; & leur ignorance des vrais principes étoit voilée sous un amas de mots dont ils se payoient eux-mêmes pour comble de ridicule & d'ineptie.

XIV.

Comme je détestois ces frivolités, ce luxe insolent de quelques particuliers, dont le superflu soudoyoit, du nécessaire de tant d'infortunés, cette troupe d'artistes inutiles à toute la terre; je mis en suite ces petits architectes, ces peintres, ces décorateurs,

QUATRE CENT QUARANTE. 233

&c. qui avoient mis à la mode ces cages vernissées, ces boudoirs orduriers, ces rotondes, tous ces colifichets enfin, d'un agrément futile & véritablement faits pour scandaliser les regards de tout homme sensé.

X V.

A la vue de ces fondemens jettés de toutes parts & en tous genres, qui attendent & attendront long-tems la derniere main de l'architecte, je vis que la patience étoit la vertu la plus rare & fur-tout chez les François. La science des grands hommes a toujours été d'estimer l'exécution des dessins d'après leur grandeur, & leur grandeur d'après le tems.

Je rappellai les hommes en place à ces principes; car les projets n'ont plus ni profondeur, ni maturité quand on veut tout précipiter, & qu'on ne sçait rien donner au tems.

Et je gravai sur un marbre; qui que tu, sois, ne commences rien qu'avec la certitude

de pouvoir le finir; sois jaloux de finir plutôt que d'entreprendre.

XVI.

La moindre reforme occasionnoit de la part des intéresses les clameurs les plus fortes: l'un subjugué par sa paresse ne vouloit pas examiner la question. Il auroit fallu se mettre au fait, c'est ce qu'il ne vouloit point; l'autre avoit entendu dire à son aïeul que toutes les nouveautés étoient dangereuses: celui-ci examinoit tout avec le télescope de l'intérêt personnel (c). Alors l'ignorance, la méchanceté, l'envie, l'avarice prodiguoient à tout propos, les titres de projets idéals, chimériques, & les termes de novateurs, de visionnaires n'étoient pas épargnés.

Mais mon bras d'airain remédioit à

⁽c) Celui-là fait une action vertueuse qui fait un effort sur sqi-même pour combattre une action qui seroit funesse à autrui, & qui renonce à un intérêt personnel, pour l'intérêt de son voisin.

QUATRE CENT QUARANTE. 235 tout. Je chassois de sa place l'homme apathique, indolent, qui ne voyoit que les revenus de son poste, qui ne trembloit que de les perdre; son inaction plus longtemps prolongée auroit augmenté le ferment

que de les perdre; son inaction plus long-, temps prolongée auroit augmenté le ferment corrupteur, & tout se seroit trouvé vicié quand sa retraite tardive auroit découvert les plaies introduites par sa négligente, timidité.

XVII.

En allant au spectacle, je vis des bustes en marbre qui ne me parurent pas devoir sigurer parmi les grands hommes dont la nation se glorisie; un Regnard, peintre des siloux, un Piron qui n'a fait qu'une piece, un Quinault sade, un Crébillon sanglant, me parurent trop indignes de cet honneur. Je les sis porter dans un salon particulier. Je sçus pêtrir le tête de Jean Racine de maniere que, de prosil, on appercevoir distinctement la physionomie d'Euripide.

Je coupai la main droite à une autre figure assis sous le vestibule, parce que

cette main avoit tracé des turpitudes, & une foule de pages irréligieuses, destructives de toute morale. Lorsqu'un génie supérieur est vicieux, quel sléau!

XV1II.

Un homme ayant dit que les créanciers de l'état n'avoient point d'autre débiteur que le Roi, & d'autre garant que sa volonté, je lui donnai un soussiet & je m'écriai : un contrat fait au profit de l'état & fondé sur la foi publique, doit être national & tenir à l'état qu'il a alimenté, comme les entrailles tiennent au corps humain. Qui me contredira là-dessus sentira la force de mon bras.

XIX.

y Je distribuai en très-grand nombre les quatrains suivans; je les mis entre les mains de tout le monde; je les donnai aux passans avec la même profusion que certains charlatans prodiguent leur annonces mensos songeres & intéressées.

QUATRE CENT QUARANTE. 237

L'homme a, de s'entr'aider, reçu la loi suprême. Qui veut vivre pour soi, doit vivre pour autrui. L'ingrat peut oublier ce qu'on a fait pour lui; Mais le prix du biensait, est dans le biensait même.

Lety Marie Marie

Contre la conscience il n'est point de resuge:
Elle parle en nos cœurs, rien n'étousse sa voix;
Et de nos actions elle est, tout-à-la-sois,
La loi, l'accusateur, le témoin & le juge.

للوحملا

Nous tenons tout de Dieu, jusqu'à la vertu même. Que ne devons-nous pas à cet être suprême (d), Qui, par l'amour du bien & de la vérité, Daigne associer l'homme à sa divinité?

L'Etre infini qui a précédé les tems, qui existe par lui-même, ne peut sortir de sa sublime grandeur pour se laisser embrasser par notre pensée. Notre pensée ne peut connoître ce qui est au-dessus d'elle; & nous ne pouvons entrevoir

⁽d) Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point. Je conclus que Dieu existe, parce que cette conclusion est dans ma nature. Je m'en tiens de cœur & d'esprit à la doctrine de Socrate qui a dit : que Dieu est unique & simple de sa nature, né de soi-même, seul véritablement bon & non mélé avec aucune matiere, ni conjoint à rien de passible.

MARCH

- Non, l'homme ne meurt point; c'est une erreur grossiere,
- C'est un blasphème affreux de le croire mortel; Puisqu'un jour, affranchi de sa vile poussiere, Cet hôte inattendu doit posséder le ciel.

Dieu que sous les traits de l'intelligence & de la sagesse, empreints sur les globes & sur l'atôme.

Froid matérialisse, qui calomnies l'homme, le vois-tu se complaire dans son état d'abjection & de misere, embrasser une volontaire ignorance? Wois, au contraire, cette immensité de desirs qui fermentent dans son sein; vois les traits de grandeur sur ce front qu'environne l'infortune; vois l'élévation de sa pensée à côté de la foiblesse de son bras.

Et ce qui attesse sa sublime origine, c'est qu'il adore, c'est qu'il se prosterne devant la vertu, tandis que sa volonté pour le bien se déprave à l'appas d'une soible sensation.

L'homme qui dans le filence des nuits contemple tous ces mondes roulans, la foule de ces astres semés dans l'étendue, la base, la grandeur, l'immensité de ce merveilleux édifice, toutes ces étoiles brillantes, liées à son humble réine; peut-il s'empêcher de remonter jusqu'à la main qui a fabriqué & qui soutient ce dome magnifique?

QUATRE CENT QUARANTE. 239

Te crois-tu feul, pour être folitaire?

Non. Dieu te fuit, t'entend, te regarde en tous, fieux.

Crains qu'en ton cœur quelque honteux mystere N'insulte à sa présence, & ne blesse ses yeux.

Se of

Ce n'est pas à nous seuls qu'appartient notre vie; De ces momens si courts que le ciel nous départ, A la sainte amitié nous devons une part, Et le reste est à la patrie.

Mercel

De nos biens, de nos maux, l'incertaine mesure Est dans l'opinion plus que dans la nature.

L'ame ne sent-elle pas le souffle de la divinité répandu dans le monde animé? Une feuille d'arbre est le séjour d'une république do petits êtres qui goûtent les plaisirs de la vie & de la réproduction. Et cette profusion d'existence accordée à cette multitude infinie d'insectes, n'est qu'une essusion de cette bonté inaltérable, qui forme le plaisir, & qui le verse dans le cœur du ver de terre, comme dans le cœur de l'homme.

Voyez l'article de Dieu dans mon ouvrage intitulé: mon Bonnet de nuit, tome 4, édition de Laufanne.

Ne set

Quel est le plus beau teint?.... Celui de la pudeur Qui grave sur le front l'innocence du cœur.

للوسملا

Franc d'ambition & d'envie,
Pauvre mortel! passe une vie
Que la mort talonne de près.
Peu de chose suffit au sage;
Et pour faire un petit voyage,
/ Il ne saut pas de grands apprêts.

Me ye

On est roi quand on se maîtrise,
Quand on se soumet ses passions,
Quand des folles ambitions
On ne se sent point l'ame éprise,
Er quand d'un vain peuple on méprise
Les vaines acclamations.

X X.

Plus les sens reçoivent de délices, moins l'ame a d'idées. Ces plaisirs viss & fréquens enlevent à la raison les perceptions fines & profondes; il faut à l'homme une vie frugale pour que son entendement demeure sain. Celui qui mange trop délicatement ne peut plus manger au bout de quelques années.

QUATRE CENT QUARANTE. 241 Si la volupté vous domine, bientôt vous ferez fon esclave, & vous ne ferez plus que vous ennuyer.... Voilà ce que je dis à un prince qui ne me comprit point; j'en fus fâché, car il étoit aimable.

XXI.

Un autre prince m'avoua qu'au milieul des délices des sens, il avoit rencontré des vuides affreux. Je lui conseillai de se mettre à saire du bien tout à l'entour de ses domaines. Il y étoit disposé, mais hélas! il n'y avoit plus assez d'étosse pour qu'il sût véritablement sensible, pour qu'il pût pleurer, pour qu'il goûtât cette joie vive & douce qui suit & récompense une belle action, pour qu'il sensit enfin cette ivresse qui accompagne l'état d'un sensiment sublime.

Quand c'est la réslexion & non le sentiment qui dit à certains princes qu'il y a des malheureux, alors leurs vertus sont en pure perte, & ils n'éprouvent pas que le plaisir de la générosité & de la biensaisance a quelque chose de divin ; ce qui ne peur

Tome III,

ètre bien senti que par des ames exercées à la biensaisance, & pour qui la bonté de l'ame n'est pas un mot vuide de sens.

Un poète fait dire à un prince ces deux beaux vers:

Les plaisirs, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux;

Un instant de vertu vient de me rendre heureux.

XXII.

Je vis un phénomene bien étonnant, c'étoit un ministre de la guerre tout occupé de faire la paix. Il ne manquoit plus que de voir un contrôleur des finances renoncer enfin aux emprunts, qui ruinent nieces & neveux. Mon pouvoir ne s'étendoit pas jusqueslà; les hommes abusent tant qu'ils ont de la marge....

XXIII.

Toutes les loix furent énoncées en termes clairs & précis. Il faut que la loi soit courte, dit Seneque, afin que les ignorans en saissiffent plus sacilement l'esprit.

QUATRE CENT QUARANTE. 243

XXIV.

En voyant cette foule de demoiselles nubiles qui peuplent les sociétés, qu'on rencontre par-tout silencieuses & froides en présence de leur mere; ce régiment oisse mé déplut, & la gêne & la contrainte qu'îl éprouvoit passerent dans mon ame.

Rien ne me parut plus ridicule que ces grandes demoiselles attachées aux jupons de leur mere, & qui vont tournant avec elle. Ces momies blanches portoient sur leur visage l'empreinte de la dissimulation. Cet esclavage sans fin, imposé à des filles nubiles, si fréquemment victimes de leur complexion, me parut injuste & contraire aux loix & aux avantages de la société. Quiconque croit pouvoir étudier le caractere de sa maîtresse sous les yeux d'une mere, se trompe absolument. Les demoiselles n'osent rien, tandis que leurs meres se permettent tout. Quoi de plus propre à faire naître la fausseté & la très-dangereuse idée de ne regarder le mariage que comme une

porte ouverte à la liberté licencieuse!

Je pris sous ma protection ces aimables créatures à qui on resusoit l'usage du sentiment, dans l'âge où le sentiment se développe, où il est le plus actif & le plus sécond en vertus.

J'enlevai à ces meres jalouses & altieres, ces esclaves sensibles dont elles se pavanoient, & fur lesquelles elles exerçoient leurs innombrables caprices. Je voulus que ces intéressantes créatures cessassent d'être inutiles à elles-mêmes & aux autres. Je portai une loi qui licencia toutes les filles à l'âge de vingt-un ans, & qui à cette époque (où il n'y a plus d'enfances), les rendit indépendantes & absolument maîtresses de leur personne; car la nature a donné aux femmes, dans un court espace, tant de souffrances, que le plaisir leur appartient dans leur jeune âge, qui s'écoule, hélas! si rapidement pour elles, & comme l'a dit un philosophe, elles sont en quelque sorte forcées à se presser de vivre; parce que bientôt la douleur, la perte de leurs charmes, la solitude qui en est une suire, vont consumer une vie qu'il a plû à la nature d'abréger. Cette rigueur du fort ne fauroit être corrigée, qu'en leur laissant du moins les beaux jours marqués pour leurs jouissances, jours passagers, & qu'il seroit inhumain d'immoler à des conventions arbitraires, lorséque leur sensibilité est dans toute sa fieur, & répand ses parsums autour d'elles (e).

du plaisir qu'elles ont à voir leur amant.

Ces innombrables demoiselles qui couvrent la France entiere, & qui ne peuvent se marier; ni vivre dans le celibat; qui; à vingr-cirq ans,

 Q_3

⁽e) Le rôle de fille, au milieu des mœurs & des institutions modernes, est le plus cruel rôle du monde. Qu'une jeune personne soit mélancolique, elle est tourmentée, dit-on, du desir & du besoin d'avoir un amant. Est-elle gaie; solâtre, cet enjouement touche à peu de reserve; elle ne peut ni rire, ni soupirer. On veut qu'elle soit sille & qu'elle ne le soit pas.

Le sentiment qui part d'un cœur neuf, vaut mieux que le sentiment qui dissimule; & ces jeunes silles, qui ne peuvent jamais dire un mor de ce qu'elles sentent si bien, sont plus près de leur chûte, que celles qui sont les aveux naïs

Les filles de vingt ans n'ont point notre ambition, nos affaires, nos spéculations, nos voyages & nos satigues. Il saut donc les laisser libres dans le sentiment qui les occupe. Leur imagination est plus vive & moins distraite que la nôtre; elle se concentre par conséquent sur un seul & unique objet. Le lit conjugal est presque le seul

habitent & furchargent encore la maison paternelle, comme si elles n'avoient que dix ans, forme un spectacle tout-à-la-fois attristant & risible. Que sont ces grandes filles auprès de leur mere, lorsqu'elles pourroient elles-mêmes être meres de famille? Quelle figure font-elles devant leur pere? Il sent tout aussi bien qu'elles, combien elles sont déplacées. Tout moralisse sent à nécessité d'une loi ou d'une coutume propre à Iréformer nos institutions civiles, qui, follement amalgamées avec des idées réligieuses & retrécies, rendent la moitié des femmes invinciblement malheureuses, Il y auroit donc un livre neuf. piquant, curieux & philosophique à faire, intitulé : des Demoiseiles. Je le ferai peut-être un jour; en attendant, qu'on ne me vole point mon

OUATRE CENT QUARANTE. 247 endroit où l'honnête femme jouisse sans dangers & fans remords; c'est là son empire & son trône, d'où elle ne descend qu'avec regret. Ne l'en blâmons point; elle achete affez cher le plaisir; quand elle remplit ses devoirs. Toutes les grandes demoiselles, auxquelles on avoit enlevé impitovablement leur jeunesse, c'est - à - dire; leur vie, qui se desséchoient lentement, & mouroient de chagrin & d'ennui, graces à moi, eurent la liberté d'aimer à leur gré, & de transformer, d'après leur choix, un amant en époux. Le bonheur fut à leur. portée, tandis que l'insouciance de la jeunesse le leur permettoit. L'on ne vit plus ces intéressantes créatures perdre leurs plus beaux jours, en étalant dans la société les petites & puériles idées qui naissent d'un esclavage absolu; car il détruit à la longue le sentiment & même les vertus.

XXV.

Le plaisir entre dans l'essence de l'hommé & dans l'ordre de l'univers. Le plaisir est O 4

l'aimant de notre nature, l'ame de nos actions. Tous les animaux le cherchent & s'y livrent. Le goût du plaisir réglé sert l'intérêt de la société, au lieu d'y nuire.

des jeux. Défense de troubler ses récréations, & j'aimai mieux alors le voir un peu turbulent, que dans la morosité de la contrainte. Je sis servir la musique à ses divertissemens. La musique est un cinquieme élément pour plusieurs ames sensibles; elle donne

des sensations à ceux qui n'en ont point.

La danse ne sut pas oubliée. L'indolence d'un muscle l'oblitere, & il est puni de son inaction en perdant la solidité & le jeu dont l'avoit doué la nature. Tous les mus-cles du peuple allerent bien, très-bien; & ce tableau animé formoit, sous mes regards, le plus intéressant de tous les spectacles.

XXVI.

Beaucoup de choses relatives an bien public sont ordinairement négligées, parce qu'on les possede en commun. Communiter QUATRE CENT QUARANTE. 249
negligitur quod communiter possidetur: &
le proverbe dit:

L'âne de la communauté, Est toujours le plus mal bâté.

Je nommai un inspecteur qui me donnoit avis de toutes les dégradations qui pouvoient occasionner une incommodité publique; car la police n'est faite que pour aller au-devant de tous les dangers.

XXVII.

Persuadé que la nature a dans ses magasins des trésors d'un très-grand prix, qu'elle nous réserve au moment que nous y penserons le moins, que plusieurs sont sous nos yeux, & que nous ne les voyons pas, que les importantes découvertes ont été le fruit du hasard, plutôt que de l'expérience; je récompensai tous ceux qui interrogeoient la nature, & la moindre expérience bien faite, ou bien suivie, l'emporta sur des volumes systématiques.

Eso L'AN DEUX MILLE

XXVIII.

Qui pourra expliquer la formation de la substance du cerveau qui, molle & ductile, conserve dans ses plis, & avec le plus grand ordre, les images de tout ce que nous avons vu, entendu, appris des notre plus tendre enfance. Idées, réflexions, sentimens, tout est net & distinct. La représentation d'un objet vient après soixante années, nous frapper aussi vivement que s'il étoit encore présent. Les idées que nous voulons chasser, sont celles qui reviennent avec des couleurs plus vives; qu'y a-t-il de plus étonnant que la structure de cer organe, siege de la pensée?

Je sis ces réflexions en voyant un anatomisse disséquer un cerveau; je les sis pour lui, car il cherchoit une fibrille, & il s'impatientoit de ne la pas trouver.

Chaque sens de l'homme offre un tissu de miracles, & quand on songe à l'enchaînement incompréhensible qui les lie, il n'y a plus de langue pour célébrer.

QUATRE CENT QUARANTE. 25?

XXIX.

Qu'un prince doit faire pitié lorsqu'il se regarde sérieusement comme pêtri d'un autre limon que le reste des hommes! Un orgueilleux de cette espece, est un ignorant qui ne peut jamais être vraiment bon. Il n'est gueres d'ames généreuses que celles qui sont sensibles, c'est-à-dire, qui ont médité sur le néant des grandeurs & sur la réalité des vertus; c'est la pratique des actions nobles qui nous apprend à sentir & à penser.

L'intelligence épure le cœur, le forme, l'assujettit à la vérité, & l'enleve à l'arrogance, qui n'est qu'une usurpation faite par
une imagination dépravée sur le bon sens
naturel. Héraclite l'a si bien dit.

L'estime de soi-même est une épilepsie.

Je coulai ce petit chapitre dans une certaine poche, fouhaitant fort qu'il fit fon effet.

XXX.

Plus on bâtit de temples dans une religion.

plus elle est près de sa chûte. Il ne saut qu'un temple dans une ville, asin qu'il conserve cette pompe mystérieuse qui en impose à l'imagination. Ces dépenses énormes pour des édifices sacrés me parurent sastueuses & onéreuses au peuple qui ordinairement en faisoit les frais; aussi les temples, au bout d'un demi siecle, n'étoient pas encore achevés. Il y eut moins de temples, ils surent plus simples, & la serveur réligieuse s'en augmenta.

Donner aux hommes le frein de la religion, c'est déjà une admirable institution. Mais approprier le dogme & le culte à la resorme des vices particuliers d'une nation, ce seroit là le ches-d'œuvre du législateur réligieux.

Le culte intérieur est l'hommage que toute créature doit rendre à l'être suprême. C'est le culte par excellence & digne d'être offert à celui qui est esprit & verité; mais comme l'homme n'est pas isolé, il doit publier sa reconnoissance publiquement.

L'intérêt du genre humain exige qu'un Dieu soit reconnu & adoré.

QUATRE CENT QUARANTE. 253

XXXI.

Un plaisant disoit devant moi qu'il souhaitoit fort que les contrôleurs-généraux des sinances ressemblassent aux bibliothécaires du Roi, parce que ceux-ci, gardiens d'un grand trésor, prenoient bien garde de ne point en faire leur prosit particulier; ce qui n'arrivoit pas à ceux qui manioient les sinances de sa Majesté. Je ne pus m'empêcher de rire, & je sis un don léger à ce plaisant, car les bons mots ont leur prix.

XXXII

Je fis rétablir dans une place publique la statue que Lycurgne avoit dressée au Rire. Quoi de plus innocent que le rire ingenu de l'homme de bien?

La fonction de Momus étoit d'épier les actions des dieux & d'en blâmer les abfurdes? Comment ne pas se divertir de ce que l'on voit? Le dieu porte-marotte faisoit sonner tous ses grelots, & il sur licite à chacun de rire tout à son aise.

Oui, l'on dit plus de choses excellentes & rares sur une affaire politique qui est cachée, que n'en imaginent ceux qui en savent le secret.

Pour l'honneur des actions les plus confidérables (dit quelqu'un) il est important que les causes en demeurent soigneusement cachées.

XXXIIL

C'est au moyen de l'imprimerie que le génie parlera à la postérité jusqu'à la fin du monde. Qui êtes-vous donc, ennemis de l'imprimerie? Vous la craignez! vous serez mis à jour par elle; elle ira souiller la vérité jusqu'au sond de vos entrailles. Liguez-vous, méchans & imposteurs, liguez-vous des quatre coins de l'univers; l'imprimerie vous brave; son anéantissement est hors de votre pouvoir.

Vous ne voyez pas le ressort prodigieux de l'esprit humain, sa puissance sûre, quoique lente, sa tendance perpétuelle à ramasser de toutes parts les matériaux phosphoriques de la vérité; il faudra peut-

QUATRE CENT QUARANTE. 255 Etre encore épuiser quelques siecles, mais ensin la maturité des idées vous détruira, vous, misérables adversaires de la raison humaine, & l'édifice de la philosophie reposera sur une base inébranlable, tandis que vos noms seront livrés à l'opprobre.

Voilà ce que je me permis de dire à des hommes qui, pour un méprifable calcul d'intérêt personnel, retardoient tous les grands coups de pinceau & empêchoient l'observateur philosophe de s'élever à la sublime fonction d'homme d'état & de législateur, comme si en l'opposant sans, cesse à l'activité salutaire de la philosophie, on n'ôtoit pas au fiecle son énergie, à l'entendement humain ses trésors, à l'homme de bien ses jouissances intimes; car tout est grand dans un fiecle & chez une nation philosophe, & l'on ne saura point agir avec grandeur & dignité, si l'on n'a point appris préalablement à penser & à parler avec dignité. Vils ennemis des pensées imprimées, c'est vous qui anéantissez la grandeur nationale; vous voulez que tout soit mesquin,

petit, dur & personnel comme vous; mais vous n'échapperez pas à la plume qui burinera votre ineptie. Vous pâlissez déjà, vous devinez votre histoire.... Les gens de bien seront vengés.

XXXIV.

Il fut un tems, (& ces préjugés de Vifigoths n'étoient pas entiérement détruits) il fut un tems, dis-je, où la profession des armes étoit la seule distinguée, où les arts qui sont l'aisance, le repos, les commodités, la gloire, les plaisirs, la nourriture de l'homme, étoient regardés avec mépris. Je vis qu'un reste d'imbécillité barbare, subsistant encore dans quelques esprits, resussion de mettre le magistrat (è), le négociant, l'artiste renommé, sur la même

⁽e) Le militaire risque sa vie, mais ce n'est que l'assaire d'un moment. L'homme de loi, en se privant de tous les plaisirs, en se dévouant à l'étude la plus seche, sacrisse la sienne à chaque minute.

QUATRE CENT QUARANTE. 257, ligne que le militaire. Je les en dédommageai, & je fis ensorte que des idées saines & utiles à la politique, ne rencontrassent plus des yeux sermés ou sascinés (f).

XXXV.

Le fabriquai une pipe d'une structure rare, a nouvelle, & je la mis dans la main de ceux que travailloit un principe intérieur de vanité; or, de toutes les prétentions orgueilleuses accumulées dans le foyer, il n'en sortoit, comme d'une coupelle, que des crêtes des plumes de paon. L'homme voyoit tous s'évanouir dans le petit nuage de sumée.

Qu'importe dans quel sang on air puise la vie 3

Le plus noble est celui qui sert mieux la patrie.

Tome III.

R

⁽f) Que d'idées ridicules en fait de noblesse dominent encore! Un gentillâtre vous parlera avec un ton très-sérieux de ses huit quartiers; il vous dira que l'empereur des Turcs n'est pas gentilhomme du côté de sa mere, & que s'il lui prenoit fantaisse de se faire baptiser, & de se faire chanoine, il ne seroit pas reçu dans un chapitre d'Allemagne. Il saut quelquesois entendre de pareils raisonnemens.

XXXVI.

Comme il y a des ressemblances dans les familles, il y en a dans la même nation. Un usage ne peut donc passer d'un pays dans un autre, sans modification. La température qui influe sur les traits du visage, peut influer sur les organes délicats & secrets qui enveloppent la substance pensante; de-là, le caractere distinctif de tout ce qui vit & respire; les races tiennent au climat; leur empreinte est visible, & quelquesois insurmontable.

Je voulus que le sentiment de l'honneur sût toujours l'ame des François, qu'aucun soldat ne sût frappé, qu'aucun citoyen ne sût avili, que l'on respectât en eux cette précieuse sensibilité qui les mene à toute espece de gloire. Je voulus que la nation sût toujours conduite par son propre génie, & non par ces idées étrangeres, qui tuent à la sois le courage & le genie. Je laissai aux François le vaudeville, la chanson & même la petite brochure; parce qu'ils

QUATRE CENT QUARANTE. 259 n'avoient plus de fiel dès qu'ils avoient ri; & que rien n'appaisoit mieux une affaire quelconque, que de laisser les bons & les mauvais plaisans, s'exercer & s'épuiser sur elle.

XXXVII.

Un degré d'industrie équivaut à soixante degrés de travail. L'industrie n'est autre chose que le secret d'amasser le plus d'unités physiques, avec le moins de bras qu'il est possible. Il faut donc encourager les méchaniciens qui rendent à la culture des terres, cette soule de bras employés aux arts de luxe. Et c'est ce que je sis.

XXXVIII

Des sentences rimées naissoient toutes formées dans ma tête, & je versisiois ces maximes tout comme *Pibrac*, parce que les pensées se retiennent plus aisément, quand elles ont une tournure mesurée.

Ces quatrains étoient pour le peuple, voulant inspirer de bonne heure à la jeu-

R. 2

Lire 260

360 L'AN DEUX MILLE

nesse la haine du vice, & l'amour de la vertu; car, quoique ce soit là une phrase vulgaire, tout se réduit là.

Je vis un jeune homme inexpérimenté qui se glissoit chez une semme, qui ne portoit pas le nom de courtisanne, mais qui étoit cent sois plus dangereuse. Je remis au jeune homme ce quatrain.

Plus le vice est prosond, & plus il a d'appas;
Il va toujours en masque, & n'est rien que seintise.
C'est aux écueils, qui ne paroissent pas,
Que le navire neus se brise (g).

Une statue qui représentoit le tems, sortoit de l'attelier du sculpteur, il y manquoit une devise, j'y attachai celle-ci:

Tems! fous qui les plus forts sont enfin abattus,
Que tes rigueurs nous sont propices!
Quand tu nous ôtes les délices,
Tu nous fais aimer les vertus.

Un jeune peintre venoit d'achever un

⁽g) Si les courtisannes ne faisoient que ruiner un jeune homme, ce ne seroit rien; mais elles l'ac-coutument à parler & à penser comme elles.

QUATRE CENT QUARANTE. 261 mbleau où se trouvoit la figure héroïque & sainte de la tempérance, je lui donnai ces vers pour mettre au bas.

Les loix qui reglent nos plaisirs,

Ne sont pas des loix inhumaines.

La nature & le ciel ne bornent nos desirs,

Que de peur d'accroître nos peines.

XXXIX.

Je vis une statue environnée d'inscriptions mensongeres, & qui insultoient à la crédulité ou à la foiblesse du peuple, je les essaçai; & comme celui à qui l'adulation avoit érigé cette statue n'avoit point mérité de la patrie, je tournai sa tête du côté du dos, je repliai les jambes & rendis la figure hideuse; elle ressembloit alors à sa mémoire.

. X L.

J'appésantis mon bras sur les infideles dépositaires des sonds publics. Il y avoit un grand nombre de gens puissans qui étoient fort intéressés à ce que l'ordre de comptabilité du royaume sût enveloppé de ténebres.

 \mathbb{R}_3

Des gens en place distribuoient l'argent avec profusion, sous le nom de dépenses secretes, dont ils ne rendoient point de compte à leur département, soit afin d'en augmenter leur fortune particuliere, soit afin d'acherer des créatures. l'examinai rigoureusement l'emploi des fonds que chaque homme en place devoit fournir à chacun des départemens. Je défendis l'argent du roi, comme une lionne défend ses petits; j'empêchai le désordre, les gaspillages, les dépenses inutiles, les friponneries, les doubles emplois, & ma tête eut besoin de toute sa force, pour s'enfoncer dans cette épouvantable arithmétique. Cette partie méchanique de l'administration des finances, fut ce qui me coûta le plus. Il fallut me livrer à un travail opiniâtre, mais je dévorai ce travail pénible & dégoûtant par amour pour les intérêts du prince & de la patrie, & au bout de cette tâche importante, je donnai des chiquenaudes incisives an nez de tous les fripons; ce qui annonçoit à toute la terre qu'ils avoient volé le roi & l'état. Oh! que de nez camus!

QUATRE CENT QUARANTE. 263

X L I.

Un homme qui demande l'aumône à un autre homme, & dont la 'subsistance par conséquent est fondée sur ce qu'on lui accorde, ou ce qu'on lui resuse, mérite l'attention du gouvernement.

Je n'eus pas la cruauté de rendre les mendians beaucoup plus à plaindre qu'ils ne l'étoient; car il faut les châtier, & non les faire périr dans des dépôts. Je les renvoyai chacun dans leur paroisse, au lieu de leur naissance, & là, comme on connoissoit, plus qu'ailleurs, leurs revers ou leurs vices, des préposés leur imposoient la tâche à laquelle ils étoient propres. Une correction sévere les obligeoit au travail, & quiconque d'entre eux sortoit du district, de sa paroisse, y étoit ramené forcément pour subir la peine due à sa désobéissance. Par ce moyen il n'y eut plus de vagabonds.

XLII.

Je fis observer les loix qui attribuent R 4

au chef de la maison, l'empire sur tous les individus qui la composent; car partager la puissance me parut la plus grande des erreurs, la plus propre à somenter les discordes. La puissance physique des semmes est déjà très-grande; si la loi leur donnoit autant d'autorité qu'aux hommes, ceux-ci me seroient-ils pas bientôt dans la dépendance la plus abjecte? Tout mari devint maître absolu dans sa maison.

XLIII.

Comme mon haleine devenoit dévorante lorsque je voulois la faire servir au bien de l'humanité, d'un souffle je volatilisai (& plus promptement que le creuset du chymiste) tous ces diamans qui insessent la France, & qui sont payer tous les maux qu'ils ont occasionnés, pour les extraire des mines & les apporter en Europe. Ce luxe puéril & ruineux excita puissamment ma vigilance & mon indignation, & je crus rendre un service essentiel à la patrie, en ne laissant aucune trace de ces brillans

QUATRE CENT QUARANTE. 265 perfides, achetés du fang des hommes, & qui ne servoient qu'à alimenter de toutes les vanités connues, la plus creuse & la plus misérable.

Funestes diamans! criai-je tout haut, vous deviez faire aux hommes tout le mal possible; parce que vous avez causé dans l'origine tous les maux possibles à l'humanité. Hélas! au Brésil, pour conserver aux rois le monopole des diamans, cinquante lieues quarrées autour des mines sont désertes, & l'on pend au premier arbre quiconque est trouvé dans les environs, s'il ne prouve qu'il y avoit affaire. Lapidaires! diamantaires! je vous dévoue à l'anathême. Que vous & vos marchandises disparoissent de dessus la terre.

XLIV.

Je défendis la chasse à ces gentillâtres, qui s'en faisoient un droit pour porter préjudice aux gens de la campagne; n'étant pas juste, que pour le plaisir d'un chasseur, des laboureurs ou vignerons, soussirissent

quelque dommage, & je déchirai (avec une for e de fureur, je l'avoue) le code absurde & féroce de ces loix pénales, qui régloient la chasse pour le plus fort du canton, & qui avoient osé égaler la vie des bêtes à celle des hommes.

La chasse punit, il est vrai, celui qui s'en fait une occupation, au lieu d'un simple délassement. Il devient fauvage & farouche; il perd les idées morales; il ne connoît plus d'autre plaisir que d'errer dans les bois & dans les campagnes; il ne sait plus parler que des événemens de la chasse, & il perd les jours les plus précieux dans ce violent exercice, qui rend robuste son estomac, mais pour affoiblir d'autant plus sa tête, & la rendre peu pensante: il finit, ce déterminé chasseur, par vivre avec des chiens & des piqueurs, & par mettre au rang des prouesses, un sanglier blessé, & au rang des accidens notables, un gibier qu'il a manqué. Les entreprises du lendemain, sont d'abattre des perdrix & de massacrer des lievres. Eh! qu'a-t-on besoin,

QUATRE CENT QUARANTE. 267

dites-moi, d'une ame raisonnable pour franchir des fossés, pour grimper des collines, pour braver le froid & le chaud, pour pousser des clameurs & des huées extravagantes à la piste des animaux, pour se transporter de joie si l'on a fait quelque capture, ou pour se frapper le front de rage & de colere si le gibier a échappé?

Déchirer par passe-tems d'innocentes créatures; se faire un jeu de leurs souffrances, & cela pour hâter une digestion / un peu laborieuse; trouver une volupté dans les terreurs & les angoisses des pauvres animaux sugitifs, sans que le besoin ou la faim vous presse; sont-ce là des jeux dignes de l'homme qui devroit respecter le créateur des êtres sensibles, jusques dans les animaux qu'il a soumis à la douleur?

Optez, cruels chasseurs, (m'écriai-je) embrassez le système de Descartes, lequel contredit ouvertement la raison, ou jugez-vous friands d'un plaisir séroce. Vivez dans les bois, impitoyables & durs chasseurs; chérissez de presérence la compa-

gnie des chiens & des lievres; oubliez toute autre affaire; & quand vous aurez perdu, à courir les bois & les broussailles, les heures les plus intéressantes de la vie, faites encore le soir l'histoire d'un jour que vous aurez si dignement employé pour la patrie & pour vous-mêmes.

Chasseurs! si, semblables à Nembrod, à Hercule, vous dirigiez vos attaques contre les bêtes féroces qui dévastent les troupeaux, & dévorent quelquefois les bergers, vous feriez une noble guerre aux monstres que la crainte & la foiblesse sont forcées à respecter; mais vous ne tuez pas ces animaux, vous poursuivez les plus craintifs, lorsqu'ils se sont gorgés des choux, de la salade & des graines des malheureux paysans, obligés de supporter encore cet impût, plus funeste que l'intempérie des saisons. & ces dévorés ont souvent à défendre leur vie contre la férocité d'un garde-chasse assassin, & qui l'est, (ô honte! ô douleur!) qui l'est impunément.

Maudite chasse! Les barbares qui inon-

QUATRE CENT QUARANTE. 369 derent l'empire vers le commencement du cinquieme siecle ont ennobli cet exercice, parce qu'il étoit de leur goût; & il faut que nos terres fertiles soient ravagées pour l'amusement privilégié de quelques êtres oisifs, incapables d'apprécier le prix du tems & les devoirs de l'humanité.

XLV.

Je rencontrai un pauvre auteur qui couroit de toutes ses forces, & qui couroit après le directeur de la librairie. J'ai un mandat, crioit-il, je m'en vais au Marais, on me dit qu'il est au faubourg S. Honoré; je croyois que tout étoit fini, lorsque le cen-seur avoit approuvé; oh! point. L'homme en place désend tous les livres; il m'a rayé.

—C'est que c'est plutôt fait & plus facile que tout le reste, lui répondis-je, ceux qui ne lisent point, n'aiment point les livres.

Je tirai de ma poche de quoi dédommager ce pauvre auteur, & je lui remis ce quatrain, pour qu'il le portât au directeur de

la librairie, de la part de Théocrite & de M. François de Neucháteau.

Eh! pourquoi voulez vous qu'on pense & qu'on écrive,

Lorsque l'ame est contrainte & la plume captive? Ce qu'il faudroit écrire, un censeur le proscrit. Ce qu'il ne proscrit pas ne doit pas être écrit.

XLVI.

Un homme disoit à un autre : « vous êtes un sot, avec tout votre esprit, vous ne réussissez point. Depuis que je vous connois, je ne vous ai point entendu une seule sois parler de vos talens. On cessera bientôt d'y croire. Voyez un tel, il se loue intrépidément lui-même dans les seuilles périodiques. Mais, répondit l'homme modeste, c'est une vanité méprisable que de parler de soi; & je pense qu'on n'en impose à personne. —Vous vous trompez, répartit l'autre, on commence par se moquer de celui qui préconise son mérite; on finit par oublier que les louanges que l'on a entendues sont sorties de sa propre bouche;

QUATRE CENT QUARANTE. 271 on les attribue à un autre, & on loue enfin, avec la multitude, celui que l'on tournoit hier en ridicule; un éloge répété, est l'eau qui tombe goutte à goutte, & qui perce (comme le dit Quinault) le plus dur rocher. »

J'écoutois ce dialogue. C'étoit deux auteurs qui conversoient ensemble, & qui portoient, comme on le voit, un caractere bien différent.

J'arrêtai l'auteur orgueilleux, & je lui dis devant tout le public : tu ressembles parfai-, tement au coq-d'inde : quand on s'arrête pour regarder cet animal, il se gonsle, fait la roue & rougit sa crête jusqu'à être prêt à me crever.

XLVII.

Je ne suis jamais gai quand j'entends de la musique tendre, dit Shakespear: on sait mieux alors que d'être gai, on est ému, touché, attendri. On en peut dire autant d'une composition théâtrale qui remue l'ame. Qui craint de s'attendrir, a dit quelqu'un, craint d'être bon.

Je fus de l'avis de Shakespear; je donnai le prix à la musique sentimentale & aux drames, dont on pouvoit dire, pectora mol-lescunt.

LXVIII.

La tragédie françoise me sit beaucoup rire, sur-tout de la maniere dont elle étoir jouée. J'assissai à la mort de César, par Voltaire. Quelle œuvre mince! Quel cadre étroit! Quel misérable ensantillage, substitué à la majesté de l'histoire! On ne pouvoit pas désigurer plus complettement le ches-d'œuvre de Shakespear; Voltaire n'avoit pas su lire son superbe, son admirable original. Des acteurs encore plus ridicules que la piece, mirent en jeu une bonne humeur, qui se termina par une sincere pitié sur la pauvreté réelle du théâtre françois.

Le poëte tragique, livré à la froide symétrie, s'étoit presque toujours écarté du tableau historique qui, dans son ensemble, avoit sa vérité. Il l'avoit coupé mal-adroitement, pour

QUATRE CENT QUARANTE. 273.

le faire entrer forcément dans le cadre des regles. Ainsi il s'étoit privé des scenes les plus neuves & les plus intéressantes; car c'est le sujet qui doit modifier l'action théâtrale. La resserrer lorsqu'elle doit être étendue, lorsqu'elle doit exposer de grands mouvemens, c'est manquer à l'art, à l'intérêt, à la vérité'; c'est sacrisser les plus grandes beautés, à des regles desséchantes qui ne sont que détruire l'illusion, en ôtant un libre essor aux mœurs & au caractère de chaque personnage.

La tragédie françoise ensuite étoit, pour la multitude, un effet sans cause, & qu'est-ce qu'un ouvrage moral dont le but ne sauroit être saisi, & qui ne peut rien dire à la multitude? Eh! parlez-lui de ses mœurs, de sa fortune, de sa position actuelle, elle vous entendra?

Quelle étude plus digne du poëte que de bien connoître ce qu'il doit enseigner à son siecle, & d'approprier son drame aux circonstances!

Mais au lieu d'un tableau vivant & animé, Tome III,

le poëte tragique avoit métamorphosé Melpomene en un mannequin, dont l'attitude étoit perpétuellement bizarre & ridicule. Cette carricature étrange offroit d'ailleurs le même moule dramatique pour tous les peuples, pour tous les gouvernemens, pour tous les événemens terribles ou touchans. Serviles adorateurs de ce qui s'étoit fait & absolument dépourvus d'invention, les poëtes oubliant la grande destination de l'art, avoient fait des pieces factices en voulant les ajuster à celles des anciens. Toujours le même protocole, toujours des tableaux de pure fantaisse, & le goût le plus faux qui air jamais existé chez un peuple, détruisoit incessamment la vérité historique, & comptoit la remplacer par une vaine élégance.

Je chassai les pitoyables acteurs tragiques, avec l'éternelle famille d'Atrée & d'Agamemnon; je sis la guerre à ce mauvais goût, à cette déclamation amphatique, froide & forcenée, le son le plus désagréable qui puisse frapper une oreille sensible. Je mis en suite, du même bond, ces au-

QUATRE CENT QUARANTE. 275° teurs qui vont pillant des pieces de théâtre dans de vieux recueils, pour les offrir ensuite gonssées de rimes nouvelles & sonores; & puisqu'ils étoient impuissans à nous donner le tableau fidele des mœurs & des gouvernemens anciens & modernes (h), je leur défendis de toucher aux sujets nobles & graves, émanés de l'histoire. Le peuple qui s'ennuyoit étrangement de tout ce fatras, me remercia d'avoir fait disparoître cette charge grotesque, que des journalistes & des académiciens lui avoient dit d'admirer. Tragédie françoise (i) & farce

⁽h) Cromwel & Guise ont une toute autre physionomie que Xipharès & qu'Hypolite, & je pense que ces nouveaux personnages exigeroient une autre sorme dramatique que celle du divin Racine.

⁽i) Il est indubitable que les tragédies de Racine, de cet excellent versificateur, ont un défaut bien caractérisé; défaut qui vient du courtisan & du galantin de la cour de Louis XIV. Que ce défaut soit insensible pour plusieurs littérateurs & académiciens, chez qui un préjugé de

devinrent synonymes; le spectacle national; entiérement changé & refondu, offrit de l'intérêt, de la gaieté, de l'instruction; & l'emploi d'écrivain dramatique, pour la premiere sois, sut connu & chéri de la nation entière (k).

goût devient le préjugé le plus difficile à détruire, foit; mais il est d'autres hommes qui ne sont pas tout-à-sait subjugés par l'illusion des beaux vers. Je citerai l'impression que me sit la premiere sois la tragédie de Mithridate. Jamais aucune piece ne m'avoit autant intéressé que les premieres scenes de cette tragédie. Le héros paroît; il prononce ce beau : je suis vaincu, digne de Corneille: l'admiration est au comble. Il dit ensin qu'il est amoureux, & tout disparoît; je ne vois plus que de la misere, de l'intrigue, de la sottise, de l'enfantillage en très-beaux vers. Ceci n'est pas du raisonnement, lecteurs, prenez garde, c'est du sentiment.

(k) Voyez l'ouvrage que j'ai publié sur cet objet en 1773, intitulé: du théâtre, ou nouvel essai sur l'art dramatique, qui me valut alors de la part des journalisses, pas un raisonnement, mais bien de grosses injures.

QUATRE CENT QUARANTE. 277

$\mathbf{X}^{\mathsf{L}} \mathbf{L}^{\mathsf{L}} \mathbf{I}^{\mathsf{L}} \mathbf{X}^{\mathsf{L}}$

Un auteur crioit : je suis injurié, grossiérement injurié par un serpent sorti d'un autre serpent, dont le nom est encore infect. -Comment est-il fait ce serpent? -Il est de médiocre grosseur; il porte un rabat au col; il mord une férule qu'il couvre d'écume; il a pour repaire un college, où il est connu & honni sous le nom de Geoffroi. -Eh! laisse le serpent siffler; il rentrera bientôt dans son trou. L'injure qu'on méprise tombe d'elle-même; si on s'en fâche, on la fait valoir. Va, bon jeune homme, il n'est point de critique plus dur que le pédant, qui ne mérite pas même d'être critiqué; les Geoffroi, les abbé Aubert, toute cette race marche sur le ventre; hé! méprise la race méprisable, ou bien prends. pour devise cet hémistiche d'un vers grec:

: Moque-toi du moqueur.

L

Un homme en place crioit tout aussi S 5

douloureusement que mon jeune auteur: je veux annéantir tous les livres; oui tous; parce qu'on a fait un pamphlet contre moi, & gu'on en médite un autre. Pourquoi des livres, puisqué je ne lis pas? A quoi servent les livres? à faire raisonner le peuple, & je ne veux pas, moi, qu'il raisonne : c'est à lui de suivre le mouvement qu'on lui imprime. Destruction des livres! Guerre aux livres! Une armée d'espion, de commis & d'exempts pour empêcher l'approche d'un Livre, car ces maudits livres font le tourment de ma vie & m'obligent de mesurer mes actions; puis ces livres disent tout, & reve-"lent les actions les plus secretes. On n'est amais tranquille avec ces livres babillards. . Au feu, au pilon, au cachot tous les livres (1), fi l'on ne peut y mettre tous les

⁽¹⁾ J'ai vu sur les frontieres les comm des fermes saisir un roman, un Télémaque, un bréviaire, un livre d'évangiles, & les envoyer ficelés & plombés à la chambre syndicale de Patis, goussire d'où rien ne sort. Ce sont des livres,

QUATRE CENT QUARANTE. 279
auteurs. C'est un crime que d'écrire. — C'est
un droit inhérent à l'homme, repris-je,
puisqu'il a celui de penser. Or, penser, parler,
écrire sont synonymes; car cette opération
intellectuelle est la même. L'imprimerie est
un don visible de la divinité, par lequel
elle a voulu contre-balancer les maux que
les tyrans pourroient faire à l'espece humaine. L'imprimerie est une désense auguste
& légitime, qui n'a ni violence ni cruauté. —
Mais je crains la satyre. — Je le crois. —
Mais je suis sort. — Frappez donc; mais
apprenez qu'il n'y a point d'action sans
réaction.

L I.

Je fus l'exécuteur d'une loi qui me plut

crioient-ils, & une lettre ministérielle nous enjoint de saisir tous les livres quelconques; arrangez-vous à Paris avec les ministres prohibiteurs. Ainsi ces misérables donnoient une extension ridicule & forcée à une simple lettre, qui n'avoit pas forme de loi. Ces pauvres attentats sont que les étrangers nous méprisent. Il n'y a point en politique d'action indissérente.

beaucoup. Elle convenoit à un siecle où l'on devore ses capitaux, où un jeune prodigue est à peine en possession de son bien, qu'il dissipe en deux ou trois années la fortune de ses ancêtres. Cette loi portoit interdiction de vendre son héritage. On l'a reçu de ses aïeux; on le doit à ses descendans.

Mais si le gouvernement lui-même est prodigue, s'il veut toujours jouir sans mesure, s'il mange l'avenir, détruit le passé, desseche le présent; s'il a donné aux particuliers l'exemple fatal d'anticiper sur ses revenus, & de dévorer le fond de ses richesses... Que deviendra la loi, l'excellente loi? Je sis mon devoir, je la publiai, parce que je plaignois la génération surure; elle sera plus pauvre que jamais, si l'argent va toujours se réunir à la masse satale de ceux qui en possedent déjà beaucoup.

LII.

Tout ce qui concerne les travaux de la campagne & la réproduction des végétaux fut si bien protégé, honoré, encouragé.

QUATRE CENT QUARANTE. 281 que le siecle s'appella le fiecle agriculteur. Ce titre en valoit bien un autre.

Les agriculteurs distingués porterent trois épis entrelassés à la boutonniere de leurs habits.

La paysan, vu comme agriculteur, passeur; pêcheur & chasseur, doit être considéré comme le véritable Atlas, portant le globe de la terre sur ses robustes épaules; car c'est par lui que le genre humain subsiste.

LIII.

J'établis un tribunal où des juges du point d'honneur prirent connoissance de ces injures personnelles qui mettent un citoyen dans le cas de désobéir aux loix, ou de porter la conscience d'un affront non essacé. J'étendis cette jurisdiction sur tous les ordres de citoyens; parce que je voulus que l'honneur sût le premier des trésors, & qu'il sût en sûreté contre cette multitude de délits qui blessent & qui offensent si vivement les ames délicates & sensibles.

LIV.

Un homme avoit fait une mauvaise action, il se disposoit à parler; je lui dis: tu vas faire mille mauvais raisonnemens pour pallier ta faute; reste avec la premiere.

L V.

Je condamnai un athée à vivre seul. Qu'est-ce qu'un athée? C'est un homme qui s'est isolé, qui s'est fait le centre de l'univers, qui ne peut plus avoir ni désirs élevés, ni espérances consolantes: c'est un égoïste qui n'a détruit un être suprême que pour se faire l'être par excellence. Il faut qu'il vive seul, ainsi qu'il sera un jour; car l'enser sera d'être seul; seul... Cette idée fait frémir.

LVI.

Je vis que les esprits commençoient à s'échausser sur les intérêts publics, & que la nation portoit son activité sur des objets enfin dignes d'elle. Tant mieux, m'écriai-je;

QUATRE CENT QUARANTE. 283 car l'oubli des principes de la morale & de la politique, conduit nécessairement un empire à sa ruine. Qu'on se rapproche le plus que l'on pourra de la nature; elle fait toujours des loix plus heureuses que celles que nous nous donnons.

LVII.

Il y a, dit Montaigne, des condamnations plus crimineuses que le crime. Je sus de son avis, & je sis brûler des procédures honteuses; parce qu'il n'étoit pas bon qu'on gardât la mémoire de certaines iniquités.

LVIII.

Les crimes commis pas les fanatiques ne leur inspirent point de remords. Ils dorment tranquillement sur leurs forfaits; leur conficience ne leur dit rien; c'est envain qu'ils ont outragé la nature. La religion qu'ils croient avoir vengée, leur assure une paix assireuse, mais réelle pour leur cœur. Ne voilà-t-il pas le sentiment le plus horrible qui puisse dénaturer le cœur de l'homme?

Toutes les idées morales vont s'éteindre dans une frénésie réligieuse. Alors le fanatique frappe aveuglement; il devient le plus monstrueux des êtres.

On m'avoit dit qu'il n'y avoit plus de fanatiques, j'en déterrai quelques-uns à qui il ne manquoit que les circonstances pour épouvanter de nouveau la terre. Je les châtiai si rudement, que tout en s'appellant martyrs, ils surent obligés d'appeller à leur secours quelqu'un qui fermât leurs cicatrices, & ce soin dérangea pour quelque temp leurs idées attrabilaires & cruelles.

LIX.

Les charges de judicature ne furent plus mises à l'encan; ce qui faisoit dire à Seneque que les magistrats, après avoir acheté la justice en gros, trouvoient du profit à la revendre en détail.

L X.

Je dis à un homme qui venoit de faire une dédicace: pauvre sot, qui t'attaches à

QUATRE CENT QUARANTE. 285

louer les grands; tu ne sçais pas que leur amour-propre est blâsé comme leur palais; ils ne sentiront pas plus la louange la plus fine & la plus délicate, que la sauce exquise que doit leur servir ce soir leur maître d'hôtel; tu perds ton tems & tes paroles.

LXI.

J'apperçus un château fameux, il manquoit une inscription au frontispice; j'y mis ces vers:

Mange dessous un dais, dors dedans un balustre; Sois petit-fils de mille rois; Si de l'humanité tu méconnois les loix, Tu ne seras qu'un criminel illustre.

LXII.

Quel vaste champ de vérités il reste à découvrir dans la morale, la physique, la géométrie! Nous sommes encore sur le bord d'une immense carrière, & vous vous donnez le nom de sçavants, messieurs de l'académie. Savans! Oh! renoncez à ce titre.

LXIII.

J'entrai furtivement dans la chambre d'un poëte, disciple de Voltaire; il composoit une tragédie, & lisoit attentivement tous les poëtes tragiques; il en enlevoit des hémistiches, qu'il écrivoit à part sur un cahier qu'il ensonçoit dans un tiroir reculé de son bureau. Je lui criai aux oreilles: tu pilles! Puis je disparus.

Je rencontrai un autre poëte qui sur douze tragédies n'en avoit qu'une qui n'avoit pas été sifflée. C'étoit par-là qu'il se pavanoit & qu'il s'estimoit un grand homme, & qu'il se meloit d'apprécier les defauts de tous les ouvrages imprimés, à l'exception des siens.

Je le condamnai à parler dans une chaire, sur le génie, sur l'éloquence, sur la grace & la vie du style; c'est-à-dire sur tout ce qui lui étoit étranger; ce qui amusa le public & sit rire quelque tems.

LXIV.

Je trouvai que les places des spectacles

QUATRE CENT QUARANTE. 287 décens, étoient à un prix trop haut. Quand on a accoutumé un peuple à de certaines jouissances, c'est un crime d'abuser de son goût en les lui faisant payer cher (m). Il y a des habitudes que l'on doit respecter.

Et j'embrassai, sous le nom de jouissances, tabac, sucre, aromates, parsums, &c.

LXV.

Les corvées alloient mal; je les fis bien aller; je payai les travailleurs qui ci-devant travailloient mal, & faisoient de mauvaise besogne, parce qu'ils travailloient malgré eux & sans profit. Il n'en sur pas de même lorsque je portai un sac d'argent sous mon bras; je n'eus besoin alors que de la

⁽m) Le parterre de la comédie françoise, qui étoit à 20 sous, a passé subitement à 48 sous. On n'a obtenu pour ce haussement de prix, qu'une banquette étroite, incommode; les issues sont génantes; je ne connois pas de situation plus pénible que celle de se voir ensermé dans ce parterre; mon plus grand étonnement, c'est de le voir rempli.

moitié des travailleurs. Libres & payés, ils abrégerent le tems, & les chemins furent bien construits. Il falloit auparavant recommencer les chemins avec de nouvelles dépenses; il ne sut plus question de cela. C'est qu'il n'y a que la bonne volonté qui fasse bien aller les bras; & tant que vous contraindrez, vous n'aurez pas seulement de bons piocheurs.

LXVI.

J'apperçus une vilaine muraille, empreinte humiliante de servitude, qui coupoit désagréablement & gâtoit de belles promenades, qui interceptoit l'air & la vue, & parquoit des citoyens comme on fait des moutons. Jadis la Chine éléva une muraille contre l'invasion des Tartares. Ici c'étoit les Tartares qui avoient bâti la muraille odieuse. Or, comme un système financier est toujours petit, puéril, misérable; qu'il n'y a rien de si bas, de si cruel que cette espece d'hommes, qui apportent les plus grands obstacles à la tranquillité & à la prospérité nationale, je condamnai

QUATRÉ CENT QUARANTÉ. 289

cette muraille, qui chagrinoit un bon peuple, lequel étoit assez soumis, & donnoît assez d'argent pour qu'on lui épargnât cette douloureuse humiliation; car il la regardoit commme un malheur & comme un outrage. Or, pourquoi faire de la peine à un peuple qui ne demande qu'à aimer, & qui paye avec gaieté, pour peu qu'on lui dérobe la vue des chaînes qu'il porte, ou qu'on les lui décore de quelques fleurs?

Cloîtrer une ville immense & extrêmement peuplée, le centre & l'appui de toute la puissance royale & de toute sa grandeur, c'étoit déshonorer une capitale antique, slétrir les monumens qu'elle renserme dans son sein, diminuer l'admiration des étrangers, qui soupiroient comme les nationaux, en rencontrant sur une ligne circulaire les éternelles traces de l'impôt accablant. S'il faut qu'il existe, pourquoi du moins ne pas cacher aux yeux ce qu'il a de triste? pourquoi lui donner une surface aussi effrayante? Si le citadin sortoit pour aller respirer l'air

Tome III.

pur de la campagne, il rencontroit une clôture immense qui ne lui permettoit d'entrer dans les champs qu'après avoir trouvé dissicilement l'issue rare ou étroite d'où l'impôt rigoureux sembloit lui crier encore par la bouche des commis; tu sors, en rentrant tu seras fouillé. J'e partageai l'affliction du peuple, & ce ne sut pas infructueusement, graces à mon bras.

Celui qui avoit donné le plan & le projet de cette muraille, ayant dégradé le titre d'académicien, son nom n'en devint pas moins une injure, & signifia dans la langue publique, l'ennemi du bon peuple.

LXVII.

Un boucher alloit tuer un veau, & son garçon levoit un coutelas pour éventrer un agneau. J'arrêtai leurs bras, & leur dis: qui t'a permis de tuer l'espece-enfant? Si son te l'a permis, moi je te le désends; aucun de vous ne tuera ni veau, ni agneau; personne donc ne lit dans l'avenir; on ne donne pas le tems à la nature de réparer ses

QUATRE CENT QUARANTE. 291 pertes. O prévoyance, prévoyance! que tu es rare parmi les hommes! Ils ne fongent point à la propagation de l'espece, comme si la nature pouvoit suffire à leur avidité. Le Caraïbe vend son lit le matin, ne prévoyant pas qu'il en aura besoin le soir; & l'homme en société étourdi & sans prudence ne prendra pas la moindre précaution pour conserver l'espece. Il mangera les veaux, les agneaux, les poulets, & puis il s'étonnera de n'avoir ni bœuss, ni moutons, ni poules. Ne ressemble-t-il pas alors au Caraïbe qu'il pleure le soir, parce qu'il n'a pas su prévoir

LXVIII.

du jour?

le matin qu'il devoit se coucher à la fin

On confond quelquefois le devoir avec la vertu; parce que cela se ressemble. On couronnoit en ma présence une fille sage qui avoit sui les garçons; une autre qui avoit soulagé son pere, on la donnoit en spectacle. Rien ne prouvoit mieux la morale du siecle. Un prédicateur célébroit encore en chaire ces

vertus, ignorées de celles qui les possédoient 3 · la vertu devenoit une représentation théatrale. C'étoit bien, si l'on veut, mais cela ne me satisfit pas. Je respectai le seigneur, la rosiere, le peuple qui l'environnoit. Cette fête pouvoit ramener au devoir, & cela fuffisoit pour qu'elle ne sût point interrompue; mais la vertu est au-delà du devoir. Je ne dis mot, car j'avoue que je n'avois pas assez de connoissances morales pour peser dans le dix-huitieme siecle le devoir & la vertu. Tout ce que je sçais, c'est que la vertu est au-delà du devoir, & qu'une rosiere n'eût-elle fait dans toute sa vie qu'une bonne action moralé, est bien au-dessus d'un gagne-prix d'académie.

LXIX.

Je vis un adolescent d'une physionomie intéressante, & jelui demandai : qu'apprenezvous dans cette grande maison où je vois des grilles, des portiers, de longues robes noires?

— J'apprends du latin, me dit-il. — Ensuite?

— Du latin encore. — Quoi! pas autre

QUATRE CENT QUARANTE. 293 chose? — Quelquefois quelques mots grees.

- Et c'est pour cela, mon petit ami, que vous avez avez quitté la maison paternelle,

& les falutaires exercices de la campagne?

Je m'adressai aux robes noires & je leur dis: qu'enseignez-vous à ces enfans qui sont dans l'âge de croître & d'apprendre? Du latin, me dirent-ils, & un peu de grec, quand ils ont de la mémoire. Mes yeux étinceloient de colere : pédant ! m'écriai-je. - On ne nous paye que pour cela, me répondirent - ils en tremblant. Hé quoi ! dis-je, du latin? N'y a-t-il plus ni art, ni métier, ni science exacte, ni membres à développer parmi cette jeunesse? Que feront tous ces enfans de cette langue à-peu-près inutile? Et les exercices du corps, & l'équitation, & l'art de nager, & les langues vivantes, & la connoissance des plantes usuelles, où tout cela s'apprend-il? Les pédans resterent muets.

Quoi! voilà donc l'instruction publique? Du latin! L'instruction publique est restée au même point depuis nombre de fiecles,

& l'on pensionne des régens qui font leurs classes comme les chanoines disent leur office, & qui bornent à des phrases latines & insignifiantes tout ce qu'on peut enseigner dans le dix-huitieme siecle. Quoi ! un établissement national s'est borné à ces petites idées pédantesques, & l'on parle de Rome à des enfans nés à Paris! Que leur fait Rome? Qu'y a-t-il de commun entre les devoirs de la vie civile & cette ancienne cité? Que peut deviner le fils d'un bourgeois sur cette ancienne maîtresse du monde, & que rapportera-t-il pour son bien-être de la fréquentation de ces auteurs latins? Il perdra sa santé dans ces études stériles, & il sortira du college avec cette sottise présomptueuse qu'il aura reçuè de ses maîtres.

Soudain je fis un geste & je fis venir des écuyers avec des chevaux, des menuisiers, des charpentiers, des serruriers & quelques dessinateurs. Les enfans bondirent de joie en quittant la plume pour le marteau & le compas. Ils s'élancerent sur les chevaux & leur visage triste s'anima des plus vives

QUATRE CENT QUARANTE. 295 couleurs. L'escrime, le pugilat ne surent pas oubliés (n). Je donnai un métier à chacun de ces pauvres enfans, & ils n'entendirent plus parler de ce bas flatteur, de

(n) Le mot virtus, le mot vir dérive de is, force, courage; c'est l'appanage du sexe viril, pour braver les périls, pour vaincre tout obstacle.

Dans les ouvrages les plus ordinaires, il faut joindre la force à la dextérité; par exemple, pour graver en taille-douce, pour broder des habits à l'éguille, les maîtres & marchands brodeurs que j'ai vus à Lyon, employent plus volontiers des garçons que des filles, quoique celles-ci leur coûtent un grand tiers de moins. Vir magis patiens laboris quam famina.

Nulle vertu sans la force du corps & celle de l'ame. Les sémi talens ne sont tels que faute de courage & de force. Un Charles XII étoit tout nerf. Un Pierre le Grand avoit un corps robuste, un esprit plus inflexible que tout autre, un cœur plus ferme, plus constant, une volonté plus forte, une intelligence plus active que tous les Russes ensemble.

Comme on n'obéit qu'à la force, donnons-la donc au corps & à l'ame. Le courage se peut enseigner, je crois, comme l'équitation.

T 4

ce biberon nommé Horace, que les régens n'entendent pas eux-mêmes & qu'ils expliquent toujours, dans l'intervalle de leurs exercices. Un peu d'histoire naturelle amusoit ces jeunes gens & disposoit leur esprit à voir les merveilles de la création.

On étudioit leur goût, & dès qu'ils montroient un penchant décidé pour une science ou pour un art, on les livroit à des maîtres particuliers; ils étoient obligés, à vingt-deux ans, de voyager jusqu'à vingt-six, de s'éloigner de la capitale, & tous les huit jours ils devoient écrire ce qu'ils avoit vus, & c'étoit sur ces rapports qu'ils étoient jugés pour obtenir les places de la vie civile.

Les régens demeuroient stupésaits autour de moi, & comme j'avois abattu leur chaire, ils attendoient de moi un dédommagement. Peu leur importoit l'instruction, mais bien le revenu d'icelle. Et quelle histoire enseigniez-vous à ces pauvres ensans? — Les histoires Greques & Romaines, où il est dit à chaque page qu'il faut détesser tous les Rois, comme autant de tyrans; qu'on a bien sait de chasser Tarquin, de tuer César;

QUATRE CENT QUARANTE 297 que tous les conspirateurs furent de grands hommes; que Caton, Brutus, qui se tuerent, firent en cela de très-belles actions. - Et c'étoit le Roi de France qui vous payoit pour enseigner à tous ces enfans le fanatisme d'une liberté imaginaire? pour préconiser deux fois par jour les anciennes républiques? pour rendre aux jeunes habitans de la bonne ville de Paris la royauté odieuse ? pour imprimer dans leur cerveau des idées absolument contraires au gouvernement fous lequel ils doivent vivre? Ah! si vous n'aviez pas été des maîtres ennuyeux & plats, que seroient devenus vos disciples avec des principes si opposés à la monarchie? Mais heureusement ils n'ont pas entendu les auteurs que vous traduisiez (o).

⁽⁰⁾ On lit dans l'histoire de Florence un fait qui mérite d'être connu. Un régent de college en 1476, ayant pour souverain Galeas, duc de Milan, s'étoit prévenu jusqu'au fanatisme en faveur du gouvernement républicain. Sa tête exaltée par la lecture des auteurs grecs & latins, yantoit à ses écoliers l'avantage d'être né dans

J'armai mon bras, & tous les colleges furent détruits pour faire place à des gymnases où rien ne contrarioit la liberté de l'enfance, le développement de ses forces physiques & encore moins de sa jeune raison avide & curieuse.

LXX.

Trois armées dans une vaste plaine alloient combattre & s'égorger. Comme de toutes les extragavances humaines, celle-ci me paroît la plus forte, & que j'appelle démence & frénésie ce prétendu courage ; comme

une république, & déploroit le malheur d'un fujet soumis à un souverain. Il échaussa tellement de ses idées trois de ses disciples, qu'ils firent serment entre ses mains de délivrer la patrie, du duc leur souverain, dès qu'ils sercient plus avancés en âge: ce qu'ils exécuterent dans une église. Deux périrent sur le champ, le troisseme qui n'avoit pas plus de vingt-deux ans, sut condamné à mort, & il répétoit pendant son supplice, qui sut long, les vers & les passages latins que son régent lui avoit enseignés.

QUATRE CENT QUARANTE. 299 l'esprit militaire me paroît être le soussile insernal sorti de l'abyme du péché & des crimes, pour souiller & slétrir les habitans de la terre; comme j'execre cette abominable sureur, je soussile sur les enseignes & sur les drapeaux, & tous devinrent d'une couleur unisorme.

Alors, ces infensés voulant se battre, ne le purent plus; car c'étoit la couleur des drapeaux & des enseignes qui les portoit aux massacres & au carnage; & c'étoit pour cette couleur qu'ils alloient offrir leurs poitrines nues à des canons chargés à mitrailles.

Quoi! voir des meurtres & des affassinats dans un climat doux, au coin des bois revêtus d'une verdure éternelle, à côté des fleurs qui naissent au milieu d'un air parsumé? Quand tout respire la vie & la volupté, voir des hommes qui se cherchent pour se donner la mort, s'égorger sur les fleurs du printens? Quel contraste! Et comment l'homme repousse-t-il à la fois les biensaits de la terre & ceux du ciel pour s'abandonner à la cruelle vengeance?

Mes bras d'airain n'étoient pas assez forts pour étousser le monstre de la guerre; & sa force est tellement opposée à celle qui édifie les loix & les fait respecter, que je ne pus que la maudire & la dévouer à l'exécration des sages & à la justice céleste (p).

(p) Je voudrois du moins pouvoir rappeller ces combats, fréquens en Italie, où il n'y avoit qu'un seul homme de tué, quoiqu'on se sût battu pendant sept à huit heures : ainsi l'on fai-foit encore la guerre en 1460. De bonnes armes désensives couvroient les soldats; un homme n'étoit pas tué aisément, & le suprême danger étoit de tomber de cheval.

Ces batailles non fanglantes, n'en étoient pas moins décifives. Elles duroient un demi jour: on se chassoit réciproquement du champ de bataille à coups de lances. Force contusions, peu ou point de sang répandu. Eh bien! ces batailles philosophiques que l'on doit regretter, que je regrette, opéroient en politique tout ce que sont aujourd'hui canons, bombes, susils & le massacre de vingt à trente mille hommes couchés dans une boue sanglante.

QUATRE CENT QUARANTE. 303

LXXI

Une foule de danseurs, de bateleurs, de musiciens subalternes peuploient les petites villes de province; une foule d'ouvriers inutiles, de coëffeurs, de perruquiers, &c. pulluloient jusque dans les bourgs; & voici que les campagnes n'avoient point de chirurgiens, ou, ce qui est pis encore, en avoient de mauvais. Quoi! tous les secours pour la capitale? Les gens de l'art réunis. pressés sur un seul point, il n'y eut plus de secours pour l'infortuné paysan, & l'art de guérir n'existoit pas pour lui. Les chirurgiens de campagne faisoient tout à leur aise des veuves & des orphelins; les accoucheuses estropioient les meres; il falloit dans certains cantons faire huit lieues pour aller trouver un Esculape barbare, qui, avec fix volumes poudreux, quatre bouteilles de poison, une scie, une lancette & des grains d'émétique, faisoient marcher de front la médecine & la chirurgie. La moindre épidémie devenoit désaftreuse; la gan-

grene accompagnoit les moindres áccidens, & l'humanité succomboit tantôt sous le scalpel, remis entre les mains de l'ignorance, tantôt sous la lancette infatigable, tantôt sous un purgatif banal & violent.

C'étoit véritablement une défolation dans les campagnes que cette disette des gens de l'art; il n'y avoit de guérison que pour les villes opulentes. Un oisif des cafés, poids inutile de la terre, échappoit, dans une grande ville, à une maladie, qui, en le tuant, n'auroit causé aucun vuide dans l'état; il étoit sauvé, parce qu'il avoit pour voisin un homme de l'art; & le robuste cultivateur étoit enlevé à l'agriculture, à sa famille, faute des fecours les plus néces-, saires. Les maladies des gens de la campagne étoient livrées au hasard, ou à des chirurgiens sans livres & sans médicamens. La mendicité honteuse devenoit la ressource de plusieurs orphelins, qui bientôt dans l'âge des passions, se faisoient brigands. Les bourgs étoient dévastés. Point de médecins que dans la capitale, ou dans quelques villes

QUATRE CENT QUARANTE. 303 peuplées. Quand ils arrivoient à la suite du fléau qu'avoit annoncé la renommée, la mortalité avoit consommé ses ravages.

Cet inconcevable oubli me frappa d'indignation, & fit monter à mes yeux les larmes de la douleur. Quoi, des académies
& point d'éleves! Quoi, tant de médecins,
& point de sauveurs pour les campagnes!
J'appellai à moi tous ceux que ces abus
devoient frapper, je leur criai: les hommes,
les hommes utiles sont dans les campagnes,
ils meurent! Courez à eux, les lumieres bienfaisantes reposent dans les villes, les ténebres
homicides enveloppent les bourgs & les villages; repandez-vous, hommes instruits.
L'art qui guérit n'est-il donc fait que pour
les riches?

On accourut à ma voix; ma douleur étoit fi profonde qu'elle passa dans toutes les ames. On plaça un chirurgien d'une capacité reconnue, de quatre lieues en quatre lieues; on lui assigna cent écus, qui furent pris sur les caisses des comédiens, baladins, histoins, sauteurs, voltigeurs & montreurs

de marionnettes, par-tout le royaume; de quand on vouloit ouvrir un bal dans une ville, on commençoit par mettre dans la bourse des chirurgiens & médecins des campagnes. Ce titre sut mis en honneur. Les médecins & les chirurgiens des campagnes, porterent même un habit particulier, asin qu'on les reconnût & qu'on pût réclamer leurs secours: les médecins de la capitale faisoient ensuite chaque année, une petite tournée dans dissérens cantons, pour surveiller les opérations les plus importantes à l'humanité & les plus inséparables du salut de l'état.

LXXIL

Je rencontrai le frere d'un homme qui la veille avoit monté sur l'échasaud : ce frere étoit un homme de bien. Accable de ce coup, il marchoit tête baissée & n'osoit lever les yeux. Je suis avili, disoit-il. —Qu'est-ce que l'avilissement pour une faute qui n'est pas la tienne, lui criai-je? Quoi! quand l'opinion aura étendu son bras sur les malheureux humains, ceux-ci plieront

QUATRE CENT QUARANTE, 30% le cou servilement, & se croiront dégradés? Ils méconnoîtront leur dignité, leur liberté, leur indépendance; ils se croiront vils, parce que l'injuste opinion d'autrui les aura souillés? Ame humaine, image de ton Dieu! les fautes sont personnelles; ne dis pas, je suis vile; car tu n'est pas vile pour le crime d'autrui. - Les hommes m'ont flétri. - Les hommes! Releve-toi, releve-toi; les hommes n'auront plus aucun pouvoir sur toi. Brave l'opinion qui choque la justice éternelle & la raison. On ne partage pas plus la honte de fon frere, qu'on ne partage ses vertus. C'est une servilité que d'obéir à un tel préjugé; il est aveugle, il est nuisible; qui voudra l'anéantir, l'anéantira; ne dis pas je suis avili, & tu ne seras point avili.

LXXIII.

Si tu avois pu t'approprier tout l'air salubre qui flatte les délicieux côteaux de la Seine & de la Loire, toi tu l'eusses fait. Et toi, si tu avois pû renfermer le beau & vivisiant soleil dans ton parc & dans ton palais pour ton seul Tome III.

usage, tu l'eusses renfermé, & tu n'aurois laissé à ce peuple, dont le sang (à ce que tu crois) est différent du tien, que la lueur du crépuscule, tu aurois voulu ensuite qu'on vantât ta noble clémence.

Et heureusement que toi, tu n'as pu dérober ni l'air, ni la lumiere, ni les rayons argentés de la lune, ni les brillantes étoiles du firmament; & toi heureusement encore que tes longues & avides mains ont été trop courtes pour embrasser le globe de la terre; car il auroit fallu que la terre dans son ensemble sût pour les désirs impérieux d'un seul homme sou & superbe....

Mais qu'importe, la terre est envahie; tout est pris. Grands! vous la possédez & la partagez exclusivement. Il n'en reste que des lambeaux pour préserver de la disette la plus grande portion du genre humain (q).

⁽q) Il y a selon moi contradiction entre naisfance & non-propriété. Celui qui en naissant sur terre n'a pas un endroit pour reposer sa tête, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possez

QUATRE CENT QUARANTE, 307

Hauts & puissans larrons, sangsues opiniâtres, propriétaires durs, inexorables! par quelle satalité saut-il que vous ayez tout, & que les autres hommes n'ayent rien? Vous êtes maintenant applaudis, vous possédez l'abondance sans remords, en voyant la misere & l'indigence à travers les glaces transparentes de vos voluptueuses demeures; vous faites ouvrir sous les pas de vos rapides coursiers qui jettent l'écume, la soule have & maigre qu'on voit suir de peur d'être écrasée; vous menacez à chaque minute les jours de vos concitoyens pour marier plus

dent. Un Lapon en naissant a du moins pour appanage un renne; on lui assigne un second renne quand les dents lui percent; mais il y a en Europe des millions d'hommes qui viennent au monde sans pouvoir dire avoir un arbre en partage. Il y auroit un terrible livre à faire sur le mot propriété.

Les hommes les plus pauvres, sont encore chargés de nourrir & d'élever les hommes, qui, pour un modique salaire, serviront un jour la partie opulente. La société est un prodige.

V 2

promptement les heures de vos délicieuses jouissances : mais ce tems sera de courte durée ; la mort venge le genre humain ; bientôt vos indignes ames s'envoleront nues, & toutes hideuses des crimes de votre insenfibilité; elles s'envoleront pour répondre de toutes ces tyrannies publiques & particulieres, infame tissu d'une vie personnelle; vos ames dures & froides rétrograderont loin du regard de la haute & adorable puissance qui compte les actions de chaque créature humaine, & qui retire son souffle divin aux méchans qui ont méprifé ou opprimé leurs femblables. Le maître, seul grand, seul adorable, vous précipitera dans le cercle de l'animalité; parce que vous aurez oublié la destination de l'homme & que sa vie doit être amour, tendresse, charité.

J'adressai ces paroles aux égoïstes du siecle, & je leur dis encore, vous n'avez pas voulu que tout le monde vive, & que chacun vive heureux; eh bien, vos ames seront siétries par la langueur & par l'ennui dans le sein même de l'opulence; puis elles frémiront

QUATRE CENT QUARANTE. 309 un jour des basses actions où elles se seront plongées. Le tems suit; demain votre orgueil sera confordu; demain vous ne serez plus homme; jetter parmi les derniers êtres de la création... J'ai lu votre arrêt dans le livre de la justice étemelle, dont je ne suis que l'ombre ici-bas.... Frémissez de la sentence qui vous rejettera de la vie sentimentale.....

LXXIV.

C'étoit à qui viendroit autour de moi se plaindre de quelque impossure, ou de quelque vexation. L'élasticité de mes muscles d'airain, étoit dans une action perpétuelle, soit pour protéger les soibles, soit pour arrêter ou pour punir les prévaricateurs, lorsque la soule des coupables augmentant, ils sirent un complot contre mon individu justicier.

Il étoit invulnérable; rien n'affoiblissoit son ressort & ne retardoit sa marche. Mais que fit la multitude des méchans? elle s'ameuta, s'atroupa, se concerta; elle inventa ensin une manivelle ingénieuse & perside qu'elle

me jetta de concert aux bras, aux cuisses, aux jambes. Mes bras étoient vissés, ils les dévissement; puis avec une lime sourde ils me scierent les jambes, & une sois renversé, je me trouvai bientôt sans main & sans bras, car c'étoit là ce qu'ils redoutoient le plus en moi.

Couché par erre je n'eus plus la force de punir le méchant. Il passoit à ma portée, & je n'avois plus que le mouvement de la langue & de la tête, je n'étois plus enfin qu'un simulacre, ce qui réduisit ma puissance à peu de choses.

Quand les hommes me virent en cet état, ils me basouerent; alors je sus réduit à proférer quelques vaines sentences qu'ils n'écouterent pas, ou qu'ils firent semblant d'admirer pour mieux les enfreindre. J'avois auparavant une force coërcitive qui maintenoit
ou rétablissoit l'ordre; cette force s'étoit
évanouie. Condamné à jetter dans les airs
quelques paroles perdues, le chagrin que
j'eus de voir le mal triomphant & de ne
pouvoir le réprimer; l'insolence des méchans

QUATRE CENT QUARANTE. 311

qui en passant auprès de moi, rioient de mon courroux impuissant, irrita tellement les fibres généreuses de mon cerveau, que l'illusion se dissipa; je me reveillai & je medis alors à moi-même en, poussant un long soupir : hélas! à quoi sert-il d'être un homme de fer invulnérable & de s'appeller justice? Les méchans, toujours plus adroits que les bons, sont habiles à se soustraire à la puissance des loix & ne manquent guere d'en venir à. bout. Ils auroient sans doute beaucoup moins de peine à redevenir gens de bien qu'à travailler jour & nuit à ces machines odieuses compliquées qui ôtent bras & jambes à la justice; mais telle est la profonde malice du cœur de l'homme, qu'il craint plus de s'améliorer que de faire la guerre à ce qu'il y a de plus saint sur la terre.

Pauvre justice! les complots insidieux, les ruses abominables des sourbes ont sait de toi un corps mutilé, un tronc semblable à ceux qu'on voit dans l'attelier des sculpteurs. On apperçoit bien encore les muscles qui

hie L'AN DEUX MILLE

ensermoient ton cœur généreux & quels furent jadis ta souplesse & ta force; mais il faut que le coupable soit bien près de toi pour que ta voix terrible l'effraye, ou que tu puisses le punir par un mouvement énergique & prompt de tes membres à demi mutilés. Le torse que Michel-Ange touchoit encore avec respect de ses mains défaillantes, est devenu, hélas! ton emblême.

Tu allois autrefois au devant du coupable, il faut aujoud'hui qu'on l'amene & qu'on le traîne devant tes débris. Qui te rendra tes membres, ta force agissante, ta marche siere & rapide, telle qu'elle sut dans tes beaux jours?... Le souverain qui te connoîtra, & qui sera assez vertueux pour devenir ton premier sujet.'

FIN

Ou publiera du même Auteur un ouvrage inticulé : '
Notions claires sur les Gouvernemens ; un volavec cette épigraphe : nulla actio fine reactione,